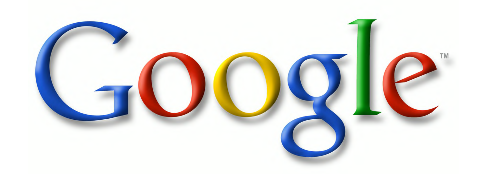


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

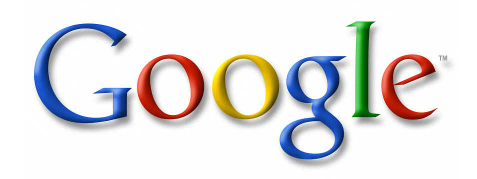
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

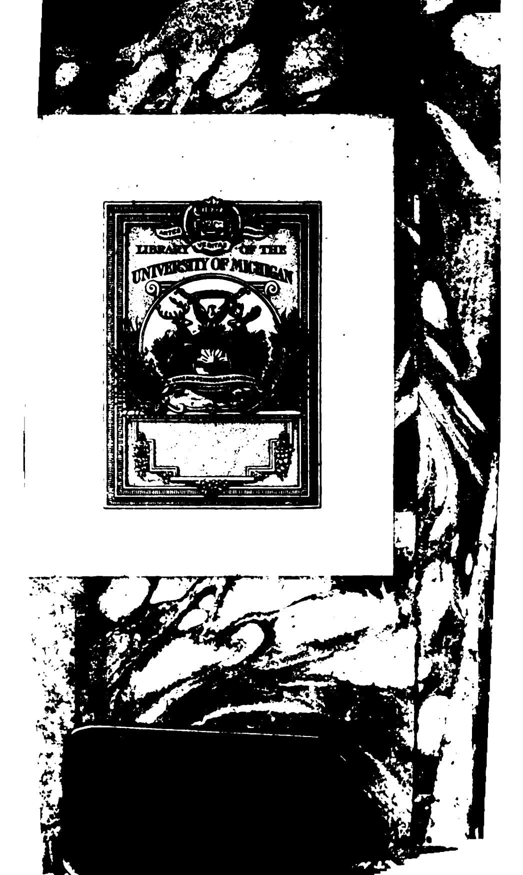
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



VIII. 119.
845
C 4 5

# ŒUVRES

DE

# COLARDEAU,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

---

TOME SECOND.

---

# ŒUVRES
## DE
# COLARDEAU,
## DE
## L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Hunc quoque fumma dies nigro fummerfit Averno
Effugiunt avidos carmina fola rogos.
*Ovid. De morte Tibulli.*

## TOME SECOND.



A PARIS,
Chez CAZIN, Libraire, Cul-de-fac du Coq Saint-Honoré, N°. 3.

M. DCC. XCIII.

D.V.4.20.

# LES PERFIDIES
## A LA MODE,
OU
## LA JOLIE FEMME,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.



141794

# PRÉFACE
## DES ÉDITEURS.

LA pièce qu'on va lire n'eſt point connue du public : nous croyons même que les Comédiens auront peine à la reconnoître, tant elle leur paroîtra différente de ce qu'elle étoit, quand l'auteur la leur préſenta, ſous le titre des *Principes à la mode.*

On a prétendu que c'étoit par leur faute qu'elle n'avoit pas été repréſentée du vivant de M. *Colardeau*; & voici ce qu'on lit, à ce ſujet, dans le *Nécrologe* des hommes célèbres, (année 1776, page 173.)

« Cette comédie, dont le public avoit conçu » les plus grandes espérances, fit éprouver à » l'auteur, de la part des comédiens, les dé» goûts les plus vrais qu'il ait ressentis. Do» cile & sans orgueil il changea, corrigea au » gré de ses acteurs ; & toujours balotté par » des remises & des délais fatigans, il cessa » de leur en parler.

Nous sommes fâchés d'être obligés de dire que cette anecdote est fausse dans tous les points.

Quand M. *Colardeau* lut sa pièce à la comédie, à la fin de l'année 1767, les quatre premiers actes étoient à peine finis : il y avoit beaucoup de scènes qui n'étoient qu'ébauchées, & le cinquième acte n'étoit pas même commencé. Malgré cela les comédiens, par une distinction flatteuse ( qu'il seroit peut-être dangereux de répèter souvent ) reçurent la pièce d'une voix unanime, & proposèrent à l'auteur plusieurs observations qu'il trouva justes & dont il profita. Si nous pouvions mettre sous les yeux

du public les premiers actes de cette comédie, tels qu'ils étoient alors, on verroit combien les corrections y étoient nécessaires ; & combien les changemens que l'auteur y a faits sont heureux.

Content d'avoir fait recevoir sa pièce M. *Colardeau* s'occupa peu du soin de l'achever ; aussi quand elle vint à son tour d'être jouée, en 1773, céda-t-il son rang à M. *Dorat*, qui donna *Regulus* & *la Feinte par amour*. L'année suivante, il n'étoit pas plus avancé : il laissa passer à sa place M. *Rochon* qui fit jouer *les Amans généreux*. Enfin la même chose arriva, pour la troisième fois, en 1775, qu'il cèda de nouveau son droit à M. *Dorat*, pour faire jouer le *Célibataire*.

La comédie de M. *Colardeau* étoit cependant finie alors ; mais il hésitoit à la faire jouer ; partagé entre la crainte que l'intrigue n'en parût trop simple ou l'intérêt trop foible, & l'espé-

rance qu'on pardonneroit, peut-être, les défauts de la pièce en faveur du ſtyle. Son élection à l'académie vint fixer ſes incertitudes : de ce moment-là, il crut qu'il ne lui étoit plus permis de donner des ouvrages dont la réuſſite pût être douteuſe ; & qu'il étoit comptable de ſa gloire & de ſes ſuccès à la compagnie qui venoit de l'admettre dans ſon ſein. En conſéquence, il décida que ſa comédie ne ſeroit point jouée.

Tels ſont les faits dans l'exacte vérité, tels qu'ils ſe ſont paſſés ſous nos yeux ; & tels qu'ils ſont conſignés dans les regiſtres de la comédie, que nous avons eu ſoin de conſulter. Nous avons cru ces détails néceſſaires pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui déſirant, peut-être, que la comédie de M. *Colardeau* eût pu être jouée, voudroient ſavoir pourquoi elle ne l'a pas été. Ils verront que les obſtacles ſont tous venus de la part de l'auteur ; puiſque trois fois il a trouvé l'occaſion de la faire repréſenter, & que trois fois il a refuſé d'en profiter.

Au reste nous ne préviendrons point le jugement de nos lecteurs sur le mérite de cette comédie : c'est à eux à décider si M. *Colardeau* n'a fait que se rendre justice, ou bien s'il a été trop modeste, en s'opposant à ce que sa pièce ne jouît des honneurs de la représentation.

---

## *PERSONNAGES.*

FLORIMON, *Marquis, mari de Florise.*

FLORISE, *Marquise, femme de Florimon.*

ÉMILIE, *nièce de Florimon, promise à Valère.*

VALÈRE, *jeune homme, ami de Florimon.*

CLOÉ, *Comtesse.*

LE CHEVALIER.

VALMON, *Financier.*

NÉRINE, *Femme-de-chambre de la marquise.*

PASQUIN, *Valet de Valère.*

LA BRANCHE, *Postillon du Marquis.*

DES GENS.

*La scène est à Paris chez Florimon, dans l'appartement de Florise.*

# LES PERFIDIES A LA MODE, OU LA JOLIE FEMME, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le sallon de Florise; la porte du fond est l'entrée commune; des deux latérales, l'une communique au reste de l'appartement de Florise, & l'autre à celui d'Emilie. Il y a une toilette dressée, une table à écrire, des canapés & tous les meubles d'un sallon particulier.*

### SCENE PREMIERE.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, *appellant Nérine qui sort de l'appartement d'Emilie.*

Nérine!

NÉRINE, *avec humeur.*

Eh bien, Nérine?

PASQUIN.

Est-il jour chez Florise?

NÉRINE.

Non.

PASQUIN.

La nièce ?

NÉRINE.

Dort, ainsi que la Marquise.
Plus de repos pour nous !

PASQUIN.

Mais, mon maître...

NÉRINE.

Est un fat
Dont je déteste ici les faux airs & l'éclat.
Le sort m'avoit placé auprès d'une coquette ;
Des soins trop excédans, l'ennui de la toilette,
M'engagèrent à prendre un service plus doux.
Je me crus trop heureuse auprès de deux époux,
Qui s'aimoient loin du monde & des gens à la mode :
Cette maison me plut, tout m'y sembloit commode.
Le jour étoit le jour, la nuit étoit la nuit :
Mais depuis que Valère ici s'est introduit,
Que monsieur Florimon, que je croyois plus sage,
S'est coëffé sottement du petit personnage ;
Que le croyant l'arbitre & l'oracle du goût,
Florise lui permet de contrôler sur tout ;
Que folle des plaisirs, dont il est idolâtre,
Madame est de sa troupe, & joue à son théâtre ;
On se tue à veiller.... je suis d'une maigreur...

PASQUIN.

Je te trouve changée, en effet.

NÉRINE.

Je fais peur.

PASQUIN.

Tiens, voici des papiers qu'on m'a dit de remettre :
Madame les attend.

NÉRINE.

Donne... Un rôle.... Une lettre !
Et rien pour Emilie ?

PASQUIN, *froidement.*

Ordre à moi, de favoir
Comment elle se porte.

NÉRINE.

A ce que je puis voir,
Tout va mal pour la nièce, & l'on change d'idée.
La nôce...

PASQUIN.

Doit se faire, & n'est que retardée.
Tu sais que Florimon, dans sa terre arrêté,
Remet cette alliance à la fin de l'Eté,
Au temps de son retour.. Nous attendons.

NÉRINE.

Je pense,
Sans trop d'inquiétude & sans impatience.

PASQUIN.

Pourquoi ? de créanciers mon maître est investi,
Une riche héritière est un heureux parti,

Qui lui vient au besoin... Une dot... & jolie!
Oh! nous épouserons. En effet, l'Emilie
Est très-intéressante, à ce qu'on dit. Pour moi,
En vain je veux la voir... Vous la célez, je croi.

NÉRINE.

Ce qui me surprend fort, dans ce beau mariage,
C'est que l'oncle le veuille & qu'il soit son ouvrage.
De Valère, sans doute, il ignore l'état.
N'est-il donc qu'obéré?

PASQUIN.

Ruiné tout à plat.

NÉRINE.

Ruiné?

PASQUIN.

Ruiné.

NÉRINE.

Maintenant je devine
Le motif du Marquis, ce qui le détermine.
On dit que par les nœuds d'une vieille amitié,
Au père de ton maître il fut long-temps lié.
Cet ami, qui n'est plus, l'intéresse à Valère;
Et le fils, dans son cœur, succède aux droits du père.
Par un luxe imprudent désolé de le voir,
Noyé, réduit au point de ne plus rien avoir,
Il veut, pour l'enrichir, lui donner sa pupile;
Voilà son but... Quel homme! une pente facile,
Vers tous les malheureux, semble entraîner ses pas;
En est-il un qu'il voie & qu'il n'adopte pas?

C'est

C'est ainsi que trouvant une jeune orpheline,
Pauvre & cachant au cloître une noble origine,
Il s'enflamma d'abord du plus vif intérêt:
Quoique le mariage eût pour lui peu d'attrait,
Sa générosité fit son goût pour Florise:
Il l'épousa. Pasquin, je ne suis plus surprise,
De ce que, pour ton maître, il veut faire aujourd'hui.
Ce trait de bienfaisance est digne encore de lui:
Mais, maintenant, causons, raisonnons sur Valère.

PASQUIN.

Tout & rien; en trois mots voilà son caractère:
C'est un fou.

NÉRINE.

Raisonnons moins laconiquement.

PASQUIN.

Je t'écoute.

NÉRINE.

Valère est un homme charmant,
Il amuse Florise, intéresse Emilie:
L'habitude est formée, & c'est ce qui les lie.
Je ne sais cependant; déjà je m'apperçois,
Qu'un esprit opposé les anime tous trois.
La nièce, que j'ai vu accueillie, honorée,
Qui toujours, chez Madame, eut une libre entrée,
Soumise à l'étiquette, à son heure aujourd'hui;
On ne lui donne plus que les momens d'ennui.
Valère se concerte entr'elles deux: peut-être
Veut-il mettre à profit le trouble qu'il fait naître.
Près de Florise, aimable & libre en sa gaieté,

Il eſt, près de la nièce, équivoque, apprêté :
Sorti du naturel, il affecte un air tendre,
Qu'il n'a point. En un mot, je crois peu m'y méprendre:
Emilie a ſes vœux & Floriſe a ſe goût.

PASQUIN.

Mais, tu vois de l'intrigue & du manège à tout.

NÉRINE.

Ton maître eſt faux, cent traits m'en ont perſuadée.

PASQUIN.

Tu lui fais trop d'honneur de lui croire une idée.
Toujours en mouvement, mais ſans aucun objet,
Je ne lui vois, ſur rien, de plan ni de projet :
Par convenance ici l'on veut qu'il ſe marie:
Il ne dérange rien, il ſe prête.

NÉRINE.

Emilie,
Dans cet âge crédule, où la ſimplicité
Fait prendre, pour le vrai, l'air de la vérité,
S'imagine être aimée ; & ce ſonge l'occupe.

PASQUIN.

Laiſſe-lui ſon erreur : il eſt doux d'être dupe.

NÉRINE.

Floriſe également penſe qu'à ſes appas
On rend un culte vrai.

PASQUIN.

Ne la détrompe pas.

NÉRINE.

Fort bien ; mais, moi, je joue un perſonnage étrange.
Comment, dans tout ceci, veux-tu que je m'arrange ?
On a part aux travers dont on eſt le témoin.
Spectatrice de tout, confidente au beſoin,
Je reçois tous les jours les aveux d'une bouche,
Dont l'ingénuité me pénètre & me touche.
La trop ſimple Emilie ouvre avec moi ſon cœur :
C'eſt l'ame d'un enfant & toute ſa candeur.
D'autre côté, je vois l'imprudente Floriſe
D'un penchant, qu'elle ignore, éprouver la ſurpriſe.
Valère, avec plaiſir, l'égare pas à pas :
Elle eſt tout près du piége & ne s'en doute pas.
Dis-moi, comment veux-tu qu'ici je concilie
L'intérêt de Floriſe & celui d'Emilie ?

PASQUIN.

Sur ces miſères-là tu prends trop de chagrin.
Laiſſe, ſi tu m'en crois, la choſe aller ſon train.
Peut-être vois-tu mal ; peut-être... tiens, je gage,
Que tout ſe dénoûra par un bon mariage,
Par celui qu'on projette.

NÉRINE.

Une raiſon de plus
M'afflige, & mon eſprit ſe noircit là-deſſus.
Monſieur, franc militaire, & d'humeur peu jalouſe,
Eſt loin de ſoupçonner le cœur de ſon épouſe.
Il fait très-bien : madame a des mœurs... je la plains ;
Mais un tort décidé n'eſt pas ce que je crains.

Cependant Florimon tranquille dans sa terre,
Tout plein de son château, ne se figure guère
Le train, qu'en son absence a pris cette maison.
Ennemi de la mode, il tient à la raison :
Et lorsqu'à son retour, il trouvera Florise,
De plaisirs peu sensés chaque jour plus éprise ;
Lorsqu'il verra ses pas chaque jour emportés
Dans le torrent du monde & des sociétés ;
Lorsqu'il saura de plus, que Valère lui-même
Dévoue au ridicule une épouse qu'il aime,
Sera-t-il insensible à cet événement ?
Un mari, quel qu'il soit, s'effarouche aisément.
Enfin, je crains l'humeur & les tracasseries.

PASQUIN.

Cent raccommodemens suivront cent brouilleries.
Le marquis est d'un flegme à trouver tout très-bien ;
Il est bon.

NÉRINE.

Pour bon, soit ; dupe, je n'en crois rien :
Et tu verras, Pasquin, tu verras que ton maître
Aura le triste honneur, le repentir, peut-être,
D'avoir aigri, troublé deux époux vertueux :
Tu verras Emilie, outragée ainsi qu'eux,
Se détromper, rougir d'un amour trop sincère,
Gémir, pleurer long-temps, mais oublier Valère.
Voilà les beaux succès qu'aura cet étourdi.

(*En écoutant.*)

On sonne chez madame ; il est, je crois, midi ;
C'est l'heure du lever, va-t-en.

PASQUIN.

Adieu, Nérine.

Tu rendras les papiers ?

NÉRINE.

Je les rendrai.

PASQUIN.

Ta mine

Me plaît.

NÉRINE.

Point de jargon, laisse-moi... ne dit rien

De ce que je t'ai dit.

PASQUIN.

Bon, c'est un entretien

D'amis; on se dit tout quand on s'aime.

NÉRINE.

La chose

Seroit mal prise; on a de l'humeur.

PASQUIN.

Bouche close:

Mais, du moins, promets-moi...

## SCENE II.

EMILIE, NÉRINE, PASQUIN.

EMILIE.

Nérine, on a ſonné;
Vous vous ferez attendre.

PASQUIN, *bas, à Nérine.*

Est-ce Emilie? Aurois-je deviné?

NÉRINE.

Oui.... regarde, conſidère
Se peut-il qu'on la trompe?

ÉMILIE, *à Pasquin.*

Êtes-vous à Valère?

PASQUIN.

Vous voyez ſes couleurs, on me nomme Paſquin,
Et je ſuis ſon valet.

NÉRINE.

C'eſt un heureux coquin,
Qui ſera de vos gens... Ce mot vous fait ſourire?

ÉMILIE.

Nérine, il ſemble avoir quelque choſe à me dire;
Ne l'interrompez pas.

NÉRINE, *bas, à Pasquin.*

On va t'interroger ;
C'est une ame sensible & qu'il faut ménager.
Va-t-en....

(*A Emilie, en repoussant Pasquin vers le fond du théâtre.*)

Le temps le presse, & l'ardeur de son zèle
L'emporte.

## SCENE III.

ÉMILIE, NÉRINE.

ÉMILIE.

En vérité, vous êtes bien cruelle!

NÉRINE.

Comment donc ? de l'humeur ! un air froid, indigné ?
Vous ne me dites plus que Madame a sonné.
Sans doute, qui voudroit vous en croire & vous plaire,
Ne cesseroit ici de parler de Valère.
Mais, n'ai-je pas aussi des soins, un intérêt ?
Madame, à son lever, gronde quand rien n'est prêt.

ÉMILIE.

Oh ! oui, madame gronde !

NÉRINE.

Et je serai grondée.

Voulez-vous (en rêvant toujours à votre idée,)
Découvrir la toilette, arranger ce qu'il faut?

ÉMILIE.

J'oblige mieux que vous.

NÉRINE, *en sortant.*

Nous causerons tantôt.

---

## SCENE IV.

ÉMILIE, *seule.*

TANTÔT... Belle ressource!... ah! que l'indifférence
D'un cœur préoccupé sent peu l'impatience!
Cette fille est d'un froid, d'une tranquillité!
Sur Valère, d'où vient ce silence affecté?
Valère... ignore-t-il tout l'amour d'Émilie!

(*Elle découvre le miroir & s'y regarde.*)

Comme je suis émue! ah! me voilà jolie!
Cette glace... Ma tante y verra ses attraits,
Au sortir du sommeil, plus reposés, plus frais;
Et Valère viendra!... peut-être que près d'elle,
S'il me voit plus sensible, il la verra plus belle!
Plus belle?... Je le crains!... ces couleurs, ces pinceaux,
Prêtent à la beauté des agrémens nouveaux.
On n'en aime pas mieux; mais on plaît davantage.
Quel usage jaloux nous en défend l'usage?

(*Elle se met de gros rouge.*)

Si j'osois... essayons... ah! ce rouge fait peur!
Je me ferai trompée!... on vient.

## SCENE V.

FLORISE, EMILIE, NÉRINE.

FLORISE.

Mais quelle horreur!

EMILIE, *embarrassée*.

Madame, un vain desir...

FLORISE.

Comment donc, Emilie,
Etes-vous folle?

EMILIE.

Hélas!

FLORISE.

Quelle coquetterie!

EMILIE.

C'est me gronder sur rien; vous me grondez souvent.
Madame, quand mon oncle, au sortir du couvent,
Me mit auprès de vous, il m'assura lui-même,
Que vous me chéririez, m'aimeriez comme il m'aime.
Dans les premiers momens (& je le sentis bien)
Votre cœur eut pour moi la tendresse du sien,
J'obtins de vous les noms de compagne & d'amie.

Madame, ils auroient fait le bonheur de ma vie.
Un temps rapide & court les a tous effacés :
Oui, je les ai perdus, & vous me haïssez!

FLORISE.

Y pensez-vous? Quel rêve!

EMILIE.

Un rêve! non, madame.
Mon malheur est vrai, j'ose interroger votre ame.
A-t-elle encore pour moi les mêmes sentimens ?
Hélas! j'en ai reçu tous les épanchemens!
Entre un époux & moi, tendrement partagée,
Vous me cherchiez alors... Vous êtes bien changée!
L'intimité finit, tout est gêne & devoir :
J'ai même à demander le plaisir de vous voir.

FLORISE.

Ah! vous me pénétrez... On se boude, Emilie ;
C'est un tort de l'esprit, le cœur réconcilie.
Nous nous aimons ; ce goût doit vous mettre au-dessus
D'un moment de froideur.

EMILIE, *en sortant.*

Non, vous ne m'aimez plus.

FLORISE.

Demeurez!

## SCENE VI.

### FLORISE, NÉRINE.

FLORISE.

Elle sort ! quelle est donc ce caprice ?
A-t-on jamais souffert un plus cruel supplice ?
J'essuie, après l'horreur d'une mauvaise nuit,
Une scène, des pleurs, & tout ce qui s'en suit.
*(A Nérine, qui en approchant un fauteuil de la toilette, renverse son flacon.*
Approchez ce fauteuil... Mais quelle étourderie !
Vous faites tout d'ùn air, d'une maussaderie !
*(Elle se regarde dans la glace.)*
Le teint brouillé, les yeux horriblement battus !
Comme hier !... Après tout, rien ne m'étonne plus ;
On aime à m'obsédèr de mille petitesses.
De l'aigreur ! des propos de toutes les espèces...
*(A Nérine qui cherche & paroît être intriguée.)*
Que cherchez vous ?

NÉRINE, *embarrassée.*

Je crois avoir laissé là-haut...
Mais, madame, un moment : je reviendrai bientôt.

## SCENE VII.

FLORISE, *seule.*

(*Elle reste à la toilette & coupe son monologue, suivant les soins différens qui l'occupent.*)

A CES misères-là se peut-il qu'on résiste ?
Cette maison devient d'un odieux, d'un triste :
Et l'on trouve mauvais que je cherche aujourd'hui
Les moyens d'échapper au comble de l'ennui !
J'aime... Je dois aimer un monde qui m'amuse.
Ah ! monsieur le marquis étrangement s'abuse,
Si, pendant qu'il bâtit son château tant vanté,
Il pense que j'aurai constamment végété
Seule dans cet hôtel. Il me laisse occupée
D'un enfant, son idole, & sa froide poupée :
Dans ses sages projets peut-être qu'il prétend
Que j'en fasse une élève !... Ai-je le ton pédant ?
C'est sa nièce, il est vrai, sa petite parente :
Mais, moi, je n'ai ni l'air ni l'âge d'une tante.
Qu'il la donne, s'il veut, à son cher protégé,
Que Valère l'épouse ! ah ! le regret que j'ai
N'est assurément pas de la voir établie :
Mais qu'un homme charmant fasse cette folie,
Et qu'à ce mariage il s'intéresse au point
De n'être qu'à cela ... je ne le conçois point !
Valère sait qu'il a cent choses à me dire ;

Il devoit, ce matin, ou me voir ou m'écrire,
Et rien... Il se sera conduit en étourdi ;
Cloé triomphe ! il craint de reparoître ici.

## SCENE VIII.

FLORISE, NÉRINE.

NÉRINE, *tenant des papiers.*

MADAME, j'ai trouvé...

FLORISE, *prenant la lettre avec vivacité, & la décachetant.*

Voilà comme vous êtes !
Nul ordre, nulle suite aux choses que vous faites.
Donnez donc ?.. Vous m'outrez, vous me poussez à bout,
(*Elle lit.*)

NÉRINE.

C'est l'humeur qui dérange & déconcerte tout.
Vous avez aujourd'hui des nuages si sombres !
La lettre de Valère éclaircira ces ombres :
Déjà certain sourire...

FLORISE.

A tout ce qu'il écrit
Il met tant de saillie & de goût & d'esprit !
J'ai, sur-tout pour motif de plaisir & de joie,
Le rôle qu'on lui donne, & celui qu'il m'envoie.

La petite Comtesse & le grand Chevalier
En mourront de dépit. Il est bien singulier
Qu'ils osent, avec nous, se mettre en concurrence.
Ils devoient se juger, sentir la convenance.
N'ai-je pas-là quelqu'un ? Voyez.

NÉRINE, *appellant des gens qui viennent.*

La Fleur ? Jasmin ?

FLORISE.

Mes chevaux.

NÉRINE.

Sortez-vous en robe du matin ?

FLORISE.

La troupe impatiente attend chez la Duchesse :
Les rôles à la main, nous répétons la pièce.
J'irai comme je suis.

NÉRINE.

Vous bravez votre état ;
Vous n'avez point dormi ; je crains...

FLORISE.

Mon chocolat.

## SCENE IX.

FLORISE, VALERE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

( *Dans cette scène Florise est assise près d'une chiffonnière, sur laquelle on lui sert le chocolat. Nérine entre & sort selon que le service l'exige, & joue une pantomime sur les choses qu'elle entend.* )

LE LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR...

NÉRINE.

Monsieur ?

VALERE, *entrant avec précipitation.*

Je viens vous enlever, Marquise ?
J'ai des ordres.

FLORISE.

Quoi ! l'heure est-elle si précise,
Qu'on ne puisse, Valère, y manquer d'un moment ?
Je n'ai point lu mon rôle.

VALERE.

Avec votre talent
A-t-on, sur le succès, la moindre inquiétude ?
La justesse du goût vous tiendra lieu d'étude.
C'est à Cloé qu'il faut des veilles & des soins ;
Mais vous !

FLORISE.

Vous me flattez !

VALERE.

Marquise, on ne peut moins.

FLORISE.

Cloé, de mon triomphe est-elle bien outrée ?

VALERE.

A peine, pour le rôle, étiez-vous préférée,
Que son petit orgueil s'est soudain démenti.
Son imbécile amant, comme elle anéanti,
S'est décontenancé des pieds jusqu'à la tête.
Pardonnez-moi le mot ; le groupe étoit si bête !
J'aime à voir quelquefois de ces figures-là ;
C'est un tableau plaisant.

FLORISE.

Valère, vous voilà ;
Toujours un peu méchant.

VALERE.

Et vous, toujours trop bonne !
De vos ménagemens la réserve m'étonne.
Cloé n'a point, pour vous, ces égards : son dépit
Eclate librement.

FLORISE.

Eh ! qu'auroit-elle dit ?

VALERE.

La petite Comtesse est aigre & tracassière.

Elle a fur vous, fur moi, parlé d'une manière....

FLORISE.

Quoi! fur nous? Cloé fait, le monde fait auſſi,
Qu'Emilie eſt l'objet qui vous attire ici.
Au fond, n'eſt-ce pas là le ſeul nœud qui nous lie?

VALERE, *ironiquement.*

Oui, le nœud!.

FLORISE.

Me croit-on rivale d'Emilie?
Sans prétendre à l'amour, j'aſpire à l'amitié.

VALERE.

Sans doute, le propos ne peut être appuyé;
Mais, les cercles ſont pleins de ces impertinences.
Cloé tire parti des moindres apparences;
Et votre époux en donne!... Abſent depuis ſix mois,
Il ſemble vous laiſſer libre de faire un choix;
On obſerve, on épie.

FLORISE.

En vérité, Valère,
Le monde eſt déſolant; je n'ai nul choix à faire:
Je tiens à mes devoirs & j'aime le Marquis.

VALERE.

On ne croit point cela. Florimon s'eſt acquis
La triſte qualité, le nom d'homme eſtimable,
Il eſt d'un âge mûr; vous êtes jeune, aimable:
De mon côté, mon air n'annonce nullement

Le goût du mariage ; un tel engagement
Paroît bien sérieux pour moi... C'est penser juste
Dans un esprit méchant tout se lie & s'ajuste ;
C'est toujours, avec art, qu'on répand un propos.
D'ailleurs, le vraisemblable est le vrai pour les sots ;
Et Cloé le fait bien... Que vous importe, au reste ?
Un travers de Cloé ne peut...

FLORISE.

Je la déteste !

VALERE, *avec vivacité.*

Mais, à propos, hier au souper de Valmon,
Vous fûtes bien, très-bien ! l'austère Florimon,
Qui vous ensevelit dans l'ombre d'un ménage,
A la société fit un vol, un outrage.
Vos graces méritoient de briller au grand jour.
On vous cite, marquise, à la ville, à la cour.
On n'a point, dans le monde, un succès plus rapide,
Vous touchez au sublime... Encore un peu timide,
Des principes trop durs, d'antiques préjugés.

FLORISE.

Je les aurai toujours.

VALERE.

Oh ! non.

FLORISE, *avec étonnement.*

Vous m'outragez.

VALERE, *avec enthousiasme.*

Hier fut le beau jour de la belle marquise !

Pendant tout le souper quelle fut ma surprise
De vous voir cette aisance & ce fond de gaieté !
Effleurant chaque chose avec légéreté,
Vous lançâtes des traits, vous dites cent folies...
Valmon même, sur qui tombèrent vos saillies,
N'en prit point, & ne put en prendre de l'humeur.
Ce petit financier, dans sa courte épaisseur,
Étouffoit de plaisir !... Sa figure étoit bonne ;
Le rire s'exprimoit dans toute sa personne.
Oui, marquise, j'ai dû vous produire chez lui :
Les soupers de Valmon sont courus aujourd'hui ;
Il prête ; on voit cet homme, à peu près, sans scrupule ;
Son cuisinier est bon : d'ailleurs, le ridicule
Est amusant par-tout... Valmon m'amuse, moi.
Ne m'a-t-il pas donné le glorieux emploi
De venir aujourd'hui vous déclarer sa flamme ;
Le souper l'a perdu.

FLORISE.

Valmon m'aime ?

VALERE.

Oui, madame.

FLORISE.

Et vous me conseillez...

VALERE.

Tout naturellement
D'en faire une victime : indispensablement,
Pour la plaisanterie, il faut en avoir une.
Valmon est, dans ce genre, une bonne fortune.

FLORISE.

Victime, soit; le titre est décent... Dites-moi,
Verrez-vous Émilie? Elle boude, je croi.

VALERE.

La duchesse attendroit, l'heure se précipite;
Elle approche.

FLORISE.

En effet, je crains... sur la petite,
Suivez-vous votre idée & vos intentions?

VALERE.

J'ai, personnellement, peu de prétentions;
Mais, enfin, du marquis vous savez la folie;
Il exige de moi que j'épouse Émilie.
Il m'aime, & d'un refus il peut être offensé....
Dans un doute cruel, je flotte embarrassé;
Je tiens à des égards, désobliger me coûte;
La noce, cependant, les articles....

FLORISE.

Sans doute.
Cela traîne avec soi des détails odieux.

VALERE.

Un libre arrangement me conviendroit bien mieux.
S'il étoit une femme & sensible & sensée...
Je vous ai, là-dessus, dit cent fois ma pensée;
Mais vous n'y croyez pas... Je prévois l'avenir;
Florimon, dans un mois, doit ici revenir;
Il reviendra pressant: au projet d'alliance
Si je veux opposer la moindre résistance,

(Vous devez, comme moi, connoître Florimon.)
Je vais être accablé du poids de sa raison.
Dans ses raisonnemens, ce sévère honnête-homme
Est d'une conséquence & d'un grave! Il assomme.
L'esprit d'un philosophe est plus fort que le mien;
Marquise, on cède à tout, quand on ne tient à rien.
Je céderai.

FLORISE, *avec humeur.*

Sortons.

VALERE.

Cet avenir m'afflige;
Mais, vous l'aurez voulu; c'est vous....

FLORISE.

Sortons, vous dis-je!

---

## SCENE X.

VALERE, FLORISE, NÉRINE, LA BRANCHE, *en postillon.*

LA BRANCHE, *à Nérine.*

Oui, c'est moi, c'est La Branche; & monsieur vient aussi.
(*A Florise.*)
Sa chaise est sur la route à deux postes d'ici.
Je suis l'heureux courrier, porteur de la nouvelle.

FLORISE, *étonnée.*

Valère !

VALERE, *auſſi étonné.*

Marquiſe !

LA BRANCHE, *en ſe plaignant à Nérine.*

Ouf ! c'eſt la maudite ſelle.

FLORISE.

Je ne puis concevoir un retour auſſi prompt !
Sans m'écrire ?

VALERE.

Voilà comment ces meſſieurs ſont :
Curieux indiſcrets, ils nous tombent des nues ;
Et nous les croyons loin, qu'ils ſont aux avenues.

FLORISE.

Je ne ſortirai point, & vous m'excuſerez
Chez la ducheſſe.

VALERE.

Non, marquiſe, vous viendrez :
Le retour d'un mari n'eſt qu'une froide excuſe ;
Le peuple la reçoit, le monde la refuſe.
Moi, chez d'honnêtes gens, j'oſerois en parler !
Fi ! c'eſt une harangue à me faire ſiffler ;
Je ne m'en charge point.

FLORISE.

Conſidérez, Valère.

VALERE.

Je conſidère tout, & plus je conſidère...

Vous vous donnez, marquise, un ridicule affreux.
Monsieur n'arrivera que dans une heure ou deux,
Et ce temps nous suffit... Rien, rien ne vous dispense
De venir.

FLORISE.

Le devoir.

VALERE.

Oui, mais la bienséance,
Le monde !

FLORISE, *déterminée.*

Votre main.

VALERE.

Je l'ai donc emporté !

NÉRINE, *à Florise.*

Madame....

VALERE, *gaiement à Nérine.*

On reviendra, pour être au débotté.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

NÉRINE, *seule*.

NON, madame, assez tôt ne sera pas rentrée.
Elle ! une femme honnête, une épouse adorée,
Préparer au marquis cet affligeant retour !...
C'est lui-même ! J'entends sa chaise dans la cour.
Comment lui déguiser, après six mois d'absence,
Cet oubli de Florise & son indifférence ?
On reviendra, dit-elle, & Valere en répond ;
Beau répondant !... Pour moi, tout cela me confond !

## SCENE II.

FLORIMON, NÉRINE.

( *Florimon en habit de campagne entre avec l'air de la rêverie la plus profonde. Ses yeux sont fixés sur une lettre qu'il replie.* )

NÉRINE.

AH ! monsieur, se peut-il qu'enfin l'on vous revoie ?

FLORIMON, *tristement*.

Bon jour, ma chère enfant.

NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur, qu'elle est ma joie!

FLORIMON.

Je vous en fais gré, mais une autre, en ce moment,
Auroit dû partager ce juste empressement.

NÉRINE, *embarrassée.*

Une affaire.... Un devoir....

FLORIMON.

Dites une folie;
Je sais tout... Éloignez un moment Émilie;
J'ai besoin d'être seul... Ne lui confiez rien
De l'état où je suis; je souffre!

NÉRINE.

On le voit bien,
Et quelques pleurs...

FLORIMON.

Mes pleurs ne coulent point encore;
Une femme en répand, un homme les dévore.
( *A lui-même.* )
C'est un supplice affreux... Imprudent! qu'ai-je dit?
( *A Nérine avec embarras.* )
Quoi, devant cette fille... Écoutez... On m'écrit
Que mon fils au berceau ( sa tête m'est bien chère!
C'est le premier enfant que m'ait donné sa mère. )
( *Vivement.* )
On m'écrit... Je vous trompe, & ne puis me tromper:
Vous savez mon secret; il vient de m'échapper.

NÉRINE.

Ah ! Monsieur le Marquis, n'ayez aucune crainte
L'attachement, l'estime....

FLORIMON.

Eh bien ? Parlez sans feinte :
Est-il vrai qu'un éclat, dont on est ébloui,
Aux prestiges du monde ait livré Florise ?

NÉRINE.

Oui.

FLORIMON.

C'est ce dont me prévient une lettre anonime.
J'ai pu croire une erreur, j'ai peine à croire un crime.
Florise ( j'aime encore à prononcer son nom ! )
Florise, répondez, m'a-t-elle trahi ?

NÉRINE, *avec fermeté.*

Non.
La haine, l'imposture, auroient pu vous écrire ?...
Monsieur, c'est une horreur !

FLORIMON.

Il suffit ; je respire.
De quelques vérités le faux enveloppé
M'a surpris un moment ; mon doute est dissipé.
L'anonyme est un monstre !... Allez, voyez ma nièce ;
Allez & revenez.

## SCENE III.

FLORIMON, *seul.*

Quelle étoit ma foiblesse !
Eh ! quoi ? Sur un rapport douteux, mal éclairci,
J'ai pu craindre... L'envie avoit donc réussi ?
Moi qui, goûtant toujours une paix si profonde,
Ai ri, dans mon repos, des passions du monde,
J'allois en éprouver le trouble humiliant !
Échappé des dangers d'un âge trop bouillant,
Quand j'ai pour moi l'appui d'une raison plus ferme,
Je perdois l'équilibre à quelques pas du terme !
Quelle en étoit la cause ? Un écrit clandestin,
Que traça sourdement quelque jalouse main.
Qu'importe à mon bonheur que, pendant mon absence,
Florise, jeune encore & sans expérience,
Ait, de quelques plaisirs, amusé son ennui ?
( *En regardant la toilette.* )
Au goût qui la domine, & l'égare aujourd'hui,
A ce vain attirail de modes, de parure,
Je vois qu'elle a rougi des mœurs de la nature :
Mais le monde aura fait des efforts superflus ;
Et j'obtiendrai sur lui ce triomphe de plus.
Chère épouse, aux plaisirs dont tu goûtes l'ivresse,
Au charme qui t'abuse, à ta propre foiblesse,

Tu verras mon amour opposer, par dégrés,
Une autorité douce & des titres sacrés !
Tu m'aimeras encore !

---

## SCENE IV.

### FLORIMON, NÉRINE.

NÉRINE, *examinant Florimon du fond du théâtre.*

Il paroît plus tranquille :
Il sourit.

FLORIMON.

Ah ! c'est vous?

NÉRINE.

Votre aimable pupille
Attendra ; mais, son cœur m'a paru devancer
Le moment de vous voir & de vous embrasser.

FLORIMON.

Mon enfant, vous savez combien elle m'est chère ;
Vous savez mes projets sur elle & sur Valère.
Ce jour doit raffermir, doit former bien des nœuds :
C'est mon but ; j'ai l'orgueil de faire des heureux.
Valère a pu manquer à la reconnoissance ;
Je pardonne à son âge, à son inconséquence.
En proie au tourbillon de la frivolité,

Mes mœurs ont eu pour lui trop de ſimplicité ;
Il conſeille Floriſe ; & Floriſe, à ſon âge,
Du luxe de nos jours recherche l'étalage.
C'eſt un premier abus que je veux réprimer ;
Mais, ſans aigreur... Tout l'art eſt de me faire aimer.

NÉRINE.

Monſieur, cette réforme affligera madame ;
Elle eſt jeune, jolie, & de plus elle eſt femme.
Elle a pris, pour le monde, un goût qu'il entretient...
Vous partîtes ( on fut fort triſte, il m'en ſouvient )
Valère vint d'abord avec exactitude,
Pour adoucir l'ennui de notre ſolitude.
Il propoſa de voir des femmes ; on en vit :
On vit une Cloé, qu'une Orphiſe ſuivit,
D'autres encore... Enfin, madame fut preſſée
De ſortir du déſert, où vous l'aviez laiſſée :
Le monde l'appelloit.

FLORIMON.

L'imprudente y courut ?

NÉRINE.

Dans les ſociétés à peine elle parut,
Que ſa beauté cauſa la plus grande ſurpriſe ;
On ne la nommoit plus que la belle marquiſe.
Sur l'éloge ou le blâme on eſt extrême ici.
Les femmes, quelque temps, l'applaudirent auſſi ;
Mais, jalouſes bientôt du ſuccès de ſes charmes....

FLORIMON.

Toutes, pour l'attaquer, se mirent sous les armes ?

NÉRINE.

Ce fut un certain jour de gala, dans un bal,
Bal paré.... L'une dit qu'elle se mettoit mal :
Une autre ( & ce fut-là le trait le plus perfide, )
Trouva gauche un maintien, qui n'étoit que timide ;
On prit le naturel, le ton de vérité,
Pour un manque d'usage, une imbécillité.

FLORIMON.

Et Florise rougit ?

NÉRINE.

Interdite, piquée,
Elle revint en pleurs & presque suffoquée.
Je voulus adoucir son dépit ; mais en vain :
On passa mal la nuit.

FLORIMON.

Et dès le lendemain,
On tint, n'est-il pas vrai, conseil avec Valère ?

NÉRINE.

D'après les beaux avis de sa tête légère,
Son élève devint un prodige nouveau.
On reparut ; jamais succès ne fut plus beau.
Elle fut recherchée & par-tout applaudie :
Puis courut les concerts, joua la comédie ;
... devint, enfin, l'héroïne du jour.

L'amour-propre, monsieur, est plus fort que l'amour.
Je doute qu'aujourd'hui madame se conforme,
Et veuille se prêter au projet de réforme.
S'il faut se limiter, rester au même ton,
On y consentira, mais dégénérer, non.

FLORIMON.

Je sais à quel dehors ma naissance m'oblige;
Ma femme aura toujours ce que le monde exige;
Mais, je ne prétends pas follement me charger
D'un faste ridicule & qui m'est étranger;
Ni que chez moi, Nérine, on trouve dès l'entrée,
Vingt esclaves oisifs, couverts de ma livrée.

NÉRINE.

On s'est fait une suite, un état de maison;
Valère l'a voulu: la fureur du bon ton
A troublé de ces lieux l'ordre & l'économie.
On vous a délogé: vous rirez, je parie,
Du bel appartement qu'on vous a destiné.

FLORIMON.

Tout au bout de l'hôtel?

NÉRINE.

Vous avez deviné.
Le vôtre est là, monsieur, & c'est ici le nôtre.
Madame aura le sien & vous aurez le vôtre.

FLORIMON.

Oh! moi, je n'ai qu'un mot à répondre à cela.

Je ne connus jamais tous ces usages-là,
Ni la distinction de *monsieur*, de *madame* ;
Je suis tout simplement le mari de ma femme ;
L'appartement de l'un convient à l'autre aussi ;
Et l'on trouvera bon que je demeure ici.
J'admire le bel ordre établi par Valère.
Et Florise s'y prête, elle qui m'est si chère ?
Que ces époux du siècle, associés sans choix,
Qui, contens de pouvoir se donner à la fois,
Et des biens & des rangs l'avantage frivole,
L'un à l'autre inconnus, s'épousent sur parole ;
Que des cœurs enchaînés par avis de parens,
Dans leur froide union vivent indifférens,
C'est d'un semblable nœud la suite naturelle.
Mais que Florise & moi, moi, qui fis tout pour elle !
Qui craignant cependant que le poids des bienfaits
Ne gênât de son cœur les sentimens secrets,
Ai voulu, pour tout prix, pour toute récompense,
Ne la point voir céder à la reconnoissance ;
Qu'elle, enfin, que j'ai vue, aux jours de mon bonheur,
M'aimer plus comme époux, que comme bienfaiteur ;
Qu'elle-même, Nérine, au bout de deux années,
Relâche le lien qui joint nos destinées ;
Qu'un joug, par mes bontés, pour elle si léger,
Lui pèse, & que chez moi je devienne étranger ;
Qu'elle rompe, entre nous, cette correspondance,
Cette union de l'ame & de la confiance,
Ce commerce enchanteur & d'égards & de soins,
Qu'un même amour fondoit sur les mêmes besoins !
Je l'avoue (& l'aveu m'est bien pénible à faire,)

Ce divorce, réel puisqu'il est volontaire,
Réveilleroit en moi des soupçons dangereux,
Si je ne craignois pas de m'avilir par eux.

NÉRINE.

N'accusez que Valère ; il a tout fait, vous dis-je !

FLORIMON, *avec vivacité.*

Il est donc bien ingrat ! je ne sais quel prestige,
Quel charme, malgré moi, m'intéresse pour lui....
Je me souviens qu'il faut que j'écrive aujourd'hui,
Et c'est pour le servir. Dans peu de jours, j'espère
Finir, en sa faveur, une importante affaire.
Ecrivons... On me laisse & libre & désœuvré.

(*Il se met à une table & écrit.*)

NÉRINE.

J'entends une voiture, & quelqu'un est entré :
C'est peut-être madame !

---

## SCENE V.

*Les Acteurs précédens,* LA BRANCHE.

NÉRINE, *à La Branche.*

Eh bien !

LA BRANCHE.

Un petit homme,

Mais fort replet & rond dans sa taille...

NÉRINE.

Il se nomme ?

LA BRANCHE.

Il ne s'est point nommé.

NÉRINE.

Que veut-il donc ?

LA BRANCHE.

D'abord,

Il a fait demander madame; & pestant fort
De ne la point trouver, il veut, dit-il, l'attendre.
D'une désobligeante on vient de le descendre;
Deux grands laquais à peine ont pu l'en retirer.
Il demande à te voir; peut-on le faire entrer ?

NÉRINE.

Je ne le connois point; d'ailleurs il peut distraire
Monsieur... Monsieur écrit.

FLORIMON.

A-t-on eu soin de taire
Mon retour ? vous pouvez l'entretenir ici;
Moi, je continuerai ma lettre.

LA BRANCHE.

Le voici.

FLORIMON, *à Nérine.*

Ne me découvrez point.

*( Il remet un bougeoir à La Branche, qui sort, & rentre dans la scène suivante. )*

## SCENE VI.

*Les Acteurs précédens*, VALMON.

VALMON, *essoufflé*.

La maudite voiture !
Ont-ils donc prétendu me mettre à la torture !
J'ai cru qu'on ne pourroit jamais m'en arracher.
C'est ce fou de Valère & mon sot de cocher,
Qui m'ont persuadé de quitter la berline.
Ai-je d'un freluquet & la taille & la mine ?
N'ai-je que l'embonpoint d'un jeune financier ?
Suis-je à mon premier bail ? l'impertinent sellier !
Avoir emprisonné mon grave personnage
Dans les étroits panneaux du plus leste équipage...
(*à Nérine*)
Eh ! que ne prenoit-il ma mesure !... Un fauteuil.

NÉRINE.

Monsieur me connoît-il ?

VALMON.

A ce piquant coup-d'œil,
A ce malin sourire, aisément je devine
Que ce doit être toi, qu'on appelle Nérine.

NÉRINE.

(*A part.*)
Le style est familier... Quoi ! vous savez mon nom ?

VALMON.

Oui, ton nom est Nérine, & le mien est Valmon.

NÉRINE.

Ah! monsieur, j'aurois dû plutôt vous reconnoître ;
On m'a parlé de vous.

VALMON.

Ta maîtresse, peut-être,
T'a conté ? Conte-moi tout ce qu'elle t'a dit.
Valère, elle, tous deux t'ont-ils fait le récit
*(Remarquant Florimon.)*
Du souper d'hier ?... Quel est ce fat qui nous écoute ?

NÉRINE, *embarrassée.*

Monsieur... c'est... l'intendant d'ici.

VALMON.

Fripon, sans doute ?
Les gens de qualité sont dupes en tout point
De ces animaux-là : pour moi, je n'en ai point.
Mes revenus sont clairs & viennent à leurs termes :
Je n'ai pour intendans que les commis des fermes.
*(A Florimon.)*
Que fais-tu là ?

FLORIMON, *froidement.*

J'écris.

VALMON.

Parbleu, je le vois bien,
Et c'est répondre mal ; mais n'écris plus, & vien.

Je

Je veux que nous causions ensemble.

FLORIMON.

Une lettre
M'occupe, elle presse, & j'ai l'adresse à mettre.

VALMON.

(*à Nérine.*)

Achève donc... Nérine auroit dû deviner
A mon empressement, ce qui peut m'amener.
La Marquise est charmante & tout Paris l'admire.

(*Ici La Branche rentre avec une bougie allumée.*)

NÉRINE.

J'entrevois maintenant ce que vous voulez dire.
Vous l'aimez? Votre but, si je raisonne bien,
Est de lier ici votre intérêt au mien;
Mais j'ai peu de crédit sur l'esprit de Madame.
L'intendant, auprès d'elle, appuiroit votre flamme
Bien mieux que moi.

VALMON.

Tu ris?

NÉRINE.

Je dis vrai.

VALMON.

Cependant
Je le trouve un peu fier, ce Monsieur l'Intendant.

LA BRANCHE, *à Florimon qui lui remet la lettre qu'il écrivoit.*

La lettre est, dites-vous, pressée?

FLORIMON.

Oui, très-pressée.

LA BRANCHE.

Monsieur, ma lassitude, en ce cas, est passée :
Me voilà tout botté, tout prêt pour le départ,
Et vous aurez, ce soir, la réponse au plus tard.

FLORIMON, *à Valmon.*

Je suis libre ; puis-je être utile en quelque chose
A Monsieur ?

VALMON, *à Nérine.*

Son air sec, son flegme m'en impose.

NÉRINE.

C'est un bon homme au fond.

VALMON.

Ecoute, mon ami !
Dans un état borné, tu languis endormi.
Il est plus d'une route ouverte à la fortune :
Je puis, si tu le veux, t'en facilitet une.
Je puis te procurer, te donner un emploi,
Un poste lucratif.

FLORIMON.

A moi, Monsieur, à moi ?

VALMON.

A toi.

FLORIMON.

Mais quel motif vous porte...

VALMON.

La Marquise...

FLORIMON.

Madame?

VALMON.

La Marquise, ou Madame, ou Florise;
Peu m'importe le nom; je l'aime.

FLORIMON.

Vous l'aimez?

VALMON.

Oui, je l'aime, & tu peux...

FLORIMON.

Comment? vous présumez...

VALMON.

Te piques-tu d'honneur & de délicatesse?
(*A Nérine.*)
Ce Caton me paroît plaisant dans son espèce.

FLORIMON.

J'imagine aisément ce que vous souhaitez;
Mais je vois à vos feux quelques difficultés.

VALMON.

Parbleu, tu vois très-mal; tu peux, dans cette affaire
Parler, agir pour moi, d'accord avec Valère.

FLORIMON.

Quoi! Valère est pour vous?

VALMON.

Je ſuis de ſes amis
Le plus eſſentiel : hier il m'a promis
De faire mes aveux ; moi, le début me coûte.

FLORIMON.

Valère eſt dérangé ; vous lui prêtez, ſans doute ?

VALMON.

Vingt mille écus, par lui, me ſont dûs, à-peu-près.

NÉRINE.

Ne lui ferez-vous pas grace des intérêts
En faveur de l'amour ?

FLORIMON.

Pour moi, ce qui m'arrête,
C'eſt que, juſqu'à ce jour, Floriſe, ſage, honnête,
Doit immanquablement déconcerter vos ſoins.
Elle aime ſon époux, ou l'eſtime, du moins.

VALMON.

On le dit ; mais enfin, de tous les ridicules,
Ceux qu'on perd le plutôt, ce ſont les faux ſcrupules ;
Les préjugés. Tient-on long-temps à des erreurs ?
On entre dans le monde, & l'on en prend les mœurs.
L'exacte honnêteté, dans le ſiècle où nous ſommes,
Dure au plus les vingt ans chez la plupart des hommes ;
Chez les femmes de même : il eſt un temps pour tout.
D'ailleurs, le mariage uſe bientôt un goût.
Le marquis n'eut-il pas un fils de la Marquiſe ?

Que peut-il déformais exiger de Floriſe ?
Leur ſucceſſeur eſt né, tout eſt fini par-là.
Un enfant... Mais peut-on s'aimer après cela ?

FLORIMON.

Florimon eſt bien loin d'adopter ces maximes.

VALMON.

Oui, c'eſt un philoſophe, un de ces foux ſublimes,
Eſprits durs, ſinguliers & toujours mécontens,
Critiques éternels des ſottiſes du tems.
Cependant, de ſa femme il ne s'occupe guères :
Amoureux, m'a-t-on dit, du château de ſes pères,
Il y vit comme un ours, dans ſon antre tapi,
Et s'y plaît, enchanté de l'avoir recrépi.
Ma petite maiſon vaut mieux, je le parie,
Que ſes tours à créneaux, & que ſa ſeigneurie.
Veut-il que la Marquiſe, iſolée avec lui,
En dame ſuzeraine, aille périr d'ennui ?
Ma foi, ce philoſophe, & ce prétendu ſage,
Doit être un triſte époux, un fâcheux perſonnage,
Valère en eſt, dit-il, excédé.

FLORIMON.

Lui ?

VALMON.

Comment ?
Tu mets à tout du doute & de l'étonnement !

FLORIMON.

Lui ! Valère ! lui !

VALMON.

Lui, lui, te dis-je... Quel homme ?

Il ne veut croire à rien ! tant répéter m'assomme.
Je t'ai dit que Valère, avec moi de concert,
A dû parler pour moi ; c'est un fait.

FLORIMON.

Il vous sert ?

VALMON.

Il est mon confident, mon intime.

FLORIMON.

J'avoue
Que vous m'étonnez fort ; mais Valère vous joue.

VALMON.

Me jouer ! lui, morbleu ! va, tu me fais pitié,
Un homme à qui je prête ! un ami !

FLORIMON.

L'amitié
N'est point un sentiment bien réel à son âge.
L'amour n'est plus du vôtre.

VALMON.

Oh ! pour le coup, j'enrage !
Tu prétends...

FLORIMON.

Oui, Monsieur, je sais ce que je di.
Vous êtes le jouet de ce jeune étourdi.
J'honore les états ; celui même où vous êtes :
Mais enfin, convient-il que des fats, des caillettes,
Soient la société d'un homme tel que vous ?

Votre âge, vos emplois, vont-ils avec leurs goûts?
Tout cet enchaînement d'intrigues, de misères,
Monsieur, on le pardonne à des femmes légères,
A des jeunes gens vains, fous, superficiels;
Mais des hommes placés pour être essentiels,
Quand on les voit courir dans les cercles du monde,
Ridicules alors, méritent qu'on les fronde.
Vos confrères, dit-on, de leurs prédécesseurs,
Ont quitté les travers, ont épuré leurs mœurs:
Civilisés, soumis aux lois de la décence,
Ils ont de leur fortune adouci l'insolence.
Imitez-les, Monsieur: faites taire ces bruits,
Sur vous, sur vos pareils, si souvent reproduits.
Le préjugé public vous est peu favorable;
Domptez le préjugé, rendez-vous estimable.

VALMON.

Un gredin d'Intendant me parler sur ce ton!

FLORIMON.

Le titre n'y fait rien, j'ai tort, ou j'ai raison;
(*A Nérine.*)
Voilà le point... Je vais passer chez Emilie.
(*A Valmon.*)
Vous attendez Madame, & c'est une folie:
Croyez-en les conseils que je vous ai donnés,
Ils sont d'un galant homme.

VALMON.

Et d'un sot.

## SCENE VII.

VALMON, NÉRINE.

VALMON.

A Mon nez,
Me dire effrontément de ces impertinences !
Il n'entrera, morbleu, jamais dans les finances.
Je l'aurois avancé... Je suis d'une fureur !
Mais où diable as-tu pris que ce beau raisonneur
Pourroit servir mes feux ? Un grave formaliste,
Du Marquis, à coup sûr, l'impertinent copiste.
Eh ! quoi ? Tu ris ?... fort bien. Valère vient à point
Avec Florise ; il faut...

## SCENE VIII.

VALÈRE, FLORISE, VALMON, NÉRINE.

FLORISE, *au fond du Théâtre avec Valère.*

JE ne le voulois point !
Valère, oui, c'est un tort, & ma faute est réelle.
(*A Nérine*)
Est-on sorti ?

NÉRINE.

Monsieur est chez Mademoiselle.

FLORISE.

Je suis au désespoir.

VALERE.

Et déjà vous courez...

FLORISE.

Prétendez-vous encor ?...

VALERE.

Moi !... Comme vous voudrez.

---

## SCENE IX.

VALÈRE, VALMON.

VALERE.

EH ! mais, mon cher Valmon, quel excès d'imprudence !
Que faites-vous ici ? Par quelle impatience...

VALMON.

Tu veux gronder ? Parbleu, ton moment est bien pris,
Sais-tu bien que j'enrage, & que tous mes esprits...

VALERE.

Que s'est-il donc passé ?

VALMON.

La Marquise est absente ;
Je veux l'attendre & voir Nérine...

VALERE.

Elle est méchante.

VALMON.

Non, non ; ce n'est point elle.

VALERE.

Eh ! qui donc ?

VALMON.

L'Intendant !

VALERE

L'Intendant ?

VALMON.

L'Intendant du Marquis : un pédant,
Tout semblable au portrait que tu fais de son maître.

VALERE, *à part.*

Comment ? Se pourroit-il...

VALMON.

Mais, tu dois le connoître ;
Il m'a parlé de toi : le fat m'a soutenu
Que j'étois ta dupe.

VALERE.

Ah ! mon ami l'a-t-il cru ?

VALMON.

Non ; tu m'en vois outré.

VALERE.

Voilà de vos bévues.
Vous méritez bien...

VALMON.

Quoi ?

VALERE.

Vous autres, à vos vues
Vous avez la fureur d'employer des valets ;
Lorsque d'honnêtes gens prennent vos intérêts,
Pourquoi faire mouvoir un ressort subalterne ?
Vous êtes étourdi, souffrez qu'on vous gouverne.
Ne tiendrez-vous jamais une conduite ?

VALMON.

Enfin,
Dis-moi si je verrai Florise... A quel dessein,
Me rencontrant ici, s'en va-t-elle, fuit-elle ?

VALERE.

Une affaire imprévue, & l'occupe, & l'appelle ;
Vous-même, laissez-moi.

VALMON.

Bon !

VALERE.

Vous, dis-je, sortez,
Ou j'interrompts pour vous le cours de mes bontés ;
Nous nous verrons tantôt.

## SCENE X.

VALERE, *seul.*

Quel épais perſonnage !
L'Intendant ſuppoſé, c'eſt le Marquis, je gage.
Oui, tout ceci devient délicieux, plaiſant :
La nièce, nos époux, ſont enſemble à préſent !
Comment ſe verront-ils ? Floriſe étoit émue ;
Point de tête... ſachons l'effet de l'entrevue.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vous laissera-t-on libre encore quelques instans?

VALERE.

Eh! oui, monsieur Pasquin; oui, nous avons du tems

PASQUIN.

L'affaire est grave.

VALERE.

Un sot, pour étaler son zèle,
Au moindre évènement, sur une bagatelle,
Imagine qu'il doit se montrer effrayé:
Je connois votre style.

PASQUIN.

Et me voilà payé
De mes soins!

VALERE, *à lui-même, & cessant d'écouter Pasquin.*

L'entrevue est plaisante, incroyable.

Ah! ah!

PASQUIN, *tirant des papiers.*

Vos créanciers ont de l'humeur en diable:
Voici...

VALERE.

J'ai toujours cru le marquis très-sensé;
Mais qu'il soit sans humeur sur ce qui s'est passé,
Qu'un homme, de son âge & de son caractère,
Approuve une conduite à la sienne étrangère;
Et qu'aux yeux de sa femme il paroisse flatté,
Des hommages du monde, offerts à sa beauté,
C'est ce qui me confond, ce qui me pétrifie;
Et je commence à croire à la philosophie.

PASQUIN.

Vos billets au porteur courent le genre humain.

VALERE.

Il sourit à sa nièce, il me serre la main;
Et de l'air le plus libre, entretenant Florise,
Il ne montre sur rien d'aigreur, ni de surprise.
Ces maris ont, par fois, d'étranges procédés!
On prépare une scène; & quand vous l'attendez,
C'est une bonhomie entière, décidée,
Une docilité qui surpasse l'idée!
Tout ce que vous voulez leur plaît, leur convient fort:
Sans le tort d'être époux, ils n'auroient aucun tort.

PASQUIN.

Un mot!

VALERE.

Aussi bizarre en son inconséquence,
Des bontés du marquis la marquise s'offense;
Et sous un air contraint, cachant son embarras,
Boude pour un mari, qui ne la boude pas !...
(*A Pasquin qui le tiraille.*)
Qu'est-ce donc ?

PASQUIN.

C'est, monsieur, un écrit consulaire,
Qui de tous vos effets ordonne l'inventaire.
D'huissiers forts incivils votre hôtel est rempli;
Et leur noir escadron chez vous s'est établi.
Suivant vos volontés & l'usage ordinaire,
J'ai vu le procureur, l'avocat, le notaire:
Le notaire est sans fonds, l'avocat sans avis,
Le procureur ne peut... rien; vous riez ?

VALERE.

Je ris.

PASQUIN.

Vous vous tranquillisez sur la dot d'Émilie ?
C'est fort bien... la pupille est, à mon gré, jolie;
Et le tuteur, de plus, est ici de retour.
Vous pressez l'hymen ?

VALERE.

Moi! j'attends encor l'amour.
J'ai cru quelques momens, en sentir l'étincelle;
Mais le poids & l'ennui d'une chaîne éternelle,
Le monde, d'autres mœurs, une autre ambition,

Ont de ce premier feu détruit l'illusion.

PASQUIN.

Eh ! que prétendez-vous ?

VALERE.

Je ne sais.

PASQUIN.

J'imagine
Que la Marquise nuit à la jeune orpheline.

VALERE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous en parlez assez publiquement.
Ne vous souvient-il plus de ce souper charmant,
Où vous & vos amis méditiez des conquêtes ?
Les jeunes gens, ma foi, sont d'excellentes têtes !
On propose une horreur, on vous fait un défi ;
Il s'agit de tromper un honnête mari,
Plein d'amitié pour vous, & d'amour pour sa femme.

VALERE.

Eh ! bien ?

PASQUIN.

Eh ! bien, monsieur, ce projet vous enflam[me]
On doute du succès ; & ce doute affecté
Aiguillonne chez vous l'amour-propre irrité.

VALERE.

Eh ! bien ?

PASQUIN.

Vous vous chargez de finir l'aventure,
Et vous avez le front d'en faire une gageûre.

VALERE.

Eh! bien ?

PASQUIN.

Mauvais pari, vous le perdrez.

VALERE.

Comment ?

PASQUIN.

Vous le perdrez, vous dis-je, indubitablement.

VALERE.

Voilà donc votre oracle ?

PASQUIN.

Et, ce qui m'intéresse...

VALERE.

C'est...

PASQUIN.

C'est que vous n'aurez la tante ni la nièce.
L'oncle désabusé sur son futur neveu,
Tout naturellement l'éconduira dans peu.
Avec vos créanciers quels arrangemens prendre ?
Que leur dire, en un mot ?

VALERE.

De m'imiter, d'attendre.

PASQUIN.

De l'air dont ces gens-là s'y prennent aujourd'hui....

VALERE.

Allez dire à Valmon qu'il soit ce soir chez lui.

---

## SCENE II.

(*Nérine fait en entrant des signes d'intelligence à Pasquin qui sort.*)

VALERE, NÉRINE.

NÉRINE, *à Valère, d'un air inquiet.*

MONSIEUR.

VALERE.

Que veut Nérine, & quel trouble l'agite?
Son air est effrayant.

NÉRINE.

Je suis toute interdite.
Ici je vois des pleurs, là j'entends des soupirs;
On parle ici couvent, là dégoût des plaisirs.
Madame...

VALERE.

Expliquez-vous.

NÉRINE.

Tantôt chez la Duchesse,

Avec le Chevalier, & vous & la Comtesse,
On l'a mise, a-t-on dit, de loge à l'opéra;
On doit ici la prendre, & bientôt l'on viendra:
L'engagement la gêne.

VALERE.

Oui, tout la contrarie.

NÉRINE.

Rompez-le décemment, monsieur, on vous en prie.

VALERE.

J'appuîrois ses raisons, ou ses prétextes, soit:
Mais, ne vient-elle pas? je pense qu'elle doit
S'excuser elle-même & recevoir ces dames.
Une rivalité, des intérêts de femmes,
L'avoient, je le sais bien, brouillée avec Cloé;
Mais, en les ramenant au ton de l'amitié,
La Duchesse, tantôt, les a conciliées,
Et leurs divisions doivent être oubliées.
Florise, après cela, veut-elle qu'un refus
Réveille un démêlé qui doit n'exister plus?
Pour moi, je ne sais point colorer un caprice:
Qu'elle vienne.

NÉRINE.

Il faut donc que je l'en avertisse;
J'y cours.

VALERE.

Quoi! toujours sombre, enveloppée!

NÉRINE.

Au point

Qu'on avoit résolu de ne paroître point.
D'abord, sur ce projet, ce qui m'a rassurée,
C'est que, mieux que jamais, madame s'est parée.

VALERE.

Parée ?

NÉRINE.

Oui; mais d'un air si triste! à tous momens
C'étoit de longs sanglots & des étouffemens...
Tout cela la rendoit plus touchante & plus belle.
On met, en gémissant, cette robe nouvelle,
(Dont vous avez choisi l'étoffe & le dessein,)
De soupirs en soupirs on épuise l'écrain :
Mais, au rouge, j'ai cru madame suffoquée.
Avec la vanité la douleur compliquée,
Dans son ame formoit un singulier combat.
Son teint, sous le pinceau, reprenoit plus d'éclat,
Quand, tout-à-coup des pleurs s'échappent... Leur mélange,
Sur le rouge effacé, cause un désordre étrange.
On le voit, on frémit, on fuit dans son boudoir,
Et l'on veut, solitaire, y rester tout le soir.
Je vole, cependant, porter votre réponse :
Peut-être on changera d'avis.

## SCENE III.

FLORIMON, VALERE, NÉRINE.

FLORIMON, *ironiquement à Nérine.*

Que l'on m'annonce.

VALERE, *étonné.*

Chez vous?

FLORIMON.

Non, chez madame.

VALERE.

Elle n'eſt point ici.

NÉRINE, *bas à Florimon, & en ſortant.*

Soutenez vos froideurs, elles ont réuſſi ;
On ſoupire au boudoir.

## SCENE IV.

### FLORIMON, VALERE.

FLORIMON.

Tu sors? je t'importune?

VALERE.

Permettez...

FLORIMON.

Non; je dois à ma bonne fortune
L'avantage flatteur de t'avoir rencontré:
Donne-moi ce moment.

VALERE, *embarrassé.*

Monsieur, je resterai,
Puisque vous l'exigez.

FLORIMON.

Tu me fais cette grace,
D'un ton fort touchant! quoi! ton ami t'embarrasse?
Je croyois, en pressant le temps de mon retour,
Plaire à ton amitié, satisfaire l'amour:
Et, je te l'avouerai, je ne vois point sans peine
Que mon abord contraint Florise, & qu'il te gêne.
Suis-je un monstre, un jaloux prompt à s'effaroucher?
De vos amusemens bien loin de me fâcher,
Je les approuve fort; & je te fais gré même

D'avoir distrait l'ennui d'une épouse que j'aime.
Tu ne me réponds rien.

VALERE.

Qu'est-ce que vous voulez?
Je n'ai point remarqué le froid dont vous parlez.
Si Florise a montré du trouble à votre vue,
La surprise accompagne une joie imprévue;
Et je n'y vois, Marquis, rien que de naturel.

FLORIMON.

Son embarras, te dis-je, est sensible, réel.

VALERE.

Faut-il naïvement dire ce que l'on pense?
Un mois devoit encor prolonger votre absence;
On y comptoit: l'ennui suit le vuide du tems,
Et l'on a pris, monsieur, quelques engagemens.
Aujourd'hui moins obscure, & par moi répandue,
Dans nos cercles brillans la marquise est reçue.
On se lie aux projets de sa société;
La campagne embellit les plaisirs de l'Été;
Nous y devons, dans peu, jouer la comédie.
Les rôles sont donnés, déjà l'on étudie...
Votre retour, Marquis, rompt tout cela.

FLORIMON.

J'entends:
Madame est de la troupe.... A-t-elle des talens?

VALERE.

Des talens naturels, dont vous-même, peut-être,

Vous feriez enchanté.

FLORIMON.

Si tu n'étois fon maître,
J'y croirois peu. J'ai vu vos théâtres fameux :
Vous y traînez les gens, & même en dépit d'eux :
Vos acteurs, à mon gré, font des plaifans fort triftes ;
Les bons originaux font de mauvais copiftes.
J'ai vu des connoiffeurs qui décident de tout,
Ces modèles du jour, ces oracles du goût,
De nos comédiens devenus les émules,
Jouer fouvent fort mal leurs propres ridicules.
Ce que je te dis-là, je l'ai fenti... D'ailleurs,
Chacun prend fes plaifirs dans fes goûts, dans fes mœurs ;
Et mon projet n'eft point de m'oppofer aux vôtres.
Il eft vrai que, pour vous, j'en imaginois d'autres.
J'avois un plan...

VALERE, *en fouriant.*

Ah ! ah ! quels font donc ces plaifirs ?

FLORIMON.

Je ne fais quel dégoût réfroidit mes défirs :
Je voudrois les borner à vivre dans ma terre.
J'ai fervi dès l'enfance & fait long-temps la guerre :
Inutile à mon roi dans le fein de la paix,
Je veux, par d'autres foins, répondre à fes bienfaits.
Tiens, depuis que je vis où vécurent mes pères,
Que j'habite, ainfi qu'eux, nos champs héréditaires,
Je me fens plus François & meilleur citoyen.
Au milieu des cités, vous ne tenez à rien :

Point

Point de propriété, point de nœud qui vous lie ;
Mais ma terre est à moi ; le sol fait la patrie.
On se mêle à la ville, avec tout l'univers ;
Citoyens, étrangers sont également chers :
Ces goûts multipliés se détruisent eux-même.
À la campagne, on a quelques voisins qu'on aime ;
On se choisit, les cœurs y sont vraiment unis ;
Et leur plus doux lien est l'amour du pays.

VALERE.

Epargnez-vous, Marquis, les frais d'une satyre :
La ville ne vaut pas la peine d'en médire.
Comme vous en pensez, on en pense aujourd'hui ;
Mais il est, cependant, un art d'y fuir l'ennui.
L'homme sensé qui craint, qui hait la multitude,
Au milieu de Paris, trouve la solitude ;
Et les honnêtes gens, les gens d'un certain ton,
N'y vivent presque plus qu'en petite maison.

FLORIMON.

Dussai-je t'ennuyer (car je vois le contraste
De nos esprits ; tu vas me croire enthousiaste :
Mais, il n'importe ; apprend ce que j'ai fait) peins-toi
Un homme de mon âge, un sage tel que moi ;
(Titre peu disputé, qu'on nous cède sans peine)
Peins-toi donc ton ami, dans son petit domaine,
Entouré de vassaux & de cultivateurs,
Faisant le bien sans faste & s'attachant les cœurs.
Vois-moi des malheureux consolant l'indigence,
Les secourant... Leur joie étoit ma récompense.

Peut-être ces objets te semblent affligeans ?
Mais va, dans la cabane & chez les bonnes gens,
On entend de plus près le cri de la nature ;
C'est une volupté douloureuse, mais pure.
Enfin, depuis six mois, j'ai fait quelques heureux :
Ils m'aimoient ; leur bonheur me lioit avec eux.
M'écoutes-tu ?

VALERE.

Sans doute !

FLORIMON.

Aux affaires publiques
J'ai mêlé chaque jour quelques soins domestiques.
Si tu voyois mon parc, mes jardins, mon château !
Tout est simple, riant, commode, rien n'est beau.
Il n'y manquoit au charme, au bonheur de ma vie,
Que Florise, que toi, que ma chère Émilie.
Vous deviez m'y rejoindre à la fin de l'Été :
Pour vous y recevoir, j'ai tout précipité.
Meubles, appartemens, tout sera prêt... Valère,
T'y verra-t-on ? J'aurai Florise, je l'espère.

VALERE.

Le doute là-dessus, Marquis, est déplacé,
On fera ce voyage, & rien n'est plus sensé.
Je prévois que déjà l'arrière-ban s'apprête :
Ne prépare-t-on pas une entrée, une fête ?
Aurons-nous les honneurs, le cérémonial,
La harangue ou les vers du procureur fiscal ?
L'idile & les rubans des filles du village ?
Les garçons viendront-ils entourer l'équipage ?

Entendra-t-on des tours tirer le fauconneau,
Et les coups de fusil des valets du château ?
A propos; la marquise a fait une recrue,
Dont la file & le train rempliront l'avenue.
Nous rendrons le voyage agréable, amusant.

FLORIMON.

Ton naturel s'échappe, & te voilà plaisant !
Abandonne, crois-moi, ce ton de l'ironie,
La ressource d'un fat sans ame & sans génie.
Vous autres, vous croyez, par des airs, par des mots,
Réduire un galant homme au silence des sots.
Sans doute, quelque éclat colore vos saillies;
Mais un souffle léger, sur ces superficies,
En fait voir tout le vuide & la futilité.
Quitte, avec ton ami, ce langage affecté,
Le jargon d'un cœur froid & d'un esprit stérile.

VALERE.

Vous vous fâchez, monsieur! mais chacun a son style.

FLORIMON.

Ne peux-tu me parler qu'amusemens, que jeux!
N'as-tu point, avec moi, d'objets plus sérieux?
Tu ne m'as jusqu'ici rien dit sur Émilie.

VALERE.

Ne l'avez-vous point vue ?

FLORIMON.

Oui ; triste, ensevelie,
Et même, à parler vrai, mécontente de toi.

VALERE.

Elle boude en enfant... Eſt-ce ma faute, à moi ?

FLORIMON.

La Marquiſe elle-même eſt fort mal avec elle :
Leur humeur m'a déplu.

VALERE.

La vôtre eſt plus cruelle.
Suis-je, en leurs démêlés, reſponſable de rien,
Et puis-je garantir des caprices ?

FLORIMON.

Fort bien.
Ecoute; ſans entrer dans des détails frivoles,
Nous nous ſommes tous deux liés par des paroles :
Je t'ai promis ma nièce Émilie, & tu dois
L'épouſer : nous touchons au temps pris par ton choix.
Je ne veux point porter d'affaire à la campagne,
Et c'eſt comme neveu qu'il faut qu'on m'accompagne;
Comme neveu. De plus tu trouveras très-bon
Que je n'y traîne point ni ton monſieur Valmon,
Ni d'un tas d'étourdis le cortège incommode.
Quant aux femmes, faut-il, eſclave de la mode,
Tranſporter dans ma terre, au milieu de mes bois,
La ville & les fauxbourgs, tout Paris à la fois ?
Eh ! qu'y ferois-je, moi, d'un eſſaim de caillettes ?
Je n'ai point de théâtre... Enfin, tes nôces faites,
Nous partirons ſans ſuites & ſans retard.

VALERE.

Marquis,

Emilie eſt ſi jeune, & moi-même je ſuis...

FLORIMON.

Non, non, point de prétexte; elle vient, je vous laiſſe.
L'exemple t'eſt donné, dégage ta promeſſe,
Et détermine toi.

---

## SCENE V.

VALERE, FLORIMON, EMILIE.

EMILIE, *à Florimon.*

Quoi! Monſieur, vous ſortez?

FLORIMON.

Valère eſt mon ami, voilà ſes droits; reſtez.

---

## SCENE VI.

EMILIE, VALERE.

EMILIE.

Mon oncle eſt ſingulier.

VALERE.

Très-ſingulier.

EMILIE.



Valère,

De ce procédé-ci quel eſt donc le myſtère?
Pourquoi nous laiſſer ſeuls ?

VALERE, *embarraſſé.*

Eh ! mais, en vérité...
(*A part.*)
Je l'ignore... c'eſt moi qui ſuis déconcerté.

EMILIE.

Monſieur a des bontés dont l'excès contrarie ;
Son zèle eſt quelquefois gênant.

VALERE.

Il nous marie.
(*A lui-même*)
Je ne puis démêler le trouble que je ſens.
Ces minois ingénus ont l'art d'être impoſans ;
Et leur coquetterie eſt d'afficher une ame.
(*A Emilie.*)
Vous me quittez ?

EMILIE.

Peut-être on m'attend chez Madame.

VALERE.

(*A lui-même.*) (*A Emilie.*)
Reprenons un maintien ; que diroit-on ?... demain
L'on exige pour moi le don de votre main.
L'impétueux Marquis précipite la choſe ;
Il lui faut un neveu, c'eſt ſa fureur... je n'oſe
Demander ni prévoir ce que vous en penſez.

EMILIE.

Rien.

VALERE.

Moi, j'y réfléchis.

EMILIE.

Vous y réfléchissez ?

VALERE.

Je vous aime, Emilie, & je puis vous le dire
Sans fausseté ; mais l'âge, où notre cœur desire,
Est celui du prestige & des illusions :
On suit aveuglément d'aveugles passions.
Je veux votre bonheur ; j'en ferai mon ouvrage
Dans un temps plus tranquille & plus libre : à mon âge
Des destins à fixer, un service, la Cour
Oteroient de l'hymen tous les soins de l'amour.
Il faudroit plus de calme.

EMILIE.

Ah ! Valère !

VALERE.

Emilie !

EMILIE.

Ah ! vous m'avez trompée, ingrat !

VALERE.

Quelle folie !
Est-ce que j'ai parlé de ne vous aimer plus ?

EMILIE.

Un détour est souvent plus cruel qu'un refus.

VALERE.

Eh ! bien, pour vous prouver que dans ces circonstance

J'obſerve les égards & ſuis les convenances;
Vous ſavez que Floriſe a de l'aigreur; je crains...

ÉMILIE.

Vous la craignez, monſieur; moi...

VALERE.

Vous?

ÉMILIE.

Moi, je la plains.
A diviſer nos cœurs le votre s'étudie;
De vos ſoins affectés telle eſt la perfidie.
C'eſt un art bien cruel!

VALERE.

Voilà de vos ſoupçons!
C'eſt au temps à donner du poids à mes raiſons.
Aujourd'hui, contre moi, vous êtes décidée,
Vous me cherchez des torts; j'attendrai.

ÉMILIE.

Quelle idée
Attacher à des vœux l'un à l'autre oppoſés!
C'eſt vous, vous-même, ingrat, qui me déſabuſez.
Sous les yeux d'un tuteur qui m'honore & que j'aime,
Dans l'attente d'un nœud préparé par vous-même,
Sous la foi de l'amour, ſous celle des ſermens,
Vous obtîntes ici, mes premiers ſentimens.
Hélas! vous raſſuriez ma tendreſſe craintive!
Je vous crus: en trompant une ame trop naïve,
La foi, l'honneur, l'amour, vous avez tout trahi.

VALERE.

Je ſuis donc bien aimé?

ÉMILIE.

Que n'êtes-vous haï!

VALERE.

Écoutez; le marquis exige une réponse;
Vous-même donnez-là, que votre cœur prononce;
J'en suivrai les décrets.

ÉMILIE, *avec dépit.*

Vous voulez?... non.

---

## SCENE VII.

FLORISE, VALERE, ÉMILIE.

FLORISE, *avec humeur, à Émilie.*

RENTREZ:
Le Marquis vous attend, vous désire; courez.
C'est vous seule qu'il aime & vous qu'il considère.

EMILIE.

Madame...

FLORISE.

Laissez-moi.

ÉMILIE, *en sortant.*

Vous entendez, Valère!

## SCENE VIII.

### FLORISE, VALERE.

VALERE.

COMMENT ? des duretés, des injures ?

FLORISE.

Eh ! quoi ?
Vous oseriez la plaindre ? ah ! plutôt vengez-moi.
Le marquis n'est rempli, n'est occupé que d'elle.
Rien n'est sorti pour moi de sa bouche cruelle,
Rien de tendre ; oui, monsieur, ce qui s'appelle rien.
A la stérilité de son sec entretien,
Il mêloit, par mépris, une joie affectée,
Et d'un ricannement l'insulte répétée.
Émilie en est cause ; elle m'en répondra.

VALERE.

Est-ce du sérieux qu'il faut mettre à cela ?
On rit d'un époux froid, voilà tout.

FLORISE.

Rien de tendre !
Lui ? Florimon !... sans doute, il a fallu vous rendre
Sur l'hymen ? c'est le but, l'objet de tous ses soins.
L'affaire est-elle enfin conclue ?

VALERE.

On ne peut moins.

Nôtre ſage, ici même, a perdu ſon ſublime ;
Sa pupile a gémi vainement... C'eſt un crime
Qui pique un philoſophe, outrage des attraits ;
Et pour vous...

FLORISE.

Vous rompez ?

VALERE.

Non, j'ai pris des délais,
Il faut d'un cœur perdu, qu'un cœur nous dédommage ;
Et, quand vous le voudrez, j'oſerai davantage.
Juſqu'ici je n'ai pu qu'éluder... entre nous,
Ai-je tort ? vous voulez adorer votre époux ;
J'eſſuie ici l'éclat des plaintes conjugales :
Je ſuis bon, j'ai les mœurs liantes, ſociales,
Mais c'eſt ſans me piquer d'être cru propre à tout :
Honorez moins mon cœur & flattez plus mon goût.

FLORISE.

Quoi, Monſieur ? mon eſtime...

VALERE.

Il faut que j'y réponde,
En vous ſauvant encore un travers dans le monde.
Marquiſe, vos chagrins ne ſont pas bien touchans :
L'hymen eſt obſervé de près ; ſi nos méchans
Savent l'éternité du beau feu qui vous brûle,
Vos dépits, vos fureurs... Craignez le ridicule.
Par exemple, pourquoi refuſez-vous ce ſoir
De paroître au ſpectacle ? il faut vous faire voir ;
Il convient quelquefois de ſe montrer.

FLORISE.

Sans doute;
Mais c'est ce monde aussi que ma fierté redoute.
Mon cœur, sensible & vrai, ne se déguise pas.
Irai-je dans la foule, avec l'air d'embarras,
Essuyer des plaisans les froides épigrammes,
Et la fausse pitié qu'affecteront les femmes?
Le Marquis a trouvé le moyen le plus sûr
De me fixer ici: quel antre assez obscur
Cacheroit mon dépit? On m'excède, on m'accable:
Je serois aujourd'hui tout au plus présentable
Dans un cercle vulgaire, ou chez des prudes, soit.
Je suis humiliée & la honte se voit.

VALERE.

Vous êtes un enfant.

FLORISE.

L'humeur rend odieuse,
Et j'ai beaucoup d'humeur... Ne suis-je pas affreuse?

VALERE.

Ah! je vous trouve, moi, plus belle que jamais.
Je sais que l'art ne peut vous prêter des attraits:
(*Il l'admire.*)
Cependant on n'est point mieux mise que vous l'êtes.
Serai-je désormais chargé de vos emplettes?
L'étoffe est de mon goût... Venez, déjà je vois
Le public enchanté justifier mon choix.
Paroissez; tous les yeux fixés sur votre loge,
En vous considérant, vont faire mon éloge.

Quel

Quel moment! quel triomphe! Oui, vous me le devez.

FLORISE.

Valère...

VALERE.

Viendrez-vous? ah! de grace, achevez!

FLORISE.

Je crains que Florimon...

VALERE.

Mais lui-même, Marquise,
Prétend-il vous gêner?

FLORISE.

Le cruel me méprise.
Il le veut; je vaincrai mes sentimens jaloux:
Il m'apprit à goûter des sentimens plus doux.
J'ai déjà trop souffert pour lui, pour Émilie:
Ah! je le sens; ce cœur que l'ingrat humilie,
Ce cœur, qui l'adoroit, est fait pour être heureux.

VALERE.

Vous voilà plus sensée, & comme je vous veux.

## SCENE IX.

FLORISE, CLOÉ, VALERE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

*( La Comtesse & le Chevalier entrent en faisant des éclats de rire qu'ils continuent.)*

NÉRINE, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier, Madame la Comtesse.

CLOÉ.

Ils auront commencé, Marquise; l'heure presse.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Est-il vrai; vous restez?

VALERE.

Non; l'on vous fuit.

LE CHEVALIER.

Vraiment.

*(A Florise.)*

Viens donc que je t'embrasse... Il est toujours charmant.

VALERE, *au Chevalier qui rit toujours.*

Peut-on savoir d'où naît ta gaîté?

LE CHEVALIER.

Je te jure

Que je ne pourrois dire un mot de l'aventure,
Sans étouffer.

VALERE.

Le trait est donc bien singulier ?

FLORISE.

Comtesse, apprenez-nous...

CLOÉ.

Non, c'est au Chevalier...

VALERE, *au Chevalier, dont les éclats redoublent.*

Ne finiras-tu point cette plaisanterie ?

LE CHEVALIER.

Fâche-toi, boude-moi ; mais il faut que je rie.
(*A Florise.*) (*A Valère.*)
Marquise, votre main... Je te laisse Cloé.

VALERE.

Dis-moi...

LE CHEVALIER.

Quand l'opéra m'aura bien ennuyé,
Quand l'assoupissement tempérera mon rire....
Dans un récitatif, je promets de tout dire.

VALERE, *à Cloé.*

Il se croit fort plaisant lorsqu'il a beaucoup ri ?

LE CHEVALIER, *à Cloé.*

Consolez-le, Comtesse ; il va perdre un pari.

*Fin du troisième Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

FLORIMON, NÉRINE, ÉMILIE.

FLORIMON, *à Emilie.*

Non, ma chère enfant, non.

ÉMILIE.

Votre refus m'afflige:
Vous m'aimez, & j'osois espérer...

FLORIMON.

Non, vous dis-je;
Ces vœux précipités ont un fâcheux retour,
Et l'ennui du couvent console peu l'amour.

NÉRINE.

Un couvent! c'est d'abord où leur cœur se retranche.
Quitter Monsieur !... pour moi je prendrois ma revanche;
Et, si votre tuteur n'étoit bon comme il l'est,
Vous iriez au couvent, puisqu'un couvent vous plaît.

FLORIMON.

Vouloir m'abandonner, vous, ma chère Émilie?

ÉMILIE.

Sais-je ce que je veux ? ah ! croit-on que j'oublie
Mes devoirs, ces devoirs tracés par vos bontés ?
Non, Monſieur, non, jamais. Si Valère...

FLORIMON.

Ecoutez :
Je ſuis, ainſi que vous, peu content de Valère ;
Mais de mon vieux ami la mémoire m'eſt chère,
J'aime à me figurer qu'un jour, un jour ſon fils,
Sera digne des nœuds dont nous fûmes unis.
Dans l'école du monde & de l'expérience
Le caractère, enfin, prend une conſiſtance :
J'ai vu nos vétérans, nos ſages d'aujourd'hui,
A l'âge de Valère, être auſſi fous que lui.
Je ſais ſes torts... Peut-être ai-je part aux injures ;
Il n'importe : ceſſez de rompre mes meſures.
Un cœur comme le mien triomphe des ingrats.

EMILIE, *en ſortant.*

Ah ! peut-être en eſt-il que l'on n'attendrit pas !

---

## SCENE II.

FLORIMON, NÉRINE.

FLORIMON.

Sous un calme affecté je déguiſe mon trouble ;
Nérine, il eſt trop vrai, chaque inſtant le redouble.
A l'opéra !... ce ſoir !... je ne l'aurois pas cru.

NÉRINE.

Cela vous fâche ; & moi, qui fais tout, ai tout vu,
J'en augure très-bien. D'abord, on délibère,
On doute & l'on refuse. Ensuite on considère
Vos froideurs & l'on part !... Au fond c'est un dépit,
Et, pour votre repos, ce motif-là suffit.
Ajoutez les conseils.

FLORIMON.

Quelle est cette Comtesse ?

NÉRINE.

Pour la bien définir & peindre son espèce,
C'est l'esprit à la fois le plus faux, le plus noir.
Selon ce qu'on en dit & ce que j'ai pu voir,
Cloé, que moins d'éclat rend moins intéressante,
Voudroit, comme à vingt ans, plaire encor à quarante;
Et, pour s'éterniser dans les sociétés,
S'associe au début de nos jeunes beautés.
Sur leur char de triomphe on la voit, avec elles,
Partager leurs plaisirs, leurs conquêtes nouvelles :
De ses prétentions, d'ailleurs, ne cédant rien,
Se croyant des talens, se croyant toujours bien ;
De plus, aigre, inégale ; & Madame en essuie
Cent caprices... Hier (jugez de sa folie,)
Sur je ne sais quel rôle elle prit de l'humeur.

FLORIMON.

Et ce grand Chevalier ?

NÉRINE.

C'est l'humble adorateur

Des charmes de Cloé; furanné perfonnage,
Un fat devenu fot au déclin de fon âge.
N'ayant qu'un vieux jargon, que cet efprit ufé,
Rebattu dans le monde, & par-tout épuifé ;
Le bouffon des foupers, l'orateur des toilettes,
Differtant fur les tons, les airs, les étiquettes.
Ricanneur éternel, qui n'a, dans fa gaîté,
Qu'un fond d'impertinence & de méchanceté :
Plaifant qui rajeûnit d'antiques épigrammes,
Qui vante fes chevaux & parle mal des femmes.
Voilà quel eft le couple, à peu de chofe près.

FLORIMON.

Il me vient une idée; & d'après leurs portraits
J'aurois quelque foupçon fur la lettre anonime.

NÉRINE.

Oui-dà ?... Puis-je favoir comment elle s'exprime ?

FLORIMON.

Le mal qu'on y veut dire eft vague, enveloppé ;
Mais on voit la noirceur. Si je ne fuis trompé,
Je crois que l'un ou l'autre, ou tous les deux enfemble
Ont pu l'écrire : enfin le ftyle leur reffemble...
C'eft un trait de lumière, & je m'en fervirai.

## SCENE III.

FLORIMON, VALMON, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Valmon.*

ON n'entre point, vous dis-je.

VALMON, *furieux.*

Oh! parbleu, j'entrerai.

FLORIMON.

Encore monsieur Valmon !... Quelle humeur le domine?
Il paroît furieux.... Mais laissez-nous, Nérine;
Je veux approfondir cet homme.

## SCENE IV.

VALMON, FLORIMON.

VALMON, *à part.*

L'INTENDANT!

(*A Florimon.*)

J'en suis ravi, comblé de joie.... En attendant
Que je lave la tête à ce petit Valère,
Il faut que je te donne un conseil salutaire,

Et que tu pourras rendre à ton cher pr...

FLORIMON.

Quel nuage avez-vous sur votre ami?

VALMON.

J'ai, j'ai
Qu'il peut choisir ailleurs des dupes... *Qu'on l'attende*
Ma foi, j'en suis d'avis. Réponse à sa demande:
Je garderai mes fonds & pour cause. Au surplus,
Je vais intervenir pour mes vingt mille écus;
Et de ses créanciers je grossirai la liste.
Corbleu! si je me mets une fois à sa piste,
Nous verrons.

FLORIMON.

Avez-vous quelqu'éclaircissement?
Vous ai-je dit le vrai?

VALMON.

Non pas exactement;
Mais voici le réçit de la friponnerie.

(*Il montre une lettre.*)

Ce que tu n'as point dit, & sur quoi l'on varie;
C'est, qu'en m'éconduisant avec ton air discret,
Tu réservois tes soins pour ce colifichet.

FLORIMON.

Expliquez-vous.

VALMON.

Valère, à ce qu'on me raconte,
Auprès de la Marquise est pour son propre compte;
Et je ne doute point de tes bontés pour lui.

C'est ton héros.... Toujours l'air d'étonnement ?

FLORIMON.

Oui ;

Et vous me surprenez à l'excès, je vous jure.

VALMON.

Veux-tu nier un fait ?

FLORIMON.

Je nie une imposture.

VALMON.

Cet homme est fait, je crois, pour me désespérer :

(*Il lui donne la lettre.*)

Tiens, lis.

FLORIMON, *étonné en examinant la lettre.*

Ah !

VALMON.

Qu'as-tu donc tant à considérer ?

Elle est sans nom.

FLORIMON.

Eh ! c'est ce que je considère.

VALMON.

Lis, lis.

FLORIMON, *à part.*

La même main, le même caractère !

VALMON, *impatient.*

Lis, te dis-je.

FLORIMON, *à part.*

De plus, l'empreinte du cachet.

VALMON, *reprenant la lettre avec vivacité.*

Oh! je lirai moi-même & j'aurai plutôt fait!
Ecoute.

(*Il lit.*)

« *Il est bien singulier, mon cher Valmon, qu'un esprit*
» *aussi pénétrant que le vôtre....*

J'aime fort le début de la lettre;
Je ne suis point un sot; tu le vois, je pénètre...

FLORIMON.

Ce que j'admire aussi le plus dans vos talens,
C'est l'art que vous avez de deviner les gens.
Votre coup-d'œil saisit jusqu'aux moindres nuances,
Et, sur-tout, vous placez très-bien vos confidences.
Mais, n'achevez-vous point?

VALMON, *lisant.*

« *Il est bien singulier, mon cher Valmon, qu'un esprit*
» *aussi pénétrant que le vôtre soit la dupe des faussetés du*
» *petit Valère. Grace à son indiscrétion, vingt de ses amis*
» *peuvent vous assurer qu'il n'est point sans intérêt auprès*
» *de Florise. Vous devez sentir quel personnage il vous laisse*
» *jouer. Si l'on ne vous assure pas à quel degré d'intimité*
» *il en est avec la Marquise, du moins on vous prévient*
» *que l'équivoque ne peut durer encore long-temps, & que les*
» *vraisemblances sont fort avancées. Voyez quelle conduite*
» *vous avez à tenir, & sachez, une fois, vous épargner*
» *un ridicule* ».

Oh! j'ai pris mon parti.

(*Regardant Florimon.*)

Je romprai.... Le voilà vraiment anéanti !
Eh ! bien, qu'en penses-tu ?

FLORIMON.

L'anonyme suppose
Les faits : je ne vois point qu'il affirme la chose ;
Et, d'un autre côté, quand Valère auroit eu
Quelques prétentions, un espoir mal conçu,
Les principes, les mœurs, la vertu de Florise...

VALMON.

Ah ! voilà les grands mots ! Mais je sens ma sottise.
Tu veux garder ton masque, & je ne sais pourquoi
J'ai l'imbécillité de lutter contre toi.

FLORIMON.

Croyez...

VALMON.

Non, je m'en tiens à l'avis qu'on me donne.

FLORIMON.

On pourroit soupçonner...

VALMON.

Que veux-tu qu'on soupçonne ;
Parbleu, rien n'est plus clair : la lettre est d'un ami,
Et je viens, sur ce point, d'être encore affermi
Par Cloé.

FLORIMON.

Quoi ! monsieur, la Comtesse ?..

VALMON,

VALMON.

Elle-même.
Je querellois mes gens, plein d'une rage extrême,
Quand l'un d'eux me l'annonce avec le Chevalier.
Aux détails de la lettre, au récit très-entier
Que j'ai fait des faux airs & des impertinences
Dont je t'ai vu, tantôt, répondre à mes avances,
Ils ne m'ont reparti que par de grands éclats,
Des propos décousus que je n'entendois pas :
Puis ils m'ont planté-là. Sur quoi je conjecture
Qu'ils étoient l'un & l'autre au fait de l'aventure.
Mais je suis franc ; je veux qu'un procédé soit net ;
Tu peux donc déclarer au petit freluquet,
Que je me vengerai. Le fat se persuade
Que Pasquin m'a fléchi par son humble ambassade.
C'est un dissipateur, un fou qui s'est noyé ;
Il compte encore sur moi... Je serai sans pitié :
Qu'il s'arrange. Au surplus, il faudra qu'il se presse,
Et que mes fonds, dans peu, soient remis à ma caisse :
Ou je vais le mener de manière...

FLORIMON.

On pourroit
Vous donner des effets, que l'on garantiroit.

VALMON.

Comment donc ?

FLORIMON.

Croyez-moi ; je partage l'offense,
Et j'ai contre l'ingrat des droits à la vengeance.

VALMON.

Je ne te comprends point.

FLORIMON.

Je ne puis m'expliquer.
Ce soir je pourrai dire & vous communiquer
Mes projets. Voulez-vous vous prêter à mes vues ?

VALMON.

Ses singularités me font tomber des nues !
Je m'y perds. Oh ! parbleu, ne fut-ce que pour voir
La fin de tout ceci, j'y consens... A ce soir.
(*Il sort.*)

---

## SCENE V.

FLORIMON, NÉRINE, UN LAQUAIS.

(*Florimon va se jeter dans un fauteuil auprès d'une table sur laquelle il s'appuie. Il tombe dans une rêverie profonde.*)

LE LAQUAIS, *à Nérine, avec l'air de l'empressement & du trouble.*

OUI, Madame revient.

NÉRINE.

Eh ! pourquoi revient-elle ?
Est-ce quelques vapeurs, quelque scène nouvelle ?

LE LAQUAIS, *en sortant.*

Tu sauras tout ; je rentre ici dans le moment.

NÉRINE, *étonnée.*

Où va-t-il?... Mais, monsieur rêve profondément:
Je voudrois l'éloigner. Je crains quelque surprise.
(*A Florimon.*)
Que lui dire?... Monsieur, madame la Marquise...
(*A part.*)
Il n'entend point... Madame, à l'heure du soupé...

FLORIMON, *se levant & sortant avec précipitation.*

Elle, Valère & vous, vous m'avez tous trompé.

---

## SCENE VI.

NÉRINE, *seule.*

L'AIR est contagieux, je pense: quel vertige!
Quelle brusque sortie! oh! tout cela m'afflige.
Quoi! sérieusement craint-il monsieur Valmon?
Je l'ai vu cependant, avec plus de raison,
Rire du personnage & du soin qui l'amène.

## SCENE VII.

FLORISE, CLOÉ, NÉRINE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Nérine.*

On vient : vîte, un fauteuil.

FLORISE, *abattue & se jetant dans un fauteuil.*

Ah ! je respire à peine.

*( Le Laquais, sort & Nérine se donne des soins autour de la Marquise. Elle lui fait respirer l'odeur d'un flacon. )*

CLOÉ.

Marquise, calmez-vous : je ne vous conçois point.

FLORISE.

Me voir humiliée, outragée à ce point !

CLOÉ.

L'humeur vous fait outrer les choses : qu'elle enfance ?
Jamais à des propos mit-on cette importance ?
Sortir, & du spectacle interrompre le cours...

FLORISE.

Voulez-vous toujours feindre & me tromper toujours ?
Comtesse, laissez-moi : pourquoi m'avoir suivie ?

CLOÉ.

Vous refuser, Marquise, aux soins de votre amie ?

FLORISE.

Mon amie? ah! chez vous si ce titre est réel,
Vous deviez m'épargner l'affront le plus cruel.
Ne puis-je pénétrer le fond de ce mystère?
Quel goût, quel intérêt me croit-on pour Valère?
Pourquoi le Chevalier m'en fait-il les honneurs?
Je me croyois, Madame, au-dessus des noirceurs.
Sur un rôle obtenu, sur une préférence,
J'ai su de vos discours l'aigreur & l'imprudence;
J'ai pardonné ce tort au moment du dépit:
Le cœur peut, quelquefois, désavouer l'esprit.
Mais qu'au soin de vous plaire en public immolée,
Dans les propos d'un fat je sois encor mêlée,
Qu'aux yeux de la Duchesse, & sans la respecter,
Il se soit fait un jeu de me déconcerter;
J'étois loin de m'attendre à cette perfidie.

CLOÉ.

Et vous me l'imputez?

FLORISE.

Vous l'avez applaudie.
Valère nous suivoit avec le Chevalier;
Le Chevalier vient seul, son abord singulier
Me frappe, me saisit: lorsque je l'interroge,
D'un secret, qu'il annonce, il met toute la loge;
Je suis seule exceptée: on murmure, je voi
Que l'on veut m'intriguer, & je ne sais sur quoi,
On parle de malheur, je me trouble: on m'outrage,
Et l'on met à cela le ton du persiflage.

Je n'ai pu ſoutenir ma ſituation.
Je ſors, vous me ſuivez : dans mon émotion,
Je veux ſavoir de vous ce qui retient Valère ;
Et loin que là-deſſus votre amitié m'éclaire,
Vous vous applaudiſſez d'un doute qui vous plait.

CLOÉ.

Valère vous dira la choſe comme elle eſt.
Au ſurplus, le malheur que l'on vous diſſimule
Peut-être eſt réparé : je le tais par ſcrupule.
S'agit-il des propos? j'y vois peu de noirceur.
Rien n'eſt grave aujourd'hui, tout eſt fable & rumeur ;
Sous le titre amuſant d'anecdote & d'hiſtoire,
Chacun dit ce qu'il croit, ou ce qu'il feint de croire.

FLORISE.

Mais ſur quelle apparence appuyer...

CLOÉ.

Écoutez :
On ne peut, en entrant dans les ſociétés,
Aimer tous les eſprits & tous les caractères.
Un invincible attrait, des goûts involontaires
Nous font diſtinguer ceux qui nous flattent le plus ;
On fait un choix : le monde eſt cruel là-deſſus.
Préférences, égards, bientôt tout s'interprête.
Mais, qu'importe, Marquiſe, un goût que l'on nous prête ?
Voulez-vous ſur des bruits, ſur un léger ſoupçon,
Bouder tout l'univers, vivre ſans liaiſon !
Vous mettez à des riens trop de délicateſſe.

FLORISE.

Je brave un ridicule, un deshonneur me bleffe.

CLOÉ.

Mais c'eft-là prodiguer fa fenfibilité.
Par indifcrétion, ou par fatuité,
De nos adorateurs l'orgueil nous facrifie :
On n'eft point, dans ce fiècle, impunément jolie.
Les hommes font fi vains, que tout l'art de leurs feux
Eft de feindre d'aimer pour feindre d'être heureux.

FLORISE.

Vous m'étonnez : ... Valère oferoit-il...

CLOÉ.

Valère
Eft charmant : il a fu plier fon caractère
Aux ufages reçus, aux mœurs, au ton du jour.
Je ne l'accufe point; mais...

---

## SCENE VIII.

FLORISE, CLOÉ, VALERE, NÉRINE.

VALERE, *en défordre & l'air étonné.*

DÉJA de retour ?
Vous n'avez donc point vu ce ballet que l'on vante?
Eft-ce intérêt pour moi! le procédé m'enchante.

Le Chevalier a dû vous conter l'incident...
Ma foi, c'est un ami fort sage, fort prudent.
Vingt coquins, sous ses yeux, arrêtent ma voiture,
Il s'esquive; & resté seul dans cette aventure,
Si mon cocher n'eût pris un parti décisif,
Contre le droit des gens, on me livroit tout vif.
Nous nous croyons des mœurs... Nous sommes des
barbares.
Nos heureux créanciers ont des droits si bizarres,
Qu'on ne peut s'endetter sans être compromis.
En un mot, je cédois à mes vils ennemis,
Lorsque de mes coursiers la vigueur se déploie.
L'escadron culbuté laisse échapper sa proie;
Et, tandis qu'il demeure écrâsé, confondu,
Je sors vainqueur du piége où j'étois attendu.
Mais, d'où vient ce silence? Est-ce ainsi qu'on partage
Mon ivresse, ma joie au sortir du naufrage?
Cloé, vous nous quittez!

CLOÉ.

On le veut... je déplais.

VALERE, *à Florise.*

Marquise, pourquoi donc?

CLOÉ, *avec fierté.*

Ne me voyez jamais.

VALERE.

(*Voyant qu'elles veulent sortir.*)

O ciel! est-il possible?... Ah! de grace, Mesdames,
Eclaircissez... Eh bien! concevez-vous les femmes?

## SCENE IX.

*Les mêmes*, FLORIMON.

(*Florimon salue froidement Cloé & s'arrête à la Marquise.*)

FLORIMON, *à Florise & d'un ton ému.*

Florise, demeurez.

FLORISE, *en sortant.*

Ah! Monsieur, laissez-moi;
Vous me feriez rougir du trouble où je me voi.

## SCENE X.

FLORIMON, VALERE.

FLORIMON.

Ce désordre inoui m'importune & me lasse.
Ne me direz-vous point, Monsieur, ce qui se passe,
Et pourquoi l'on me fuit?

VALERE.

Je l'ignore... Au surplus,

Reprenez votre flegme, un sage est au-dessus
De ces riens; il faudra que tout ceci finisse.
Un caprice est détruit par un autre caprice:
Le calme suit l'humeur & personne n'a tort.
Mais, dans ce moment-ci, ce qui me surprend fort,
C'est de voir qu'avec moi vous ayez cet air grave.
Je le crois déplacé, mon cher oncle.

FLORIMON, *à part.*

Il me brave.

(*A Valère, avec vivacité.*)
Tu penses m'échapper? je t'arrête au détour.
Si tu l'oses, ingrat, rappelle-toi le jour
Où d'un père mourant la main foible & tremblante
Remit, entre mes mains, ta jeunesse imprudente.
Dans ces tristes momens, l'un & l'autre attendris
Nous mêlâmes nos pleurs, je t'adoptai pour fils.
Mon malheureux ami, sensible à ma tendresse,
Pour l'unir avec toi, me demanda ma nièce.
Il voulut que ce nœud, nous liant de plus près,
Joignit à l'amitié les plus chers intérêts:
Je donnai ma parole & tu l'as acceptée.
Je vis ton ame, alors satisfaite & flattée,
Prévenir Émilie & répondre à mes vœux.
Le monde a corrompu ton naturel heureux;
Il t'a séduit, trompé.

VALERE.

D'après ce préambule,
Je vois qu'on vous a fait un récit ridicule
De la crise où je suis: tout naturellement,

Je vous fais donc l'aveu de mon dérangement.
Est-ce-là le motif de l'humeur où vous êtes ?
Bouder un malheureux, parce qu'il a des dettes,
Cela me semble, à moi d'une inhumanité...

FLORIMON, *avec chaleur.*

Eh! que m'importeroit que ta frivolité,
Ton faste t'eût perdu? Si j'avois à te faire
Ce seul reproche ; ému, touché de ta misère,
Tu m'entendrois te dire, en pleurant dans tes bras,
Tu n'es point ruiné, ton ami ne l'est pas :
Ingrat, je t'offrirois ma fortune, ma vie.
Telle est mon amitié pour toi : tu l'as trahie,
Ton cœur a violé les droits les plus sacrés.

VALERE, *étonné.*

Quand vous voudrez, Monsieur, vous vous expli-
querez ?
Ou plutôt, trouvez bon que je sorte sur l'heure :
Les éclaircissemens sont odieux.

FLORIMON.

Demeure :
Rends-moi, cruel, rends-moi le charme de mes jours.
L'âge & de longs dégoûts obscurcissoient leur cours :
Une beauté touchante, une ame simple & pure,
Un cœur, que j'ai reçu des mains de la nature,
Réveilla tout-à-coup ma sensibilité.
J'ai joui d'autant mieux de ma félicité,
Qu'entre Florise & moi tout la rendoit commune ;
Mon amour l'arrachoit du sein de l'infortune.

Ce sentiment si cher, par elle couronné,
Ce bonheur d'un ami, tu l'as empoisonné.

VALERE.

Les rapports d'un valet, les rêves de Nérine,
(Pardonnez, c'est d'abord ce que l'on imagine)
Ont-ils d'un philosophe altéré le repos!
Cette scène est, Monsieur, si loin de l'à-propos,
Que personne aujourd'hui ne peut mieux que moi-même
Attester votre gloire, & combien on vous aime.
Oui, de tous les maris (je n'en excepte point)
Aucun n'est plus heureux, & vous l'êtes au point
Que le vrai, sur cela, choque la vraisemblance.

FLORIMON.

Lâche, à la perfidie unir l'impertinence!

VALERE.

La Marquise est aimable... On a pu supposer...

FLORIMON, *vivement.*

N'excuse point Florise & songe à t'excuser?
Si Florise eût perdu ses droits sur mon estime,
N'écoutant plus ici qu'un courroux légitime,
Ou tu m'arracherois ce cœur trop outragé,
Ou dans ton propre sang l'amour seroit vengé.
Séducteur malheureux d'une épouse adorée!
Va, sa vertu triomphe, elle n'est qu'égarée.
Je puis être indigné, je ne suis point jaloux.

VALERE.

Et, ce doute éclairci, que me reprochez-vous?

FLORIMON.

FLORIMON.

L'abus de ma tendresse & de ma confiance,
Ma honte méditée aux jours de mon absence,
L'état de ma maison par toi si bien réglé,
Tout ce luxe inutile, à mes yeux étalé,
Ces dissipations (où peut-être on m'oublie)
L'embaras de Florise & les pleurs d'Emilie,
L'honneur, blessé du moins, s'il n'est sacrifié,
Et l'amour, en un mot, trahi par l'amitié.

VALERE.

Je vois qu'auprès de vous on m'impute des crimes..
Singuliers... Mais, Marquis, le monde à des maximes
Qu'un sage, selon moi, doit sur-tout adopter.
Sur ces torts prétendus le mieux est d'éviter
Toute explication, tout éclat ridicule,
Et d'ailleurs, je vois peu quel est votre scrupule.
Aimé, chéri....

FLORIMON.

Tes soins, n'eussent-ils qu'un seul jour
Balancé, chez Florise, ou l'estime ou l'amour,
Crois-tu que lâchement j'en dévore l'outrage ?
La sensibilité fait la vertu du sage :
Il l'épure, il est vrai, mais ne la détruit pas.
Les principes affreux sont faits pour les ingrats.
M'oses-tu proposer, me citer pour modeles
Ces cœurs indifférens, ou ces ames cruelles,
Qui, du plus doux lien méconnoissant l'attrait,
En font un joug honteux, qu'ils portent à regret ?
Méprisables époux, plus méprisés encore

Que l'objet qui les trompe & qui les déshonore !

VALERE.

Un spectateur sensé riroit du sérieux
Où je vous vois.... Marquis, je serois furieux
Qu'un tiers pût survenir: s'il falloit en admettre
Avec d'honnêtes gens, loin de se compromettre,
Mon sentiment, à moi, seroit d'en choisir un
Qui fût sans conséquence & d'un ordre commun.

FLORIMON.

Qui?

VALERE.

Mon accusateur, ou Pasquin, ou Nérine.

FLORIMON.

J'aime à voir les soupçons où ton esprit s'obstine.
De rapports odieux tu charges les valets:
Admire ta méprise & l'honneur que tu fais
A tes dignes amis.

VALERE.

Mes amis?

FLORIMON.

Eux, te dis-je.

VALERE, *fièrement.*

Nommez-les moi, Monsieur.

FLORIMON.

Tu prétends...

VALERE.

Je l'exige.

FLORIMON.

Perfide ! il te fied bien d'affecter ce courroux.
De quel faux point d'honneur te montres-tu jaloux ?
Un fou, de ton espèce & de ton caractère,
De tes lâches desseins a trahi le mystère,
Et tu brûles d'aller punir avec éclat
Les indiscrétions d'un étourdi, d'un fat ?
Ta sublime fierté s'y croit intéressée ?
Et moi, quand je me plains de l'amitié blessée,
De mes bienfaits suivis & payés d'un affront,
Mon dépit est injuste & mon courroux trop prompt ?
Vois ton inconséquence & rougis du contraste.
Toi, connoître l'honneur !... tu n'en as que le faste.
Jeune insensé, va, cours dans tes coupables jeux,
Livrer au ridicule un amour vertueux :
Dans tes cercles brillans cours vanter tes parjures,
De deux cœurs qui s'aimoient les cruelles blessures,
Ton ami, ton amante & deux époux trompés.
Quel fonds d'amusemens pour vos divins soupés !
Va de l'épais Valmon carresser l'automate ;
Et chez ce sot heureux, qu'on friponne & qu'on flatte,
Dans le nouveau malheur, qui te presse aujourd'hui,
Mandier de son or l'humiliant appui.

VALERE.

Valmon ?... Ce nom m'éclaire & je connois mon crime :
Mon cher oncle, je crois, me rendra son estime,
Quand il saura...

FLORIMON.

Je sais que, du vernis des mœurs,

Tu voudrois, à mes yeux, colorer tes noirceurs ;
Et, pour autorité, me prétextant l'usage,
Couvrir un tort réel du nom de persiflage.

VALERE.

Tranchez le mot ; je suis un monstre, un homme affreux.
On cherche, je le vois, à perdre un malheureux :
Le prétexte est plausible & ma disgrace est sûre.
Evitons cependant l'éclat d'une rupture ;
Un seul mot doit suffire... Adieu, Marquis.

FLORIMON.

Fort bien :
J'attendois ce parti d'un cœur tel que le tien.
Me voilà donc quitté ?... Mais, où vas-tu ?

VALERE.

Que sais-je ?

FLORIMON.

Ton hôtel est saisi, le créancier t'assiége.

VALERE.

Qu'importe ; moi, je crois aux amis : ceux que j'ai...

FLORIMON, *vivement.*

Sont faux : un seul fut vrai ; mais tu l'as outragé.

VALERE, *troublé.*

En vérité, Marquis, ce démêlé m'afflige.

FLORIMON.

Suis-moi donc, ingrat ; viens.

VALERE.

Voulez-vous...

FLORIMON, *de l'air le plus ému.*

Viens, te dis-je.

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

FLORISE, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur fera piqué de ce nouveau refus.

FLORISE.

Lui ? Se plaint-on des cœurs qui n'intéreffent plus ?

NÉRINE.

Mais que répondre, enfin ?

FLORISE.

Mon excufe eft aifée,
Je ne fouperai point : je fuis indifpofée.
Valère eft-il forti ?

NÉRINE.

Valère ?... Je l'ai vu
Rêveur dans le fallon, diftrait, irréfolu,
Errer, s'affeoir, fe mettre au-devant d'une glace,
S'y fourire un moment, s'y faire une grimace,
Fixer fur le parquet des regards très-profonds,
Que bientôt il élève & perd dans le plafonds.

Il me voit ; & quittant sa douce rêverie,
Il sort avec Pasquin... quelle bizarerie !
Le Marquis vient ensuite ; & d'un air occupé
S'informe si ce soir vous avez un soupé.
Il veut qu'auprès de vous dans l'instant je l'annonce.
Ses ordres sont remplis.

FLORISE.

Portez-lui ma réponse ;
L'aissez-moi.

---

## SCENE II.

(*Elle se jette dans un fauteuil & s'appuie sur une table.*)

FLORISE, *seule.*

Mon état se peut-il concevoir ?
Eh ! pourquoi presse-t-on le moment de me voir ?
Le Marquis a-t-il su les propos de Valère,
Ceux de Cloé ?... Peut-être, un jour affreux l'éclaire ;
Peut-être, dans son ame, a-t-on détruit mes droits.
Combien d'illusions je perds tout à la fois !
Qu'ai-je vu dans la foule où j'étois égarée ?
Du nom de l'amitié la fausseté parée,
L'honneur, qu'on définit suivant ses intérêts,
Des égards apparens, des outrages secrets,
Des hommes tracassiers & des femmes rivales.

Quelques plaisirs, coupés par de froids intervales,
L'amusement du jour, l'ennui du lendemain,
Des surfaces, des airs... Voilà le monde, enfin !
Sans doute mon erreur est trop tard dissipée.
Lorsque vers Florimon je reviens détrompée,
Lui qui, sur des rapports, se figure oublié,
Croira-t-il au retour d'un cœur humilié ?
Où suis-je, & dans quel piége un fat m'a-t-il conduite?
Du moins, en m'égarant, il ne m'a point séduite.
Oui, Marquis, oui, ce monde & sa frivolité,
Le culte injurieux qu'il rend à la beauté,
Tout m'a désabusée ; & mon amour préfère,
Du cœur de mon époux l'hommage solitaire :
Mais je crains le moment où tes plaintes... C'est lui.

## SCENE III.

### FLORISE, FLORIMON.

FLORIMON.

Il faut donc se jeter à travers votre ennui ?
Vous me fuyez, Florise, & je vous vois à peine.
Je crois saisir l'instant qu'il convient que je prenne ;
Je sais la solitude où vous êtes ce soir ;
Et l'on m'annonce encor que je ne puis vous voir?
L'indisposition, par Nérine objectée,
A parler vrai, me semble un peu précipitée.
Vouliez-vous m'épargner un refus trop ouvert ?

Je le crains.

FLORISE.

J'ai, Monsieur, cruellement souffert.

FLORIMON.

Eh ! c'est en ma faveur une raison nouvelle ;
J'en suis moins déplacé. D'ailleurs, tout me rappelle
Dans mes bois ; j'y revole.

FLORISE.

Eh, bien ! Monsieur, eh bien,
Je vous y suivrai.

FLORIMON.

Quoi ! seriez-vous sans lien ?
D'un rôle, m'a-t-on dit, vous vous êtes chargée ;
Et, pour le mois entier, l'on vous croit engagée.
Ce qu'on nomme devoir doit céder aux égards.

FLORISE.

Vous partez ?

FLORIMON.

Oui, demain.

FLORISE.

Marquis, demain je pars.

FLORIMON.

Formez-vous ce dessein sans terreur, sans scrupule !
Pourrez-vous soutenir le poids d'un ridicule ?
Pour moi, qui suis mari, je le redoute fort :
Si vous m'accompagnez, j'aurai seul tout le tort.

On dira, qu'inquiet & jaloux de sa femme,
*Monsieur* vient en tyran s'emparer de *Madame*.
A ce brusque départ j'aurai contraint vos vœux ;
Et ce rapt inoui va faire un bruit affreux.
Vous devez en sentir toute la conséquence.
L'hymen exige aussi des mœurs, une décence :
Mon retour, en un mot, n'a point eu cet objet.

FLORISE.

J'ai peine à deviner....

FLORIMON.

Vous savez mon projet ;
Mais inutilement j'en ai pressé l'issue.

FLORISE.

Est-ce cette alliance ?

FLORIMON.

Oui, l'affaire est rompue.
Dans l'esprit de ma nièce absolument perdu,
Valère est refusé... Si j'ai bien entendu,
On vous mêle, à peu près, dans cette brouillerie.

FLORISE.

J'ai peut-être affligé l'amitié d'Emilie ;
C'est un regret, Monsieur, qui pèse sur mon cœur.

FLORIMON.

Vous me voyez aussi déconcerté, rêveur...
J'étois loin de prévoir cette rupture étrange.
Dans l'ordre de mes plans, lorsque l'on me dérange,
Je n'imagine rien pour sortir d'embarras ;

Tout m'échappe à la fois. Mais ne pourriez-vous pas
Ramener les esprits & renouer l'affaire ?
Ce seroit m'obliger.

FLORISE.

Connoissez-vous Valère ?

FLORIMON.

Un peu fat; mais au fond, le meilleur naturel...

FLORISE.

Il vous a donc trompé ?

FLORIMON.

Faut-il être cruel,
Et ne rien pardonner au feu de sa jeunesse ?
On m'a fait des rapports, & même d'une espèce,
S'ils étoient mieux prouvés, à le bannir d'ici :
Je l'aime, vous estime; & tout est éclairci.
Enfin, je ne crois point aux crimes de son âge.

FLORISE.

Si vous saviez, Monsieur, à quel point il m'outrage,
Combien il est coupable !

FLORIMON.

Oui, je sais les propos;
Tout cela doit tomber de soi-même... En deux mots,
Sur Valère, sur vous, on s'est fait des idées,
Et des préventions légérement fondées :
L'hymen de ma pupile en feroit voir l'erreur.
Mais, si décidément on rompt, j'ai quelque peur

Qu'on ne donne à ces bruits un air de vraisemblance ;
Et, cela supposé, je crois de la prudence,
Que vous restiez ici ; que Valère, sur-tout,
Y vienne librement... L'humeur prouve le goût ;
Et c'est par le sang-froid que l'on se justifie.
Il faudroit m'imiter.

FLORISE, *avec dépit.*

Tant de philosophie,
Ce flegme indifférent prouve ce que j'ai craint :
Dans l'ennui du bonheur votre amour s'est éteint.
Le monde, je l'avoue, a surpris ma foiblesse :
J'ai cru, quelques momens, que par délicatesse,
Vous veniez aujourd'hui me reprocher des goûts,
Des dissipations, qui m'éloignoient de vous :
Je suis cruellement détrompée !

FLORIMON.

Au contraire,
Marquise en vous laissant libre, j'ai cru vous plaire.
Moi, gêner vos desirs & vous tyranniser ?
Non, non ; je m'apprécie. Eh ! que puis-je opposer
Au tourbillon charmant, où tout vous rend hommage ?
Quoi ! les soins d'un époux & l'amitié d'un sage ?
Ma terre, où désormais je veux m'ensevelir,
Mon désert ne vaut pas qu'on daigne l'embellir :
Je suis loin d'exiger que Florise m'y suive.
Je sens de quel bonheur ma tendresse se prive ;
Mais le vôtre m'est cher & plus cher que le mien.

FLORISE.

Vous m'aimez ?

FLORIMON,

FLORIMON, *d'un ton ému.*

Oui, beaucoup.

FLORISE.

Marquis ?

FLORIMON.

Florise ?.. éh bien ?

FLORISE.

Dans tous ses procédés vous excusez Valère,
Vous partez : cependant je vous suis toujours chère ?
Non, non, & sans chercher d'autres traits de froideur,
Un fils devroit, du moins, occuper votre cœur :
Son nom même, son nom sort-il de votre bouche ?

FLORIMON, *plus ému.*

Il est vrai : cette plainte est juste, elle me touche.
Vous n'imaginez pas combien vous m'affectez :
Mais, Florise, l'oubli, qu'ici vous m'imputez,
Sur un silence égal, je l'ai craint chez vous-même.
Ce monde trop aimé, qui sans doute vous aime,
Vous laisse peu sensible à d'autres intérêts.

FLORISE.

Ah ! cessez de me voir sous ces horribles traits :
J'ai le cœur d'un épouse & l'ame d'une mère.
Mon fils n'a point sucé le lait d'une étrangère :
A peine fut-il né, que ma tremblante main,
Sur mes foibles genoux l'éleva sur mon sein ;
Une seconde fois il y puisa la vie.

J'attendois l'heureux jour où contente & ravie,
Guidant ses premiers pas, au sortir du berceau,
Je pourrois vous l'offrir comme un gage nouveau,
Comme un garant sacré de l'amour qui nous lie...
Ah! cruel! à tes yeux on m'a donc avilie?
Mère, épouse, ces noms & si chers & si doux,
Je les ai donc perdus?

FLORIMON, *se jetant dans les bras de Florise.*

Non, je te les rends tous:
Viens...

---

## SCENE IV.

FLORISE, FLORIMON, EMILIE, VALERE.

VALERE, *à Emilie, qui semble lui résister & dont il tient la main.*

Entrez.

FLORIMON.

L'étourdi!

VALERE, *voyant Florimon & Florise.*

L'attitude est touchante!
(*A Florise, d'un ton moitié ironique & moitié contraint.*)
Madame, pardonnez ma démarche imprudente;
Mais accusé, noirci des torts les plus affreux
Du moins, dans mon malheur, je verrai des heureux.

Je ne viens point ici solliciter ma grace ;
L'espoir, dans un coupable, est un reste d'audace ;
L'amour & l'amitié ne m'en permettent plus.
De l'injuste Emilie appuyez les refus,
Dites un mot, Marquise, & je sors.

FLORISE.

Emilie !

EMILIE.

Si vous cédez, Madame, on nous reconcilie.
Monsieur, que des dehors l'apparence séduit,
Favorise un hymen dont le charme est détruit.
Au nœud qu'il veut former opposons l'une & l'autre
Tous les torts d'un ingrat, mon dépit & le vôtre.
Son crime le plus grand n'est point envers l'amour :
Madame, le cruel, nous trompant tour-à-tour,
De vos bontés pour moi vouloit tarir la source ;
La haine, entre nous deux étoit une ressource
Pour son lâche projet ; mais il faut l'en punir.

FLORISE.

Oui, Marquis ; contre lui, tout doit nous réunir.
Si la foible Emilie oublioit ses parjures,
Moins sensible peut-être à mes propres injures,
Vous me verriez déjà du parti de ses vœux :
Je céderois aux pleurs de l'amour malheureux.
Mais un juste dépit la soutient & l'anime ;
Par intérêt pour elle, & pour moi par estime,
Vengez-nous d'un perfide indigne de vos soins.

FLORIMON, *à Valère.*

N'as-tu rien à répondre ; excuse-toi, du moins.

VALERE, *d'un air fat & ironique.*

Non, Marquis : ſur la foi de vos ſages lumières,
Je viens de me prêter de toutes les manières ;
C'étoit m'exécuter aſſez complettement.
Souffrir, après cela, des mépris ? franchement
Le rôle que je joue eſt par trop ridicule ;
J'ai de l'humeur auſſi.

FLORIMON.

J'admire ton ſcrupule !

VALERE.

On arme contre moi tout l'orgueil des attraits...

FLORIMON.

Ah ! perfide, voilà le dernier de tes traits !
Peux-tu...

EMILIE.

L'ingrat !

VALERE, *à Florimon.*

On vient : ne donnons point de ſcène.

## SCENE V.

FLORISE, FLORIMON, VALERE, EMILIE, CLOÉ, LE CHEVALIER, NÉRINE.

(*Emilie se retire au fond de la scène, avec Nérine.*)

CLOÉ, *à Florise.*

Je brave votre humeur & le goût me ramène,
Marquise : eh bien, les nerfs sont-ils un peu calmés !
Comment vous trouvez-vous ?

FLORISE, *froidement.*

Mieux.

CLOÉ.

Mieux ? Vous me charmez.

(*Cloé parle bas à Florise.*)

LE CHEVALIER, *courant embrasser Valère.*

Pylade, est-il bien vrai, revoit son cher Oreste !

VALERE.

Ah ! suis un malheureux.

LE CHEVALIER.

Quel nuage funeste
Trouble encor tes esprits ?

VALERE, *avec le ton de l'humeur.*

Laiffe-moi, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Daigne éclaircir, du moins, un doute fingulier :
(*En montrant Florimon, & bas.*)
Eft-ce-là le mari ?

VALERE.

Mais cela fe devine :
S'y trompe-t-on ?

LE CHEVALIER.

(*A Florimon.*)
C'eft lui ?... J'ai l'honneur, j'imagine,
De rendre mes devoirs à Monfieur le Marquis ?
Célimène, ce foir, donne un concert exquis :
Voulez-vous nous céder madame la Marquife ?

FLORIMON, *froidement.*

Moi, Monfieur ? je veux tout.

CLOÉ, *à Florife.*

La réponfe eft précife ;
Il ne vous refte plus de prétexte : venez.

FLORISE.

Je ne le puis.

LE CHEVALIER, *à Florife.*

Oh ! bon, eft-ce que vous tenez
A des reffouvenirs ? Me boudez-vous encore !
Je me juftifierois, fi Monfieur, que j'honore,

Ne me déconcertoit sur l'éclairciſſement.
(*Bas à Valère.*)
L'époux reſtera-t-il impitoyablement !
Dis-lui qu'il eſt de trop.

FLORIMON.

Ma préſence eſt ſuſpecte :
Je gêne, je le vois.

LE CHEVALIER.

Oui, c'eſt qu'on vous reſpecte.

CLO[illegible]

Mais, Monſieur doit avoir de l'uſage, des mœurs ;
Je préſume qu'on peut lui parler vrai : d'ailleurs,
Son air annonce un fond de bon ſens ; on ſe flatte
(*A Florimon.*)
Qu'il fait penſer... Floriſe un peu trop délicate
Sur ſes devoirs, s'en fait d'exceſſifs : elle croit
Qu'il eſt eſſentiel, que même elle ſe doit
De ne vous point quitter. Combattez ce ſcrupule,
Il la perdroit : je crains pour elle un ridicule,
Que le monde, à coup ſûr, va rejeter ſur vous.
S'il la croit ſubjuguée, il vous croira jaloux.

FLORIMON, *ironiquement.*

C'eſt ce que j'ai penſé.

FLORISE, *à Florimon.*

Souffrez que je réponde.
(*A Cloé.*)
Oui, Madame, j'ai craint l'opinion du monde,
Lorſqu'il intéreſſoit ma gloire : des propos,

Des bruits injurieux ont troublé mon repos ;
Mais ces torts ſuppoſés, ces travers qu'on ſe prête,
Ces traits lancés ſans choix, que le mépris rejette,
Je les brave, Madame, à l'abri de l'honneur.
Souvent un ridicule eſt l'éloge du cœur.
J'oſe vous dire plus ; ces chaînes ſi légères,
Ces liaiſons du jour, qui m'ont été ſi chères,
Les cercles, les plaiſirs & les ſociétés,
Tout s'eſt évanoui pour moi.

CLOÉ.

Vous les quittez ?
Et pourquoi ?

FLORISE, *montrant Florimon.*

Pour Monſieur.

CLOÉ.

Quoi ! d'honneur ?

FLORISE.

Pour lui-même.

CLOÉ.

Votre époux eſt le dieu du ſacrifice ?

FLORISE.

Il m'aime.

CLOÉ.

Le monde vous adore.

FLORISE.

Il eſt faux & cruel.

CLOÉ.

Il est délicieux, charmant.

FLORISE.

Je l'ai cru tel;
Mais lui-même, Madame, a détruit ses prestiges.
Il m'est enfin connu.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Sont-ce-là tes prodiges?
Tes élèves, mon cher, vont te mettre en crédit.

VALERE.

Oh! de grace, finis, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tout est dit:
Et ton éloge est fait par le fonds de l'histoire.
Parbleu, je veux dresser un trophée à ta gloire:
Je destine à cela la valeur du pari.
Je le crois bien perdu.

VALERE.

Très-perdu.

LE CHEVALIER.

Le mari
Seroit-il de moitié dans les goûts de Madame?

FLORIMON.

J'ai l'imbécillité d'aimer aussi ma femme.

## SCENE VI.

*Les Acteurs précédens*, PASQUIN.

PASQUIN, *à Valère*.

Fuyez, Monsieur, fuyez : il vient, il suit mes pas.

VALERE.

Eh ! qui donc ?

PASQUIN.

Le voici.

## SCENE VII.

FLORISE, FLORIMON, CLOÉ, LE CHEVALIER, VALERE, ÉMILIE, NÉRINE, PASQUIN, LA BRANCHE, VALMON.

VALMON, *à Valère qui veut sortir*.

Tu n'échapperas pas.

VALERE.

Monsieur...

VALMON.

L'effort est vain : je respecte les femmes ;

Mais, malgré le respect que je dois à ces Dames,
Je prends mes suretés pour mes vingt mille écus.
( *A Florimon.* )
Toi, le grave Intendant, honnête homme de plus,
( A ce que tu m'as dit ) dégage ta promesse.

CLOÉ, *riant.*

L'Intendant ?

LE CHEVALIER, *riant aussi.*

L'Intendant ?

VALMON.

Eh ! oui, l'Intendant... Qu'est-ce ?
D'où viennent, s'il vous plaît, ces ris immodérés ?

LE CHEVALIER.

L'Intendant !

VALMON.

L'Intendant... Oh ! tant que vous voudrez.
L'Intendant m'a donné sa foi, je la réclame.

VALERE, *froidement.*

Vous vous trompez : Monsieur est l'époux de Madame.

VALMON.

L'époux ?

FLORIMON.

L'époux... Voilà le mystère expliqué.

VALMON.

L'époux ?... J'en suis ravi. Vous êtes compliqué
Dans mes ressentimens, même affront vous anime.

Eh ! pourquoi diable auſſi gardez-vous l'anonyme ?
Je vous ai confié des faits...

FLORIMON.

Mal éclaircis.

VALMON, *au Chevalier, dont les éclats redoublent.*

Fort indiſcrétement vous prodiguez les ris.
La mépriſe eſt poſſible & ne m'étonne guères :
Plus d'un époux, chez lui, n'eſt que l'homme d'affaires.
( *A Florimon.* )
Intendant, ou mari, ſachons donc...
( *Ici La Branche entre & préſente du Marquis un paquet qu'il décachète & lit.* )

FLORIMON.

Un moment.
( *A Cloé.* )
Madame permettra...

VALMON, *à Valère.*

Je ſuis fâché, vraiment,
De te voir dans le piége & ſi mal à ton aiſe :
Tu voudrois fuir d'ici ? chez toi, ne t'en déplaiſe,
Le péril eſt égal ; & je crois ton hôtel
Un aſyle peu ſûr.
( *Ici Valère doit ſe déconcerter & tomber dans une rêverie profonde.* )

LE CHEVALIER.

Ton malheur eſt cruel.

Le

La fortune & l'amour sont tous deux d'un caprice !..
Tu pourrois, cependant, me rendre un vrai service.
Messieurs tes créanciers, sans doute, auront pour toi
Quelque égard : auprès d'eux sollicite pour moi
Ta nouvelle voiture, avec ton attelage.
Je prendrai ton cocher ; je l'ai vu, dans l'orage,
Te tirer bravement des mains de l'ennemi.
Saisi l'occasion d'obliger ton ami.

VALERE.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ce sera l'acquit de la gageure.

FLORIMON, *à Valmon.*

Je suis pressé, Monsieur, par une conjoncture...
Ma parole d'honneur, sur ce qui vous est dû,
Vous suffira-t-elle ?

VALMON.

Oui ; mais je n'aurois pas cru..

FLORIMON.

Sans doute ; & je sens bien d'où naît votre suprise :
Terminons, cependant.

CLOÉ, *à Florise.*

On vous perd donc, Marquise ?
C'en est fait, vous tombez en puissance d'époux.

FLORISE.

Mon bonheur est, Madame, un triomphe pour vous;
Il m'en sera plus cher.

CLOÉ.

Comment? de l'ironie?
Ah! fuyons, Chevalier.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Je te crois du génie:
Une dot, n'est-ce pas, t'arrangeroit au mieux?
La nièce t'aime? épouse; & reçois mes adieux.

VALMON.

Reçoit aussi les miens.

( VALMON, LE CHEVALIER, LA COMTESSE *sortent en ricannant.*)

## SCENE VIII, & dernière.

FLORISE, FLORIMON, ÉMILIE
VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

FLORIMON, *à Valère ironiquement.*

EH! quoi? Monsieur nous reste?
Suivez donc vos amis.

VALERE

Je les hais, me déteste...
L'indigne Chevalier!... lui!.. le perfide! ah ciel!

FLORIMON.

Non; c'est un ami sûr, un cœur essentiel.

VALERE.

Le lâche!.. ce fut lui.. ce fut Cloé.. lui-même...

FLORIMON.

Vous croyez?

VALERE.

J'en rougis; mon regret est extrême
D'avoir pu me prêter.. Je suis désabusé;
Et dans mon cœur...

NÉRINE.

Oui; mais si vous l'aimez....

ÉMILIE.

Ah! Valère, ah! faut-il qu'une clarté trop sûre,
Vous présente à mes yeux, sous les traits d'un parjure?
Si quelque illusion trompoit encore mon cœur,
Si j'avois même un doute, au défaut d'une erreur,
Si l'offre de ma main pouvoit flatter la vôtre,
Valère, nous pourrions être unis l'un & l'autre:
Le bienfait de l'amour finiroit vos malheurs;
Mais l'amour aux ingrats ne donne que des pleurs.

VALERE.

Emilie, est-ce vous?... Ce dernier trait m'accable;
Plus vous êtes sensible & plus je suis coupable.
Moi! verser sur vos jours l'infortune des miens?

FLORIMON, *avec vivacité.*

C'est à moi, mes enfans, de serrer vos liens.
Valère, j'ai formé ton goût pour Emilie;
Le monde, & ses conseils, ton âge & ta folie,
Ont égaré tes vœux: perdons le souvenir
D'un crime pardonné: t'aimer, c'est te punir.
J'ai voulu d'Emilie éprouver la tendresse;
J'ai vu tout son amour & ta délicatesse:
Au plus doux sentiment ouvrez enfin vos cœurs.
Ton père, en expirant, a prévu tes erreurs;
Il savoit les dangers de l'inexpérience.
Va, je t'ai conservé les fruits de sa prudence:

Un riche porte-feuille, entre mes mains remis,
Répare ta disgrace & te tient lieu d'amis.
Achevons ton hymen, & ma joie est entière,

VALERE.

Emilie, est-il vrai?... voudrez-vous...

ÉMILIE.

Oui, Valère.

VALERE, *à Florise.*

Madame, remplissez & comblez tous mes vœux:
Que mes crimes, mes torts....

FLORISE.

Sans doute, ils sont affreux.
L'honneur dut en gémir.. La vertu les oublie.
Valère, votre cause est celle d'Emilie?
Tout est pardonné.

FLORIMON.

Viens, mon jeune colonel,
Viens jouir, avec nous, d'un plaisir pur, réel.
Le monde t'a séduit, le monde t'abandonne;
Mais, l'amitié te reste & l'amour te couronne.
Ne prend plus pour modèle & le siècle & ses mœurs:
Des principes plus vrais sont gravés dans nos cœurs.
Mon ami (c'est ainsi que ma bonté te nomme)
La voix de la nature est l'oracle de l'homme.
Préfère-là toujours à la mode, aux bons airs:
Viens l'entendre & l'aimer au fond de mes deserts.
C'est-là que ton bonheur, que celui d'Emilie,

Doit consacrer le jour qui nous réconcilie.

(*A Florise.*)

Toi, chère épouse, toi, redonne à ton époux
Tes premiers sentimens, qui lui furent si doux.

PASQUIN.

Nérine?

NÉRINE.

Je t'entends; je vois qu'il faut se rendre.
Ah! qu'auprès des heureux le cœur est foible & tendre!

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

# LETTRE
# D'HÉLOÏSE
# A ABAILARD.

---

*Unum ad ultimum restat, ut in perditione duorum minor non succedat dolor, quàm præcessit amor.*
*Ep. Abaelardi, Hist. Calamit. p. 17.*

---

# AVERTISSEMENT.

*Héloïse & Abailard vécurent au douzième siècle. Les charmes de leur esprit les rendirent célèbres, & leur passion malheureuse les rend encore intéressans. En lisant leur histoire, dans les lettres qu'ils se sont écrites, l'idée m'étoit venu de la mettre en vers : mais j'ai préféré le plan de M.* Pope *qui, dans une seule lettre, a rassemblé les principaux événemens de la vie de ces deux infortunés ; j'en ai fait une imitation plutôt qu'une traduction. Je n'ai pas cru devoir m'assujettir au sens littéral du Poëte Anglois. Toute traduction servile étant froide & languissante, c'est un défaut que j'ai tâché d'éviter, en ne m'attachant qu'à rendre, autant que j'ai pu, les beautés de l'original.*

*Au reste, quelque passionnées que paroissent les expressions que j'ai employées dans mon ouvrage,*

*elles sont beaucoup moins vives que celles des lettres originales.*

*Toutes ces lettres ont été rassemblées & publiées en latin par* François d'Amboise, *Conseiller d'état, l'un des plus savans Magistrats qui aient illustré le siècle dernier. C'est un volume in-4°. imprimé à Paris en 1616. Comme ce livre n'est pas fort commun, j'ai cru devoir en citer quelques passages, qui serviront à faire connoître l'esprit & le style* d'Abailard & d'Héloïse.

---

HISTOIRE

# HISTOIRE

## ABRÉGÉE

## D'ABAILARD ET D'HÉLOÏSE.

---

PIERRE *ABAILARD* naquit en 1079, au bourg de *Palais* en Bretagne, à quatre lieues de Nantes : ſon père s'appelloit *Bérenger*, & ſa mère *Luce*; ils étoient de famille noble. Après avoir fait élever & inſtruire leur fils dans toutes les ſciences qu'on connoiſſoit alors, ils ſe retirèrent chacun dans un couvent, où ils firent des vœux : c'étoit le goût de dévotion de ce temps-là.

*Abailard* abandonné à lui-même s'appliqua à l'étude des langues & de la philoſophie, & vint étudier la théologie à Paris, ſous le fameux *Guillaume de Champeaux*. La réputation du diſciple éclipſa bientôt celle du maître, qui devint ſon ennemi. Obligé de s'éloigner, *Abailard*

alla enſeigner à Melün, où la cour réſidoit alors : mais peu de temps après, il revint dans la capitale, obtint un canonicat & recommença ſes leçons. Elles lui attirèrent une foule d'écoliers & d'admirateurs, & lui firent une réputation des plus brillantes, qu'il relevoit encore par une belle figure & par les talens agréables de bien chanter & de faire des vers (1).

Il ne manquoit à ſon bonheur que d'avoir une maîtreſſe. Il la trouva, tel'e qu'il la lui falloit, dans *Héloïſe*. C'étoit une jeune perſonne qui joignoit l'eſprit à la beauté. Comme elle avoit été inſtruite de bonne heure dans la connoiſ-

---

(1) *Duo autem, fateor, tibi ſpecialiter inerant, quibus fœminarum quarum libet animos allicere poteras, dictandi videlicet & cantandi... Amatorio metro vel rithmo compoſuiſti carmina, quæ præ nimiâ ſuavitate tam dictaminis quàm cantûs ſæpiùs frequentata, tuum in ore omnium nomen inceſſanter tenebant.*

*Ep.* 2. *Heloiſſæ*, p. 46.

ſance des langues hébraïques, grecque & latine, & dans les belles-lettres, on la citoit à 17 ans comme un prodige d'érudition (1). Nièce d'un chanoine nommé *Fulbert*, elle demeuroit avec lui près des écoles où *Abailard* profeſſoit. Ce dernier chercha à lier connoiſſance avec le chanoine, qu'il ſavoit être fort avare : il lui demanda un appartement dans ſa maiſon, offrant de lui payer une groſſe penſion & de perfectionner les connoiſſances de ſa nièce. *Fulbert* reçut avidement la propoſition, & lui permit d'entretenir *Héloïſe* le jour & la nuit, même

(1) *Necdum in juveniles annos evaſeram, cùm nomen, honeſtorum & laudabilium ſtudiorum tuorum mihi famâ innotuit. Audiebam tunc temporis mulierem litteratoria ſcientiæ (quod perrarum eſt) ſummam operam dare; & tu, illo efferendo ſtudio, & mulieres omnes eviciſti, & penè viros univerſos ſuperaſti.*

*Ep. 23. Petri Venerab. ad Heloiſſ. p. 337.*

de la châtier, ſi elle n'étoit pas docile à ſes leçons (1). Il arriva ce qui devoit naturellement arriver : le maître & l'écolière ſe voyoient à toute heure, ils étoient tous deux jeunes, tous deux aimables ; ils s'aimèrent, ſe le dirent & ſe le prouvèrent (2). Une liaiſon auſſi intime de-

(1) *Suprà quàm ſperare præſumerem, votis meis acceſſit Fulbertus, & amori conſuluit : Neptim videlicet ſuam totam noſtro magiſterio committens, ut tam in die quàm in nocte ei docendæ operam darem ; & eam, ſi negligentem ſentirem, vehementer conſtringerem.*

*Ep. Abael. Hiſtor. calamitatum, p. 11.*

(2) *Quid plura ? Primum domo unà conjungimur, mox animo. Sub occaſionne diſciplinæ amori penitùs vacabamus ; & ſecretos receſſus, quos amor optabat, ſtudium lectionis offerebat. Apertis itaque libris, plura de amore quàm de lectione verba ſe ingerebant, plura erant oſcula quàm ſententiæ. Sæpiùs ad ſinus quàm ad libros reducebantur manus. Quòque minùs ſuſpicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor, non furor, gratia non ira ; quæ omnium unguentorum ſuavitatem tranſcenderent. Ibid.*

meura fecrète pendant quelque temps ; mais infenfiblement on fe négligea fur les précautions ; & le public fut inftruit de ce que nos deux amans avoient tant d'intérêt de cacher. L'oncle *Fulbert* fut le dernier, comme c'eft l'ufage, à favoir ce qui fe paffoit chez lui : il devint furieux en l'apprenant, maltraita fa nièce & chaffa *Abailard* de fa maifon.

Il étoit déja trop tard ; *Héloïfe* étoit groffe. Elle en avertit fon amant, qui la fit enlever & l'envoya, déguifée en religieufe, chez une de fes fœurs en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma *Aftrolabe.* Ce dernier événement acheva d'irriter *Fulbert* contre *Abailard* qui, pour l'appaifer, offrit de réparer l'honneur de fa nièce, en l'époufant : l'oncle y confentit volontiers ; mais *Héloïfe*, par un rafinement affez fingulier, aimoit mieux être la maîtreffe d'*Abailard* que fa femme ; trouvant, difoit-elle, les chaînes de l'amour plus douces & moins pefantes que celles

du mariage (1) C'eſt dans ſes lettres qu'il faut voir avec quel eſprit & quel art elle employoit toutes ſortes de raiſons pour le détourner de cette alliance. Enfin après avoir réſiſté long-temps, elle conſentit, à regret, à recevoir la main d'*Abailard*. Le mariage fut célébré la nuit, en préſence de l'oncle & de quelques amis ; mais ſous la condition expreſſe qu'on le tiendroit ſecret.

*Héloïſe* revint chez ſon oncle qui, contre la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite, divulgua l'union de ſa nièce avec *Abailard*. Celui-ci pour éviter un eclat, qui lui auroit fait perdre ſon canonicat & ſes écoliers, envoya *Héloïſe* au couvent d'Argenteuil, à deux lieues de Paris.

---

(1) *Addebat Heloiſſa quàm ſibi carius exiſteret & mihi honeſtius amicam dici quàm uxorem; ut me ei ſola gratia conſervaret, non vis aliqua vinculi nuptialis conjungeret.*

*Ibid. p.* 16.

Elle y prit l'habit de religieuſe, au voile près ; & comme ce monaſtère n'étoit pas fort régulier, *Abailard* alloit ſouvent y voir ſon épouſe à la dérobée (1). *Fulbert* outré de ce qu'on le trompoit, parce que la retraite d'*Héloïſe* & ſon habit ſembloient démentir ſon mariage, forma le barbare projet de ſe venger à la fois des deux amans : des ſcélérats, introduits la nuit chez *Abailard*, le mutilèrent de la manière la plus honteuſe & la plus cruelle (2).

---

(1) *Noſti poſt noſtri confédérationem conjugii, cùm Argenteoli cum ſanctimonialibus in clauſtro converſabaris, me, die quâdam, privatim ad te viſitandam veniſſe, & quid ibi tecum meæ libidinis egerit intemperantia, in quâdam parte ipſius refectorii; cùm, quò alios diverteremus, non haberemus.*

*Ep.* 5. *Abael. ad Hel. p.* 69.

(2) *Noctequâdam dormientem me in ſecretâ hoſpitii meâ camerâ, quodam mihi ſerviente per pecuniam corrupto,*

On peut juger de l'éclat que fit, dans Paris, cet horrible attentat fur un homme auffi célèbre que l'étoit *Abailard* (1). L'officialité inf-

---

*crudeliffimâ & pudentiffimâ ultione punierunt; eis videlicet partibus amputatis, quibus id quod plangebant commiferam.* *Ep.* 1. *ad Amic.*, *p.* 17.

(1) *Mane autem facto, tota ad me civitas congregata quantâ ftuperet admiratione, quantâ fe affligeret lamentatione, quanto me clamore vexarent, quanto planctu perturbarent; difficile, imò impoffibile eft exprimi. Ibid.*

*Plangit hoc tuum vulnus & damnum venerabilis Epifcopi benignitas. Plangit liberalium canonicorum & clericorum multitudo. Plangunt Cives civitatis, hoc dedecus reputantes; & dolentes fuam urbem tui fanguinis effufione violari. Quid fingularum fœminarum referam planctum? quæ fic, hoc audito, lacrymis, more fœmineo, ora rigarunt, propter te militem fuum, quem amiferant, ac fi fingula virum fuum aut amicum forte belli reperiffent extinctum.* *Ep. Fulconis ad Abael, p.* 221.

truifit le procès : deux des affaffins furent condamnés à la peine du talion & à avoir les yeux crevés : ce qui fut exécuté. *Fulbert*, plus coupable qu'eux, en fut quitte pour la perte de fes bénéfices & la confifcation de fes biens.

Lorfqu'*Abailard* fut guéri de fa bleffure, il alla cacher fa honte dans l'abbaye de Saint-Denis, gouvernée alors par l'abbé *Suger*. Il y prit l'habit religieux; mais auparavant il força *Héloïfe* à prendre le voile dans le monaftère d'Argenteuil. Elle lui obéit, en pleurant, & conferva dans fon cloître le fentiment tendre & douloureux d'une paffion que rien ne pouvoit éteindre.

Le refte de la vie d'*Abailard* ne fut plus qu'un tiffu de malheurs & de perfécutions. Haï des moines (parce qu'il étoit plus favant & plus régulier qu'eux) il fut chaffé de fon monaftère, flétri dans fa perfonne & dans fes ouvrages, enfermé dans un cachot, d'où il eut bien de la peine à fe fauver. Errant & fugitif, manquant de tout, il alla fe cacher près de Nogent-fur-

Seine, dans un désert qu'il rendit célèbre depuis, sous le nom de *Paraclet*. Il y bâtit un petit oratoire & une cabane où il vivoit d'herbes & de racines; enseignant quelques écoliers, qui l'aidoient à subsister; plus contens et plus glorieux de partager, dans sa chaumière, une nourriture aussi frugale, que d'habiter des palais & de vivre dans l'opulence (1). Il commençoit à vivre tranquille dans son désert, lorsque les religieux de *Saint-Gildas* en Bretagne, vinrent l'y chercher, le suppliant d'agréer le

(1) *In Trecensi pago, ad solitudinem mihi anteà cognitam me contuli; ibique, à quibusdam terrâ mihi donatâ, oratorium quoddam ex calamis & culmo primùm construxi & ipsum* Paracletum *nominavi... quod cùm cognovissent Scolares, cæperunt undique concurrere; & relictis civitatibus & castellis solitudinem inhabitare, & pro amplis domibus parva tabernacula sibi construere; pro delicatis cibis, herbis agrestibus & pane cibario victitare; & pro mollibus stratis culmum sibi & stramen comparare & pro mensis glebas erigere. Ep. 1. Ab. ad Amic. page 29.*

choix qu'ils avoient fait de lui pour leur ſupérieur. La complaiſance qu'il eut de ſe rendre à leurs inſtances lui coûta cher : ces religieux le traitèrent avec la dernière inhumanité ; car après lui avoir fait ſouffrir tout ce que la haine & la fureur monacales peuvent inſpirer de plus cruel, ils attentèrent pluſieurs fois à ſa vie par le poignard & le poiſon. *Abailard* s'échappa de leurs mains & alla chercher ailleurs une nouvelle retraite (1).

Pendant ce temps là, *Héloïſe* n'étoit pas plus heureuſe que lui. Les moines de Saint-Denis s'étoient emparés du monaſtère d'Argenteuil ,

(1) *In clauſtro monacorum mihi commiſſorum tam violenta quàm doloſa inceſſanter ſuſtineo machinamenta : ô quoties veneno me perdere tentaverunt ! corruptos per pecuniam latrones in viis aut ſemitis , ut me interficerent , opponebant. Nuper autem eos non de veneno ſed de gladio in jugulum meum tractantes , cujuſdam Proceris conductu , vix evaſi.*

*Ibid. p.* 38, 39.

& en avoient chaſſé les religieuſes. *Abailard* offrit un aſyle à ſa chère *Héloïſe*, en lui cédant ſon oratoire du *Paraclet*, avec tout le terrein qui en dépendoit & qu'il devoit aux charités des habitans du lieu, qui lui en avoient fait don.

*Héloïſe* s'y rendit avec pluſieurs de ſes compagnes; & l'on y fonda une abbaye dont elle fut la première abbeſſe. *Abailard* y paſſoit une partie de l'année, inſtruiſant les religieuſes par ſes leçons & par ſes exemples; mais cette conſolation (la ſeule qui lui reſtoit), fut empoiſonnée par la calomnie : on lui fit un crime de ſes liaiſons avec *Héloïſe*, comme ſi le triſte état où il étoit réduit, n'avoit pas dû le mettre à l'abri de tous les ſoupçons (1). Pour les faire ceſſer

(1) *Cùm autem omnes vicini ſororum me culparent, quòd earum inopiæ minus quàm poſſem conſulerem, cœpi ad eas ſæpiùs reverti, ut eis quoquo modo ſubvenireme.*

entièrement

entièrement, les deux époux se dirent un éternel adieu.

Plusieurs années s'étoient écoulées, sans que ces deux infortunés eussent entendu parler l'un de l'autre, lorsqu'*Abailard* écrivit une longue lettre à son ami *Philinte*, dans laquelle il lui faisoit le récit de tous ses malheurs. Cette lettre qui parvint à *Héloïse*, affligea son cœur, & y ranima toute l'ardeur des sentimens dont elle n'avoit cessé de brûler pour *Abailard*. Elle en prit occasion de lui écrire ces lettres si touchantes & si passionnées que tout le monde connoît *Abailard* y répondit par d'autres lettres, dans lesquelles on ne trouve pas autant de vivacité ni

---

*In quo nec invidiæ mihi murmur defuit, dicens me adhuc carnali quadam concupiscentiæ oblectatione teneri. Quæ tam impudens hæc criminatio novissima? quomodo, hujus perpetrandæ turpitudinis facultate ablatâ, remanet suspicio?*

*Ibid. p.* 35.

d'amour; quoique d'ailleurs elles ſoient très-ſavantes & très-affectueuſes.

Enfin, *Abailard*, affoibli par l'âge & par les infirmités, trouva un dernier aſyle à l'abbaye de Cluny. Il y mourut en 1142, entre les bras de *Pierre le vénérable*, qui en étoit abbé; & qui procura à *Héloïſe* la conſolation de recevoir les cendres de ſon époux, en les faiſant tranſporter ſecrétement au *Paraclet*. Ce ne fut que 22 ans après, qu'*Héloïſe* fut enterrée à côté de lui, en 1164 (1).

---

(1) On lit dans un hiſtorien du douzième ſiècle, (*Chron. Turon. ad Epiſt. Abail. pag.* 1195.) que lorſqu'on deſcendit *Héloïſe* dans la tombe, *Abailard* étendit les bras, embraſſa ſon amante & la tint ſerrée contre ſa poitrine. L'auteur moderne de la vie d'*Abailard* rapporte auſſi ce joli miracle, & il tâche de le rendre vraiſemblable, en citant pluſieurs exemples d'évènemens pareils. Aſſurément nous ne prétendons pas gêner la croyance du lecteur, ni révoquer en doute

*Abailard* fut un grand philosophe, un théologien profond, & le premier dialecticien de son siècle. Quoique sa doctrine & ses écrits fussent très-orthodoxes, il fut critiqué, attaqué & dénoncé comme hérétique dans deux conciles (1).

---

qu'un mari, mort depuis vingt-deux ans, ne puisse ressusciter pour embrasser sa femme; mais nous nous croyons obligés d'avertir que jamais *Héloïse* n'a été mise dans le même tombeau que son mari; & qu'ainsi il n'a pas été dans le cas d'employer la politesse miraculeuse, dont on veut lui faire honneur. M. d'*Amboise* raconte qu'étant allé au *Paraclet*, on lui fit voir les deux tombes d'*Abailard* & d'*Héloïse*, l'une à côté de l'autre, *contigua fundatoris & fundatricis sepulcra.*

*Pref. Apologet. p. 6.*

(1) Rien n'est plus plaisant que la description que fait *Bérenger*, disciple d'*Abailard*, de la manière dont on se comporta dans la condamnation d'*Abailard* au

On ne verroit qu'avec peine, dans l'hiſtoire d'*Abailard*, que *Saint-Bernard* fût un de ſes adverſaires les plus zélés, ſi on n'y liſoit en même temps que cet illuſtre infortuné eut pour protecteur & pour ami *Pierre le vénérable*, abbé de Cluny, qui prit hautement ſa défenſe, confondit ſes ennemis avec autant d'éloquence que de courage, juſtifia *Abailard* auprès du pape Innocent II, & parvint enfin à le reconcilier avec *Saint Bernard*. Il eſt vrai que l'abbé de Cluny, tout *vénérable* qu'il étoit, ne fut pas canoniſé comme *Saint Bernard*; mais il fut doux, ſavant & modeſte; il ne prêcha point de croiſade, & ne perſécuta jamais perſonne.

---

concile de Sens. On la trouve dans une lettre qu'il en écrivit à *Saint Bernard*.

*Ep. Berengarii ad D. Bernardum. p.* 304. *& Meſſ. Reg.*

# LETTRE AMOUREUSE D'HÉLOISE A ABAILARD.

*Héloïse est supposée dans sa cellule occupée à lire la lettre qu'Abailard avoit écrite à un de ses amis, qui l'avoit confiée à Héloïse.*

DANS ces lieux habités par la simple innocence,
Où regne, avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs asservis à de sévères loix,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix;
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une foible vestale?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompois; j'aime, je brûle encore.
O nom cher & fatal! *Abailard!*... je t'adore.
Cette lettre, ces traits à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus;
De sa bouche amoureuse *Héloïse* les presse.
*Abailard!* cher amant!.. mais quelle est ma foiblesse?
Quel nom, dans ma retraite, osé-je prononcer?

Ma main l'écrit... Eh bien ! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne ; *Héloïse* soupire.
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire ;
A tes ordres cruels *Héloïse* souscrit...
Que dis-je ? mon cœur dicte... & ma plume obéit.
Prisons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit & se repent, quoiqu'exempte de crime ;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette vers le ciel que des cris de douleur ;
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques ;
Quand j'adore *Abailard*, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible & froide comme vous !
Mon dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire :
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain ; & mes pleurs n'éteignent point mes feux.
Au moment où j'ai lu ces tristes caractères,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
*Abailard*, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse & d'horreurs,
Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes !
Que l'amour, loin de toi, me fait verser de larmes !
Tantôt je crois te voir de myrthe couronné,
Heureux & satisfait, à mes pieds prosterné ;
Tantôt dans les déserts, farouche & solitaire,
Le front couvert de cendre & le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré.
C'est donc-là qu'*Abailard*, que sa fidèle épouse,

Quand la religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés ?
C'eſt-là que déteſtant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds & l'amour & la gloire ?
Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ?
Partage mes regrets, je gémirai des tiens ;
L'écho répétera nos plaintes mutuelles :
L'écho ſuit les amans malheureux & fidèles.
Le ſort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaiſir douloureux de pleurer, de gémir :
Nos larmes ſont à nous, nous pouvons les répandre.
Mais Dieu ſeul, me dis-tu, Dieu ſeul y doit prétendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi :
Tout m'arrache des pleurs, tu ne vis plus pour moi ;
C'eſt pour toi, pour toi ſeul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes ?
Ecris-moi, je le veux (1) : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'eſprit & du cœur,
Cet art de converſer ſans ſe voir, ſans s'entendre,

---

(1) *De quibuſcunque nobis ſcribas, non parvum nobis remedium conferes : hoc ſaltem uno quod te noſtri memorem eſſe monſtrabis. Quàm jucundæ verò ſint epiſtolæ amicorum, ipſe nos exemplo proprio Seneca docet, ſic ſcribens ad Licinium :* nunquam epiſtolam tuam accipio, quin protinùs unà ſimus... *Si imagines nobis abſentium amicorum jucundæ ſint, quantò jucundiores ſunt litteræ, quæ abſentis amici veras notas afferunt.*

*Epiſt. 2. Héloiſſ. ad Ab. p. 42.*

Ce muet entretien, si charmant & si tendre,
L'art d'écrire, *Abailard*, fut sans doute inventé
Par l'amante captive & l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente,
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante
Son cœur s'y développe : elle peut, sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux desir...
Hélas! notre union fut légitime & pure :
On nous en fit un crime, & le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière;
Mon ame dans ton sein se perdit toute entière.
Je te croyois un dieu, je te vis sans effroi :
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer *Héloïse!*
Tu parlois... à ta voix tu me voyois soumise (1).
Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur;
La persuasion se glissoit dans mon cœur.
Hélas! elle y couloit de ta bouche éloquente,
Tes lèvres la portoient sur celles d'une amante.

---

(1) *In omni autem, Deus scit, vitæ meæ statu, te magis adhuc offendere quàm Deum verebar, tibi placere ampliùs quàm ipsi appeto. Me quidem juvenculam ad monasticæ conversationis asperitatem non religionis devotio, sed tua tantum pertraxit jussio. Nulla mihi super hoc merces expectanda est à Deo, cujus adhuc amore nil me constat egisse. Non enim mecum animus, sed tecum est; esse verò sine te nequaquam potest.* Ibid. p. 47, 60.

Je t'aimai ; je connus, je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse :
J'adorois *Abailard* ; &, dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon univers, mon dieu, je trouvois tout chez toi.
Tu le sais ; quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit (1) : « Cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
» L'amour n'est pas un crime ; il est une vertu.
» Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques ?
» Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
» L'Amour n'est point esclave ; & ce pur sentiment
» Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
» Unissons nos plaisirs, sans unir nos fortunes :
» Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
» Pour des amans livrés à l'infidélité :
» Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté.
» Le véritable amour ne craint point le parjure.
» Aimons-nous, il suffit, & suivons la nature :
» Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour ;

---

(1) *Nihil unquam in te, nisi te, requisivi : te purè, non tua concupiscens ; non matrimonii fœdera, non dotes aliquas expectavi, non denique meas voluptates aut voluntates, sed tuas (sicut ipse nosti) adimplere studui ; & si uxoris nomen sanctius & validius videtur, dulcius mihi semper extitit amicæ vocabulum ; aut si non indigneris, concubinæ vel scorti ; amorem conjugio, libertatem vinculo præferebam.* *Ibid. p. 45.*

» Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
» Que le plus grand des rois (1), descendu de son trône,
» Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa couronne;
» Et que, m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
» Son amour fastueux me place sous le dais;
» Alors on me verra préférer ce que j'aime
» A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
» *Abailard*, tu le sais, mon trône est dans ton cœur:
» Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
» Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
» Je porte, avec orgueil, le nom de ton amante:
» S'il en est un plus tendre & plus digne de moi,
» S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
» *Abailard*, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire!
» C'est la première loi; le reste est arbitraire.
» Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans,
» Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens,
» Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble,
» Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,
» Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs,
» Qui, jouissant toujours, ont toujours des desirs?
» Leurs cœurs, toujours remplis n'éprouvent point
» de vuide,
» La douce illusion à leur bonheur préside:

---

(1) *Deum testem invoco; si me Augustus, universo præferens mundo, matrimonii honore dignaretur, totumque mihi orbem confirmaret in perpetuo præsidendum, carius mihi & dignius videretur tua dici meretrix, quàm illius Imperatrix.* *Ibid.*

» Dans une coupe d'or ils boivent, à longs traits,
» L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
» Si l'amour leur suffit, ils sont heureux sans doute.
» Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la route :
» L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien. »
Tel fut, cher *Abailard*, & ton sort & le mien.

Que les temps sont changés ! ô jour, jour exécrable !
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa... Quoi ! je n'ai point repoussé ses efforts ?
Malheureuse *Héloïse* ! ah ! que faisois-je alors ?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auroient... rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares, arrêtez, respectez mon époux :
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour, & l'amour est mon crime :
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule... ah ! cruels !
Quoi ! mes cris, quoi, mes pleurs paroîtront criminels ?
Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste ?
Nos plaisirs sont détruits :... ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher *Abailard* ! peins-toi ma destinée :
Rappelle-toi le jour, où de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solemnel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel ;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où, le cœur consumé du feu de mes desirs,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.

D'un voile obscur & saint, ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton amante ;
A peine je baisois ces vêtemens sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés ;
Du temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit & les lampes pâlirent,
Tant le ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle amant !
Tant l'Eternel encor doutoit de sa victoire !
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.
Viens donc, cher *Abailard*, seul flambeau de ma vie ;
Que ta présence encor ne me soit point ravie :
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens ; nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes.
Je brûle ; de l'amour je sens toutes les flâmes :
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux...
Quels momens !, *Abailard !* le sens-tu ? Quelle joie !
O douce volupté ! plaisirs où je me noie !
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur...
Nous nous trompons tous deux ; mais quelle douce erreur !
Je ne me souviens plus de ton destin funeste :
Couvre-moi de baisers... Je rêverai le reste.
Que dis-je ? cher amant, non, non, ne m'en crois pas :
Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,

A te préférer Dieu, ſon amour & ſa loi,
(Si je puis cependant les préférer à toi).
Viens, & penſe, du moins, que ce troupeau timide
De veſtales, d'enfans, a beſoin qu'on le guide.
Ces filles du ſeigneur, inſtruite par ta voix,
Baiſſant un front docile & s'impoſant tes loix,
Marcheront ſur tes pas dans ce climat ſauvage.
De ces remparts ſacrés l'enceinte eſt ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver, ſur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus, ſéjour ſimple & champêtre,
Sans faſte, ſans éclat, tel enfin qu'il doit être;
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi;
De l'or du fanatique il n'eſt point embelli:
La Piété l'habite, & voilà ſa richeſſe.
Dans l'enclos ténébreux de cette fortereſſe,
Sous ces dômes obſcurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'eclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandoit la lumière:
Le ſoleil brilloit moins au haut de ſa carrière,
Les rayons de ſa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'*Abailard* ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ſes voiles funèbres,
La triſteſſe nous ſuit dans l'horreur des ténèbres:
On demande *Abailard*; & je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager mes douleurs.
  Des larmes de ſes ſœurs *Héloïſe* attendrie,
De voler dans leurs bras te conjure & te prie.
Ah! charité trompeuſe! ingénieux détour!
Ai-je, d'autre vertu que celle de l'amour?

Viens, n'écoute que moi, moi ſeule je t'appelle :
*Abailard*, ſois ſenſible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois père, époux, frère, ami ;
Toi, de tous les amans, l'amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton épouſe charmante,
Ta fille, ton amie, & ſur-tout ton amante ?
Viens : ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'élève & ſe perd dans les cieux,
Ces ruiſſeaux argentés, fuyans dans la prairie,
L'abeille, ſur les fleurs, cherchant ſon ambroiſie,
Le zéphir qui ſe joue au fond de nos boſquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces ſombres forêts ;
Ce ſpectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le ſombre ennui, triſte enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés ſe traîne & corrompt tout.
Il sèche la verdure ; & la fleur pâliſſante
Se courbe & flétrit ſur ſa tige mourante.
Zéphir n'a plus de ſouffle, Echo n'a plus de voix ;
Et l'oiſeau ne fait plus que gémir dans nos bois.
Hélas ! tels ſont les lieux où captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant, *Abailard*, dans cet affreux ſéjour,
Mon cœur s'enivre encor des poiſons de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeſte abſence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi ! dompter mon amour, quand j'aime avec fureur !
Ah ! ce cruel effort eſt-il fait pour mon cœur ?
Avant que le repos puiſſe entrer dans mon ame,
Avant que ma raiſon puiſſe étouffer ma flamme,

Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Désirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime !
O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs & qui suis-je en ces lieux ?
Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi, l'épouse d'un dieu, tu brûles pour un homme !...
Dieu cruel ! prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.
Tu tiras du cahos le monde & la lumière ;
Eh bien ! il faut t'armer de ta puissance entière :
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour,
Il faut dans *Héloïse* anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand dieu ? mon désespoir, mes larmes
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
  Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes ;
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous qui ne connoissez que ces froides vertus,
Que la religion donne... & que je n'ai plus ;
Vous qui, dans les langueurs d'un esprit monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude, & non par sentiment ;
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles :
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'*Héloïse* envie & vos nuits & vos jours !

P 2

*Héloïse* aime & brûle au lever de l'aurore,
Au coucher du ſoleil elle aime & brûle encore, (1)
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours:
Elle dort, pour rêver dans le ſein des amours.
A peine le ſommeil a fermé mes paupières,
L'amour me careſſant de ſes aîles légères,
Me rappelle ces nuits chères à mes déſirs,
Douces nuits qu'au ſommeil diſputoient les plaiſirs!
*Abailard*, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue,
Je l'entends... je le vois... & mon ame eſt émue;
Les ſources du plaiſir ſe rouvrent dans mon cœur;
Je l'embraſſe, il ſe livre à ma plus tendre ardeur,
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines.
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.
Ah! tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
*Abailard*; tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état ou t'a réduit le ſort,

---

(1) *In tantùm illæ, quas pariter exercuimus, amantium voluptates dulces mihi fuerunt, ut nec mihi diſplicere, nec vix à memoriâ labi poſſint. Quocumque loco me vertam, ſemper ſe oculis meis cum ſuis ingerunt deſideriis: nec etiam dormienti ſuis illuſionibus parcunt. Nec ſolùm quæ egimus, ſed loca pariter & tempora, in quibus hæc egimus, ita tecum noſtro fixa ſunt animo, ut in ipſis omnia tecum agam, nec dormiens etiam ab iis quieſcam.*

*Ep. 4, Héloïſ. ad Ab. p. 59.*

Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble, sans chaleur, circule dans tes veines :
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour ;
On n'y voit point briller le feu qui me dévore :
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher *Abailard!* que crains-tu près de moi ?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses ?
T'est-il encor permis de craindre des foiblesses ?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre ;
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflâmer :
*Héloïse* t'adore, & tu ne peux l'aimer.

Ah! faut-il t'envier un destin si funeste ?
*Abailard*, ces devoirs, ces lois que je déteste,
L'austérité du cloître & sa tranquille horreur ;
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton *Héloïse*, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée ;
Soit qu'au pied des autels elle implore son dieu,
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire ; & son ame obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée.
Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends.
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens,
Lorsque de ses parfums s'élèvent le nuage,

A travers sa vapeur je crois voir ton image :
Vers ce fantôme aimé, mes bras sont étendus ;
Tous mes vœux sont distraits, égarés & perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes & leur pompe,
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe,
(1) Quand, autour de l'autel brûlant de mille feux,
L'ange courbe lui-même un front respectueux,
Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants & des prières ;
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque & n'adore que toi.

Mais que dis-je? ô destin ! ô puissance suprême !
Quelle main me déchire & m'arrache à moi-même ?
Tremble, cher *Abailard* ! un dieu parle à mon cœur :
De ce dieu, ton rival, sois encor le vainqueur,
Vole près d'*Héloïse* & sois sûr qu'elle t'aime :
*Abailard*, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même.
Oui, viens : ose te mettre entre le ciel & moi,
Dispute lui mon cœur... & ce cœur est à toi.
Qu'ai-je dit ? non, cruel, fuis loin de ton amante,
Fuis, cède à l'Éternel *Héloïse* mourante ;

---

(1) *Inter ipsa Missarum solemnia, tibi purior esse debet oratio, obscœna earum voluptatum fantasmata ita sibi penitùs miseram captivant animam, ut turpitudinibus illis magis quàm orationi vacem : quæ cùm ingemiscere debeam de commissis, suspiro potiùs de amissis. Non nunquam & ipso motu corporis animi mei cogitationes deprehenduntur, nec à verbis temperant improvisis.*

*Ibid.*

Fuis; & mets entre nous l'immensité des mers :
Habitons les deux bouts de ce vaste univers.
Dans le sein de mon dieu quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'*Abailard* respire ;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés :
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène,
Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
Ne vient point, cher amant, je ne vis plus pour toi :
Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée !
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée !
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout :
Adieu, cher *Abailard*, cher epoux... adieu tout.

Mais quelle voix gémit dans mon ame éperdue ?
Ah ! seroit-ce ?... oui, c'est elle, & mon heure est venue.
Une nuit... Je veillois à côté d'un tombeau ;
La torche funéraire, obscur & noir flambeau,
Poussoit par intervalle un feu mourant & sombre.
A peine il s'éteignit & disparut dans l'ombre,
Que, du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens
Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends :
« Arrête, chère sœur, arrête (me dit-elle) ;
» Ma cendre attend la tienne, & ma tombe t'appelle.
» Du repos qui te fuit c'est ici le séjour :
» J'ai vécu, comme toi, victime de l'amour ;
» J'ai brûlé, comme toi, d'un feu sans espérance.
» C'est dans la profondeur d'un éternel silence,
» Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
» Ici l'on n'entend plus les soupirs des amans,

» Ici finit l'amour, ses soupirs & ses plaintes :
» La piété crédule y perd aussi ses craintes...
» Meurs; mais sans redouter la mort ni l'avenir.
» Ce dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
» Loin d'allumer ici des flammes vengeresses,
» Assoupit nos douleurs, & pardonne aux foiblesses. »
O mon dieu ! s'il est vrai, si tel est ta bonté,
Précipite l'instant de ma tranquillité.
O grace lumineuse ! ô sagesse profonde !
Vertu, fille du Ciel, oubli sacré du monde,
Vous, qui me promettez des plaisirs éternels,
Emportez *Héloïse* au sein des immortels....
Je me meurs !... *Abailard*, viens fermer ma paupière :
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers momens, viens du moins recueillir
Et mon dernier baiser, & mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes ;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire ;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : *Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux ;*
*Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.*

# FRAGMENT
## D'UNE RÉPONSE
# D'ABAILARD A HÉLOÏSE.

---

Qu'ai-je lu ? qu'as-tu fait, malheureuse *Héloïse* ?
Au joug de tes devoirs je te croyois soumise :
Je croyois que ton cœur, puni d'avoir aimé,
A de froids sentimens s'étoit accoutumé.
Moi-même, plus tranquille & dans la solitude,
Sous le poids de mes fers courbé par l'habitude,
Inconnu, séparé du reste des mortels,
N'adorant que le dieu, dont je sers les autels,
J'oubliois qu'*Héloïse*, aux larmes condamnée,
Achevoit, loin de moi, sa triste destinée.
Je n'abandonnois plus mes esprits détrompés
Au regret des plaisirs qui me sont échappés ;
Et je goûtois la paix, que j'ai tant poursuivie.
Ton amour partagea le trouble de ma vie :
Il étoit juste aussi que ton cœur généreux
Pût jouir d'un repos nécessaire à tous deux.
Je t'écris... je me peins dans cet état paisible,
Qui suit l'épuisement d'une ame trop sensible ;
Et ma froide raison t'invite à partager
Les trompeuses douceurs d'un calme passager...
*Héloïse*, *Héloïse*... ah ! quelle est ta réponse ?
Le repos m'abandonne & ma rage y renonce :
La flamme qui te brûle a ranimé mes feux :

Oui, je t'aime... & t'aimer eſt un ſupplice affreux.
Trop déplorable amante, ô ma chère *Héloïſe !*
De mon amour troublé pardonne la ſurpriſe :
Indigne d'être aimé, j'ai douté de ton cœur.
Pouvois-je me flatter d'inſpirer tant d'ardeur,
Moi qui, ſous le fardeau d'une vie importune,
N'ai plus de ſentiment que pour mon infortune ;
Qui redoutois, ſur-tout, de réveiller en toi
Un amour, déſormais inutile pour moi ?
Ce n'eſt plus ce mortel, dont l'ardeur dévorante
Se rallumoit ſans ceſſe aux feux de ſon amante ;
Et qui, plein d'un amour accru par les deſirs,
Sut t'en prouver l'excès par l'excès des plaiſirs.
Hélas! tu le ſais trop : le ciel, dans ſa vengeance,
Le ciel ne m'a laiſſé qu'un reſte d'exiſtence.
Ménagemens cruels, autant que ſuperflus !
J'exiſte, pour ſentir que je n'exiſte plus.
O Mort! m'as-tu frappé, ſans pouvoir me détruire ?
L'homme eſt anéanti dans l'homme qui reſpire ;
Et de l'humanité ce qui ſurvit en moi
Fait rougir la nature & la glace d'effroi.
Image affreuſe hélas ! que tu m'as retracée !...
Crains-tu qu'elle n'échappe à ma triſte penſée ?
Tu me crois donc heureux par mes propres malheurs ?
Va, mes lâches bourreaux & tes perſécuteurs,
En flétriſſant les ſens de leur foible victime,
N'ont pu dénaturer le cœur qui les anime :
C'eſt au fond de ce cœur qu'ils devoient te chercher ;
C'eſt ce cœur, en un mot, qu'il falloit m'arracher.
Depuis l'inſtant cruel, où, dans ſa rage extrême,

Le fort m'a pour jamais féparé de moi-même,
Toujours enfeveli dans l'ombre des déferts,
J'ai dérobé ma honte aux yeux de l'univers;
Et toi-même, *Héloïse*, abandonnant ce monde,
Tu cachois ta douleur dans une nuit profonde.
J'ai cru que devant Dieu ton cœur humilié
Oublioit un amant digne d'être oublié;
Et qu'enfin, ramenée à ton indifférence,
Tu vivois plus tranquille, au fein de l'innocence.
Je l'ai cru!... Cette idée, en des temps plus heureux,
Auroit livré mon ame à des tourmens affreux,
Aujourd'hui, je voudrois qu'elle adoucît ma peine:
Mon cœur à ton amour préféreroit ta haîne.
Vois combien cet amour accroît mon défespoir!
Déjà docile au joug d'un rigoureux devoir
J'embraffois fans effort des vertus mercenaires:
Dieu même, plus fenfible à mes larmes amères,
Au pied de fes autels, dans le fein de la paix,
Sur mon cœur affligé répandoit fes bienfaits:
Je me flattois, enfin, que fa main confolante
Verfoit les mêmes dons fur ma plaintive amante...
Douce & trompeufe erreur, dont j'ai trop peu joui!
Mon bonheur commençoit, il s'eft évanoui.
Ta lettre, cette lettre où ton ame exprimée
A peint toute l'ardeur dont elle eft confumée;
Cette lettre brûlante a porté dans mes fens
Ces défirs, autrefois fi vifs & fi puiffans...
Trop cruelle *Héloïfe!* ah! pourquoi ta tendreffe
N'a-t-elle pas du moins ménagé ma foibleffe?
Pourquoi montrer encor à mes yeux entr'ouverts

L'image de ces biens qui me furent ſi chers;
Et pourquoi rappeler à mon ame ſenſible
D'un bonheur, qui n'eſt plus, le ſouvenir horrible?
Toi même, tu l'as dit: ton malheureux amant,
Par ſes perſécuteurs privé du ſentiment,
N'eſt plus qu'un ſpectre vain, n'eſt plus qu'une ombre errante,
Déſormais inſenſible aux baiſers d'une amante:
Et cependant, en proie à tes brûlans déſirs,
Ton cœur à cet amant demande des plaiſirs?
Tu brûles de le voir, quand ſa vue importune
Ne peut que te montrer toute ſon infortune;
Quand lui-même, preſſé par tes embraſſemens,
Ne pourroit dans tes bras ſentir que des tourmens?
Epargne à tous les deux ce ſupplice barbare:
L'excès de ton amour & t'abuſe & t'égare...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

# ARMIDE

# A RENAUD,

# HÉROÏDE.

Come nemico almeno ascolta : i preghi
D'un nemico talor l'altro riceve.
*La Gierusalemme liberata, cant. 16. st. 44.*

# AVERTISSEMENT.

*Le succès de la lettre* d'Héloïse *à* Abailard *m'a déterminé à faire un nouvel essai, sur ce genre de poésie presque inconnu dans notre langue.* Ovide *en a fixé le caractère par le nom* d'Héroïde *qu'il lui a donné. Il prend pour sujet les amours des héros ou des personnages illustres. Il diffère, en cela seulement, de l'élégie, qui ne chante ordinairement que les amours des bergers. Cette dernière, en gémissant sur des passions chimériques & de pure imagination, s'est décrédité par sa froideur : l'Héroïde a cet avantage sur elle, que s'appuyant sur des faits historiques ou sur une fiction reçue, elle a nécessairement plus de chaleur & plus d'intérêt.*

*L'épisode admirable* d'Armide *à* Renaud, *dans la* Jérusalem délivrée, *m'a fourni la fable & les situations. Je n'ai aucun doute sur la bonté de mon sujet, puisqu'il est celui du chef-d'œuvre de notre scène ly-*

*rique. On pourroit cependant m'objecter qu'il est trop connu, & qu'un poëme & un opéra doivent l'avoir épuisé. J'ai suivi l'exemple d'*Ovide *qui, d'après* Virgile, *a fait sa lettre de* Didon *à* Enée, *& qui s'est copié lui-même dans celle de* Médée *à* Jason. *Il avoit fait une tragédie sur ce sujet, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. J'ai donc, comme lui, rassemblé dans une seule lettre & sous un même point de vue, les différentes parties d'un épisode repandues dans un poëme. Heureux, si j'ai mis à profit les beautés de mon modèle, & si le suffrage du public m'enhardit à consacrer quelques veilles à ce genre de poésie!*

# ARMIDE A RENAUD, HÉROÏDE.

---

FAROUCHE européen, qui, des rives du Tibre
Viens, au ſein de la paix, troubler un peuple libre;
Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés ſoumettre l'univers;
Déteſtable Croiſé, chrétien lâche & perfide,
Tremble, cruel *Renaud*... connois les traits d'*Armide*;
Tremble. Ce ne ſont plus ces chiffres amoureux,
L'un dans l'autre enlacés & garants de nos feux;
Ce n'eſt plus cette *Armide* à tes lois enchaînée...
C'eſt *Armide* en fureur, *Armide* abandonnée;
Et, pour te peindre encore un plus preſſant danger,
C'eſt *Armide* outragée, & qui veut ſe venger.
  Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir ſuprême
Commande à la nature, aux enfers, au ciel même,
Et qui, par l'aſcendant d'un charme impérieux,
Rend un foible mortel plus puiſſant que les dieux;
Doutes-tu que cet art, qu'employa ma tendreſſe,
Ne ſerve également ma fureur vengereſſe?
  Quoi! ſous le ciel épais des plus affreux climats,
Sous des monts couronnés par d'éternels frimats;
Sous ces poles glacés où, froide & moins féconde,

La nature languit aux limites du monde,
J'aurai pu, dans des lieux sauvages & déserts,
Créer pour mon amant un nouvel univers;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainsi que mon amour, faire éclater ma rage?
Non, non: contre un ingrat armons les élémens,
Effrayons, par sa mort, les volages amants;
Et que, percé de coups, sous les murs de Solime,
L'infidèle *Renaud* expire ma victime...

Malheureuse! où m'égare un désespoir mortel?
Tu ris de mon courroux: Eh! tu le peux, cruel.
Sans doute, tu sais trop qu'une amante timide,
Tremblante & désarmée à l'aspect d'un perfide,
Foible encor pour l'objet de son amour trahi,
Sent qu'il est regretté bien plus qu'il n'est haï.
Moi, me venger! de qui? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit; mais, hélas! que j'idolâtre encore?
Non, *Renaud*, ne crois pas qu'*Armide*, en sa fureur,
Achète la vengeance au prix de son bonheur.

Il est vrai: quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ses drapeaux dans les champs d'Idumée;
Quand tes lâches chrétiens, fanatiques cruels,
Vinrent venger leur dieu dans le sang des mortels;
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon père,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juste colère,
De purger à jamais nos états opprimés,
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les dieux des rives infernales,
Bientôt j'allai semer, dans vos tentes fatales,
Cet esprit de discorde & de rivalité,

Qu'entre les héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudens les ames divisées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aisées ;
Et je traînai captifs, aux prisons de Damas,
Ces superbes chrétiens, enchaînés sous mes pas.
Toi seul, cruel *Renaud*, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné disputas la victoire;
Et jetant sur *Armide* un coup-d'œil dédaigneux,
Tu préféras la guerre & ses plaisirs affreux.
Tu fis plus : non-content d'insulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes ;
Des esclaves chrétiens ta main brisa les fers.
Ma honte, mon dépit remplirent l'univers.
*Armide*, dans ces temps, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi justement déclarée,
Etoit loin de prévoir que tu devois un jour
Ecraser son orgueil sous le joug de l'amour.
Ah ! lorsqu'abandonnant le sein de ta patrie,
Tu portois le ravage aux champs de la Syrie,
Quand le souffle infecté de ta noble fureur
D'une fureur égale empoisonnoit mon cœur ;
Aurois-je pu penser que pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haine ?
J'avois juré ta mort : au gré de mon courroux,
Un sommeil imprudent te livroit à mes coups.
Ah ! dieux ! pourquoi ma main, dans cet instant funeste
N'osa-t-elle percer un cœur qui me déteste ?
J'ai frémi, malheureuse ! & j'ai craint de frapper.
Mon bras, en t'immolant, pouvoit-il se tromper ?
C'étoit *Renaud* ; *Renaud*, ce guerrier indomptable,

Ce soldat de *Dudon*, ce héros redoutable,
Ce destructeur barbare, armé contre les miens,
L'effroi des musulmans & l'appui des chrétiens.
Mais *Renaud* n'avoit point cette armure terrible,
Ce casque ensanglanté, qui le rend invincible;
Qui, le cachant alors sous son panache affreux,
Eût enhardi mon bras en abusant mes yeux.
J'aurois bravé *Renaud* sous le poids de ses armes;
Mais *Renaud* désarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi?...
Je crois te voir encor sous un myrte endormi,
Les yeux appesantis, fermés à la lumière,
Mêlant aux doux zéphirs ton haleine légère,
Sur un tapis de fleurs négligemment couché,
(Tel qu'un jeune arbrisseau vers la terre penché)
Le front à découvert, la bouche à demi-close,
Charmant; semblable, enfin, à l'amour qui repose.
Tes blonds cheveux flottoient à l'aventure épars:
Un dieu sembloit alors s'offrir à mes regards.
Dans mes mains cependant le poignard étincèle,
Je m'élance vers toi... je frémis... je chancèle:
Déjà je ne veux plus ni frapper, ni punir:
J'aime *Renaud*; je l'aime!... Ai-je pu le haïr?
Quelle étoit mon erreur! *Renaud* est tout aimable,
Ce n'est plus ce chrétien, ce mortel méprisable,
Ce soldat fanatique & cruel tour-à-tour,
Ce n'est plus mon tyran: c'est *Renaud*, c'est l'amour.
Mais que vois-je! son front est couvert de poussière;
L'ardeur du jour le brûle. O Ciel! que vais-je faire?

(1) Une horrible sueur déjà le fait pâlir...
Ah ! qu'un baiser l'essuie... (Est-il fait pour souffrir ?)
Reçois, mon cher *Renaud*, ce doux baiser d'Armide :
Ce n'est plus la fureur, c'est l'amour qui la guide.
Il dort !.. Vents, taisez-vous ; respectez son sommeil.
Dieux ! qu'il sera charmant à l'instant du réveil !
Il va me préférer à l'Europe, à la terre :
Il est fait pour l'amour, & non pas pour la guerre.
Pour l'amour ! mais *Renaud* est né mon ennemi !
Il est vrai... Mais *Renaud*, dans sa haine affermi,
Pourroit-il ?.. Je crains tout... Enchaînons ma conquête ;
Loin du camp des chrétiens que le plaisir l'arrête.
Que ce tissu de fleurs, celui de mes cheveux,
Le serrent dans mes bras de mille & mille nœuds.
Partons ; & dans un char traversant l'empirée,
Transportons mon amant dans une isle ignorée,
Où mon amour jaloux soit certain de sa foi ;
Où je sois toute à lui, comme lui tout à moi.
J'arrive : la Nature, en partageant ma joie,
Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie ;
Et se reproduisant, au gré de mon amour,
Du plus affreux désert fait le plus beau séjour.
Au moment du réveil, quelle fut ta surprise !
Aux pieds de son vainqueur *Armide* étoit assise.
Cette fière princesse, *Armide*, dont le bras,

---

(1) E quei, ch'ivi forgean, vivi sudori
Accoglie lievemente in un suo velo :
E, con un dolce ventilar, gli ardori
Gli va temprando dell' estivo cielo.
*Gierus. Liber. Cant. 14. St. 67.*

Quelques inſtans plutôt, s'armoit pour ton trépas,
Redoutant à ſon tour de te voir inflexible,
Paroiſſoit implorer le dieu le plus terrible;
Et me livrant entière à de juſtes frayeurs,
J'embraſſois tes genoux arroſés de mes pleurs.
« Cher *Renaud*, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes:
» Puiſſent-elles ſur toi ce que n'ont pu mes charmes!
» Je t'aime, je t'adore; & mon cœur enflammé,
» Pour prix de ſon amour, demande d'être aimé.
» Au trône de Solime en vain ton bras aſpire;
» Renonce à cet eſpoir: je t'offre un autre empire,
» Un empire plus doux & plus digne de toi,
» L'empire de mon cœur que je livre à ta foi.
» Quitte ce fer horrible & cet airain barbare;
» Laiſſe agir le croiſſant, le ſceptre & la tiare
» Abandonnons au ſort ces intérêts divers.
» Ce palais, ces jardins, voilà notre univers.
» Viens, ſuis-moi, cher amant.. viens.. ce ſombre bocage,
» Ce temple de l'amour, & ſon plus bel ouvrage,
» Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruiſſeaux,
» Le ſoufle du zéphir & le chant des oiſeaux;
» La Nature, en un mot, au plaiſir nous appelle:
» Le plaiſir à tes yeux va me rendre plus belle.
» Viens... » Tu me ſuis: l'amour, dans nos embraſſemens,
De deux fiers ennemis fait deux tendres amans.
L'ardente activité de ſes rapides flammes,
Fond nos cœurs, les unit, & concentre nos ames;
D'un ſeul & d'un même être il vient nous animer:
*Renaud* vit de ma vie, & je vis pour l'aimer.
Que j'étois loin alors de te croire un perfide!
... troubloit le cœur de l'amoureuſe *Armide*.

O jour délicieux ! ô fortunés momens,
Où les plus doux baiſers ſcellèrent nos ſermens !
Au coucher du ſoleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me diſois : « *Armide...* je t'adore :
» Que tu me fais haïr les jours, les triſtes jours
» Où le dieu des combats m'enlevoit aux amours !
» J'ai vécu ſans t'aimer, ô ciel ! & j'ai pu vivre ?
» Pardonne. » Foible alors, & ne pouvant pourſuivre,
Tu laiſſois échapper de tes yeux attendris
Ces larmes de l'amour, plus douces que les ris ;
Et te précipitant au ſein de ta maîtreſſe,
Paſſant de la douleur à la plus tendre ivreſſe,
Tu me faiſois goûter au ſein des voluptés,
Des plaiſirs toujours vifs & toujours répétés.
(1) Nous expirions d'amour ; mais nos lèvres actives

---

(*a*) Sovra lui pende : ed ei nel grembo molle.
Le poſa il capo, e'l volto al volto altolle.

E i famelici ſguardi avidamente
In lei paſcendo, or ſi conſuma e ſtrugge.
S'inchina, e i dolci bacj ella ſovente
Liba or dagli occhj, e dalle labra or ſugge.
Ed in quel punto ei ſoſpirar ſi ſente
Profondo sì, che penſi, or l'alma fugge
E in lei trapaſſa peregrina...

Teneri ſdegui, e placide tranquille
Repulſe, carri vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto, e ſoſpir tronchi, e molli bacj ;
Fuſe tai coſe tutte, e poſcia unille,

Fixoient, par des baisers, nos ames fugitives :
Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaisirs
Voloient de l'un à l'autre, & suivoient nos soupirs.
Dans ces embrassemens, doucement abusée,
Je goûtois le bonheur de me croire adorée,
Et j'étois loin encor, trop loin de soupçonner
Que mon volage amant voulût m'abandonner.
O jour, jour odieux, jour à jamais funeste,
Et dont, pour mon tourment, le souvenir me reste !
Epouvantable jour, que je n'ai pu prévoir !
Dois-je, en te rappellant, combler mon désespoir ?
Je ne sais quels mortels, deux chrétiens que j'abhorre,
Secourus par un dieu, que je hais plus encore,
Franchissans, malgré moi, ces rochers sourcilleux,
Dont les flancs escarpés te cachoient à leurs yeux,
Viennent; &, te parlant de gloire & d'héroïsme,
Rallument dans ton cœur le feu du fanatisme.
Les barbares bientôt t'arrachent de mes bras :
Du sein des voluptés, tu voles aux combats.
Tremblante je m'écrie : arrête, ingrat ! arrête !...
Tu ne m'écoutes point. Déjà la voile est prête,
L'air retentit au loin de mes cris superflus,
Ton vaisseau part, fuit, vole... & je ne te vois plus.
Mes sanglots, mes clameurs, remplissent le rivage.
Je me traîne, en pleurant, vers ce charmant boccage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaisirs :

---

Ed al foco temprò di lenre faci :
E ne formò quel sì mirabil cinto,
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

*Ibid. Cant. 16. St. 19. 25.*

L'écho

L'écho, le seul écho répond, à mes soupirs :
Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
Foible alors, & cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe sur ce lit de verdure & de fleurs,
Où mes baisers payoient tes baisers imposteurs;
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embrasse plus que des ombres errantes.

O ciel! il est donc vrai que mon amant me fuit?
Tristes divinités de l'infernale nuit,
A mes accens plaintifs sortez du noir empire;
Embrâsez ce palais que l'amour fut construire;
Volez, portez par-tout le fer & les flambeaux,
Ravagez ces jardins, desséchez ces ruisseaux,
Anéantissez tout, l'univers, & moi-même:
Mais épargnez encor le perfide que j'aime:
Qu'il vive!... il vit, l'ingrat; & son barbare cœur,
Peut-être, est insensible aux cris de ma douleur.
Le croirai-je, *Renaud*, que ton ame infidèle
Joigne à ce titre affreux le titre de cruele?
M'abandonneras-tu sur ces rocs calcinés,
Sur ces tristes sommets de ta fuite étonnés,
Où, depuis ton départ, la Nature engourdie
Expire, loin du dieu qui lui donnoit la vie;
Où je ne puis, enfin, par mes enchantemens,
Ce que pouvoit un seul de tes regards charmans?

Non, *Renaud*; prends pitié d'une amante égarée.
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée,
Pour toi, j'ai tout quitté : mon père, mon pays,
Mes devoirs, mes sermens; je les ai tous trahis.
De quel œil, de quel front oserois-je paroître

Dans les murs de Damas (que tu détruis peut-être)
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire au soin de mon amour ?
Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
*Armide* dans les pleurs, *Armide* abandonnée ?
Puis-je enfin, sans rougir, exposer à ses yeux
Mon déshonneur... le prix dont tu payas mes feux ?
Mais, que dis-je ? Est-ce à moi de redouter la honte ?
Je t'aime avec fureur, & l'amour la surmonte.
Permets que ton esclave accompagne tes pas :
Traîne-moi dans ce camp, où mes foibles appas
Allumèrent des feux de discorde & de haine.
J'enchaînai des chrétiens... venge-les, & m'enchaîne.
Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'amante il flatte ma douleur.
Dans son camp, près de lui, s'il permet que je vive,
Je ne veux que le titre & le rang de captive : (1)

---

(1) Solo, ch' io segua te mi si conceda ?..
Sprezzata ancella, a chi so più conserva
Di questa chioma, or ch' a te fatta è vile ?
Raccorcierolla : al titolo di serva
Vuò portamento accompagnar servile,
Te seguirò, quando l'ardor più ferva
Della battaglia, entro la turba ostile
Animo ho bene, ho ben vigor che baste
A condurti i cavalli, a portar l'aste.

Sarò qual più vorrai scudiere o scudo :
Non fia che in tua difesa io mi risparmi,

J'en prendrai, ſans rougir, les vêtemens affreux.
Déjà j'ai dépouillé ces treſſes de cheveux,
D'un front couvert d'ennui inutile parure!
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.
Oui, *Renaud*, laiſſe-moi voler à tes genoux;
Eſclave & dans tes fers, mon ſort ſera plus doux.
Quels ſoins je te rendrai, quand le dieu des batailles
T'entraînera ſanglant au pied de nos murailles!
Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton ſein
D'un fer impénétrable & du plus dur airain.
Moi-même, je ceindrai ta redoutable épée.
Enfin, que te dirai-je? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre, & marchant ſur tes pas,
*Armide* te ſuivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuiraſſe peſante,
Ne pourront raſſurer ta malheureuſe amante.
Craignant, à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il eſt, ton cœur n'en ſoit percé,
Le ſein, le ſein tremblant de la fidelle *Armide*,
Contre ces traits mortels te ſervira d'égide.
Heureuſe ſi bientôt, expirante à tes yeux,
Tu connois tout le prix d'un amour malheureux!
Mais, que dis-je? où m'emporte un eſpoir qui m'égare?
Ah, cruel! je prévois ta réponſe barbare.
« Armide, me dis-tu, j'ai dû trahir tes feux:
» J'aime un dieu moins facile & plus grand que tes dieux?
» Je ſuis chrétien. Ma loi rigoureuſe & ſévère

---

Per queſto ſen, per queſto collo ignudo,
Pria che giungano a te, paſſeran l'armi.
*Ibid. St.* 49. 50.

» M'accufoit dans les bras d'une femme étrangère ;
» Aux pieds d'une idolâtre, en efclave enchaîné,
» La gloire gémiffoit dans mon cœur mutiné.
» Sur des ailes de feu, la grace defcendue
» Chaffe enfin le nuage épaiffi fur ma vue.
» De mes fens abufés je connois les erreurs.
» Imite-moi : renonce à des plaifirs trompeurs ;
» Ne viens point. (1) Vis heureufe, en oubliant un traître
» Qui le fut par devoir, & qui gémit de l'être.
» Je te dis, en pleurant, un éternel adieu.
» Je te plains... mais enfin, j'obéis à mon dieu ».
A ton dieu? Quoi! c'eft toi qui m'oppofes fon culte?
Ce n'eft donc plus l'amour que ton ame confulte?
Mais, répond. Dans l'inftant où, maître de tes vœux,
Tu pouvois dédaigner ou couronner mes feux;
Pourquoi m'avoir caché cet obftacle invincible?
Ton dieu, dans ce moment, étoit-il moins terrible?
Ah, cruel! libre alors d'aimer ou de haïr,
N'as-tu choifi d'aimer que pour mieux me trahir?
Non, tu n'es point le fils de la belle *Sophie* ; (2).

---

(1) Rimanti in pace; i' vado : a te non lice
Meco venir; chi mi conduce il vieta.
*Id. St.* 56.

(2) Nè te Sofia produffe, e non fei nato
Dell' Azzio fangue tu : te l'onda infana
Del mar produffe, e'l Caucafo gelato,
E le mamme allettar di tigre Ircana.
*St.* 57.

Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
Le Caucase, au milieu des neiges, des glaçons,
Te conçut dans la nuit de ses antres profonds;
Ou la mer en fureur, te roulant dans son onde,
Te vomit sur ses bords pour le malheur du monde.
Ingrat, il te sied bien de vanter ta vertu,
D'opposer à l'amour un devoir prétendu!
Va, crois-moi : désormais cesse de te contraindre :
Tu feignis de m'aimer, & tu feins de me plaindre.
Laisse-moi mes douleurs : ah! je dois les chérir,
Si par elles, du moins, j'apprends à te haïr.
Ne crois pas cependant que, seule dans les larmes,
Je maudirai l'amour, & *Renaud*, & mes charmes :
Euménide cruelle, (1) attachée à tes pas,
Je te suivrai par-tout, dans ta tente, aux combats;
Par-tout te reprochant ton crime & ton parjure,
Je te ferai sentir les tourmens que j'endure.
J'en mourrai; mais bientôt, abusé dans tes vœux,
Tu descendras, toi-même, au séjour ténébreux;
Et, satisfaite alors, mon ombre ensanglantée
Sans cesse poursuivra ton ombre épouvantée :
La voûte des enfers mugira de mes cris... '

---

(1) Vattene pur, crudel, con quella pace
Che lasci à me : vattene iniquo omai;
Me tosto ignudo spirto, ombra seguace
Indivisibilmente a tergo avrai.
Nuova furia co' serpi e con la face
Tanto t'agiterò quanto t'amai.

*St. 59.*

Vois si tu veux, ingrat, me trahir à ce prix.
Qu'ai-je dit? Vains projets d'une amante insensée!
Qu'un plus doux avenir vient flatter ma pensée!
Va, je ne te hais point; va, je sens que mes pleurs
Dans mon ame attendrie ont éteint mes fureurs.
Quel que soit ton parjure & mon dépit extrême,
*Renaud*, mon cher *Renaud*, il est vrai que je t'aime...
Ecoute: tu m'as dit que ta religion,
Que l'amour des combats, que ton ambition,
Et je ne sais encor quel serment homicide,
Te forçoient, malgré toi, d'abandonner *Armide*:
Eh bien! connois l'excès, le pouvoir de mes feux;
Je renonce à mon culte, & j'abjure mes dieux:
Sois le mien désormais. Idolâtre ou chrétienne,
*Armide* n'aura point d'autre loi que la tienne.
Détermine à ton gré ma croyance, mes mœurs.
Je n'examine rien; soit vertus, soit erreurs,
Tes devoirs sont les miens, & je suis ton exemple.
Déjà ton dieu m'est cher: conduis-moi dans son temple.
Heureuse, si bientôt, par des nœuds éternels,
Il unit nos destins au pied de ses autels!
Trop heureuse, en un mot, si, par l'amour conduite,
Ta main, sur les débris de Solime détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial;
Si, quittant à jamais un séjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre, ébloui de ta gloire,
Assise à tes côtés sur ton char de victoire!
J'ose exiger ce gage & ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet espoir, de me rejoindre à toi;
Et, quel que soit le sort qui m'attende à Solime,
J'y vivrai ton épouse, ou mourrai ta victime.

# LE PATRIOTISME,

## POÈME.

Ce peuple enorgueilli de l'empire des mers,
Qui divise l'Europe & trouble l'univers,
L'Anglais se croit-il donc le souverain du monde?
Eh! quel est le triomphe où son orgueil se fonde?
Voit-on ses pavillons arborés dans nos ports?
Je ne vois que son sang qui fume sur nos bords.
Que, de l'Américain possédant les contrées,
Il ferme à nos vaisseaux les mers hyperborées;
Que, de l'or du Bramine usurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous:
Croit-il nous étonner par ce foible avantage?
Rome n'a point tremblé des succès de Carthage.

Si *Louis* désira que l'univers calmé
Vît enfin de Janus le temple renfermé,
Ce n'est point d'une main suppliante & craintive
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'olive.
Il n'a déshonoré ni son rang, ni son cœur.
Sans paroître vaincu, sans se croire vainqueur,
Ce monarque vouloit qu'on mit dans la balance
Les droits de l'Angleterre, & les droits de la France;
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,
Les deux peuples rivaux signassent le traité.
Sans doute, il étoit loin d'employer l'artifice;
Et la paix devenoit le fruit de sa justice:

Mais puisqu'on veut la vendre & nous donner la loi,
Il la voulut en père, il la refuse en roi.

*Stanlei*, toi qui portas ce refus à ton maître,
Que Londres par ta bouche apprenne à nous connoître.
Du commerce étranger nous fermant les canaux,
Londres se promettoit des triomphes nouveaux :
Elle a cru que, pressés du fardeau des subsides,
Nous allions à ses fers tendre des mains timides ;
Dis-lui, *Stanlei*, dis-lui que le cultivateur
Sème en paix les trésors qui font notre grandeur ;
Que la main qui féconde & moissonne la terre,
Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Dis-lui que le Français est encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des temps où l'on trembloit pour lui.

Le dernier de nos rois, après trente ans de gloire,
Vit loin de ses drapeaux s'envoler la victoire ;
Mais, intrépide & fier sur son trône ébranlé :
« Non, dit-il, mon malheur n'est point encor comblé.
» J'appellerai mon peuple ; unis par leur courage,
» Le père & les enfans iront braver l'orage ».

Que son auguste fils élève aussi la voix :
Sur les mêmes sujets il a les mêmes droits.
A des abaissemens pensiez-vous le contraindre ?
Nous l'aimons, il peut tout : c'est à vous de le craindre.
Mais, pesons nos vertus & comparons nos mœurs.
Vous, fiers républicains, vous superbes vainqueurs,

Qui, couvrant de vaiſſeaux la ſurface de l'onde,
Raſſemblez dans vos murs les richeſſes du monde;
Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos tréſors,
Il faut donc que la cour, par de ſecrets reſſorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive les ſuffrages & les voix des communes?
Cependant ces Français, que votre orgueil jaloux
A privés d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher, aux deux bouts de la terre,
L'or que vous raviſſez par une injuſte guerre;
On les voit ces Français, ces zélés citoyens,
Prodiguer à leur prince & leur ſang & leurs biens:
On porte au pied du trône un tribut volontaire;
Et Paris a donné, quand Londres délibère.

Ce luxe, à nos climats reproché tant de fois,
La pompe de la cour, le faſte de nos rois,
Ces vaſes, ces métaux qu'étale l'opulence,
Ces chef-d'œuvres des arts, dont s'embellit la France,
On a vu notre zèle en immoler l'éclat
A la gloire des lys au ſoutien de l'état.
Les ſujets, du monarque imitoient les exemples:
Du ſein de leurs palais & du fond de leurs temples,
Les prélats & les grands envoyoient à leur roi
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi;
Et le pauvre, ſenſible à la gloire commune,
Pour la première fois pleura ſon infortune:
Malheureux ſeulement, ſous ſes toits ruinés,
De ne poſſéder pas des biens, qu'il eût donnés!

Toi, le maître & l'ami d'un peuple qui t'adore,
*Louis*, quel noble espoir doit t'animer encore !
Une plus belle ardeur embrâse nos esprits :
L'audacieux Anglais, trop fier de nos débris,
Contemplant de nos ports l'enceinte abandonnée,
Croit déjà voir la France à ses pieds enchaînée :
Il croit que désormais, sur l'empire des eaux,
Lui seul fera tonner l'airain de ses vaisseaux ;
Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles ou captives,
Nos flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je ? à son orgueil tant de fois démenti,
Le pavillon Français semble être anéanti ;
Et l'affreux léopard, respirant les ravages,
Déjà gronde & rugit autour de nos rivages.

Cependant quel génie ou quels puissans efforts
Rouvrent nos arsenaux & repeuplent nos ports ?
Déjà dans les chantiers de la France indignée
J'entends gémir au loin la scie & la coignée :
Ces chênes & ces pins qui bravoient, dans les airs,
Et la fureur des vents & le froid des hivers,
Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongéoient jusqu'aux enfers leur racine profonde ;
Ces colosses du Nord, par la terre enfantés,
Sur un autre élément tout-à-coup transportés,
Fendent le sein des mers ; & les vagues dociles
S'abaissent sous le poids de ces châteaux mobiles.

Quelles mains à l'état ont donné ces secours ?
C'est vous, mortels heureux, mais enviés toujours,

Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvans des pleurs versés par l'indigence.
C'est vous, ministres saints, pontifes révérés,
De l'autel & du trône appuis chers & sacrés.
C'est toi, vaste cité, qui fidèle à tes princes,
Dans les tems malheureux sers d'exemple aux provinces.
Tu ranimes leur zèle ; & les fleuves Français,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus nobles tributs aux deux mers étonnées.

Généreux citoyens, que ne puis-je, en ces vers,
A la postérité tracer vos noms divers !
Je laisse à nos héros, je laisse à la victoire,
Le soin de les inscrire aux fastes de la gloire.
Qu'ils doivent leur splendeur aux succès des guerriers !
Que le lys refleurisse à côté des lauriers !

Enfans de Mars, comblez une attente si belle :
Oui, c'est à la valeur à couronner le zèle.
Partez, nouveaux Jasons ; &, traversant les flots,
Allez venger la Grece, allez punir Colchos.
Pour ravir la toison par un monstre gardée,
Vous n'aurez pas l'appui des charmes de Médée :
Il faut du léopard affronter le courroux ;
Il faut, sans l'assoupir, l'abattre sous vos coups.
Allez ; & que bientôt nos mains reconnoissantes
Puissent orner de fleurs vos poupes triomphantes !

De l'empire des lys, toi, ministre éclairé,
Du vaisseau de l'état le pilote assuré,

Sage Choiseul, poursuis, sers ton maître & la France;
J'ignore quels desseins occupent ta prudence;
Ma muse n'ira point, par un zèle indiscret,
Du cabinet des rois pénétrer le secret;
Mais à tes soins actifs la politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie,
L'astre prédominant de tes heureux destins;
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'est par ton entremise, & sous ton ministère,
Que vont marcher unis les Français & l'Ibère.
Ils naissent, ces beaux jours, ces jours trop attendus;
Où l'aïeul des Bourbons dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Espagne & nous les monts des Pyrénées;
Où les deux nations l'une à l'autre enchaînées,
Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
Du sang & de l'amour resserreroient les nœuds.
Puisse enfin la Tamise, après ces temps d'orage,
Entrer dans les traités de la Seine & du Tage!
Puissé-je voir tes soins consacrés par la paix;
Et l'univers heureux jouir de tes bienfaits.

---

ÉPITRE

# ÉPITRE
# A MINETTE.

---

Cessez vos jeux, *Minette*, & m'écoutez.
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine, étourdie & légère,
*Minette*, enfin, me deviendra moins chère.
Votre air prévient; mais pourquoi cachez-vous
Un cœur cruel, sous des dehors si doux ?
Pourquoi, sur-tout, ces pattes veloutées,
Mais, en dessous, de griffes ergotées,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois,
De coups subits frappent-elles mes doigts ?
Vous déchirez la main qui vous caresse.
Je ne veux plus que ma lâche foiblesse
Nourrisse en vous ces sentimens ingrats.
Vous me direz (car que ne dit-on pas
Pour déguiser un naturel infâme ?
Souvent l'esprit est le vernis de l'âme,
Il en devient l'apologiste; mais
L'esprit est faux, quand le cœur est mauvais.)
Vous me dites que c'est à la Nature
Qu'il faut s'en prendre; & qu'après tout l'armure,
Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau,
Ne doit rouiller au fond de son foureau;
Qu'à son emploi chaque être se résigne,

Que le chien mord; que le chat égratigne;
Conclusion, qu'il est de vos destins
D'égratigner, & qu'à tort je me plains.
D'un cœur gâté telle est l'inconséquence.
Griffes n'avez que pour votre défense:
N'attaquez point, mais défendez-vous, soit;
Et gardez-vous d'abuser de ce droit.
N'avons-nous pas, ainsi que votre espèce,
Entre nos mains quelqu'arme vengeresse?
Quoi! pensez-vous qu'au milieu des travers,
Dont, par malheur, abonde l'univers,
Il ne soit pas des momens, où la bile
N'échauffe enfin, l'ame la plus tranquille?
Mais, croyez-moi; le plus sage, en ce cas,
Garde son flegme & soupire tout bas.
Oh! si chacun, n'agissant qu'à sa guise,
Imputant tout à l'humaine sottise,
Ainsi que vous, étoit abandonné
Au fol instinct dont il est dominé;
Si l'on pouvoit rompre toute mesure,
Verser le fiel de l'amère censure,
Venger son cœur, & traiter ici-bas
Les sots, ainsi que vous traitez les rats;
Répondez-moi: pensez-vous que moi-même,
(Moi qui suis bon, puisqu'enfin je vous aime,)
Oui, répondez: dites-moi; pensez-vous
Qu'environné de critiques jaloux,
Je ne pourrois, comme eux, plein d'amertume,
A son caprice abandonner ma plume;

Et, des bons mots empruntant le fecours,
Empoifonner & mes vers & leurs jours !
Graces aux foins qui, depuis mon enfance,
Ont de mes fens dompté la violence,
Toujours battu, mais bercé par les flots,
Je ris en paix de l'orage & des fots.
Leurs plats écrits, leurs cabales, leurs ligues,
Le nœud fecret de leurs fourdes intrigues,
Ces comités, ces foupers clandeftins,
Où ces meffieurs vont régler nos deftins ;
Où de Comus l'irritante fumée
Aiguife encor leur langue envenimée ;
Où, dans l'accès de leur double appétit,
A belles dents ils déchirent l'efprit ;
De ces bouffons les fades parodies,
De leurs recueils les plates rapfodies,
Le noir venin, le fiel de leurs écrits,
N'excite en moi que le plus froid mépris.
Mais cependant l'abeille courroucée
A la vengeance eft quelquefois forcée.
Lorfqu'elle va pomper le fuc des fleurs,
Et du matin mettre à profit les pleurs,
Souvent un fot qui la fuit à la trace,
Dans fes travaux l'interrompt & l'agace.
L'abeille alors prend l'humeur du frélon,
Sur l'importun darde fon aiguillon ;
Et, dans un coin, bientôt notre imbécile,
Trifte & confus, maudit le volatile.
L'heureufe abeille ( il eût dû le favoir )

Reçut du ciel un double réservoir:
L'un est rempli de l'utile rosée,
Qu'au sein des fleurs son adresse a puisée,
De ce nectar si bienfaisant, si doux,
Dont elle fait le partage avec nous.
L'autre est rempli de ce cuisant acide,
Dont l'aggresseur sent le venin perfide,
Poisons qu'elle a ramassés & cueillis
Également sur la rose & le lys.
Car à mon sot je dois encore dire
Qu'autour de nous tout être qui respire;
Que l'animal, l'homme & les végétaux
Ont le principe & des biens & des maux;
Et qu'en ce point l'imprudent & le sage
Savent en faire un différent usage.
Où l'un choisit l'amertume & le fiel,
L'autre distingue, & fait trouver le miel.
Et c'est ainsi qu'au monde sublunaire
Il n'est de mal que le mal qu'on fait faire.
Quoi! dans le temps où j'use mes esprits
A raisonner, à polir mes écrits,
Un impudent qui n'a d'autre mérite,
Que le levain de sa bile maudite;
Et qui, semblable aux reptibles obscurs,
Dans un recoin vomit ses sucs impurs;
Un vil Zoïle osera, dans sa rage,
Secrètement déchirer mon ouvrage;
Et sur mes vers distillant ses poisons,
Mettre en bons mots de mauvaises raisons?

On me dira que, dans sa cotterie,
Poussant plus loin la basse effronterie,
Par quelques sots sottement écouté,
Il n'est talent qu'il ne m'ait disputé;
Qu'il ose plus; que dans ces rimes même
Où j'ai chanté tout ce que mon cœur aime (1),
Où j'ai vanté ma patrie & mon roi,
Où j'ai dépeint tout bon Français & moi,
On me dira que sa haine insensée,
Dénaturant le style & la pensée,
Sur quelques mots interprêtés exprès,
Aura voulu qu'on me fît mon procès?
Je le saurai, je verrai ses cabales,
Et froid témoin de ces ligues fatales,
Je laisserai sa coupable fureur
Calomnier mon esprit & mon cœur?
Non; mon dépit aussi-tôt se réveille.
Lâches, craignez l'aiguillon de l'abeille:
Craignez, du moins, qu'armé de mes crayons,
Du jour, sur vous, rassemblant les rayons,
Je ne vous peigne & fasse reconnoître
Sous des couleurs, trop fidèles peut-être.
Jusqu'à ce jour, ma facile bonté
A pu souffrir votre importunité:
Vous m'avez cru foible & pusillanime;
Mais votre humeur ose aller jusqu'au crime;

(1) Le Patriotisme, poëme. Voyez ci-devant page 299 de ce volume.

Et toute entière à ses emportemens
De mes écrits passe à mes sentimens ?
Ah ! si... mais non... Que la nuit la plus sombre
Vous enveloppe encore de son ombre.
Ai-je besoin d'ôter à la laideur
Le plâtre usé de son masque imposteur ?
A nos regards de lui-même il s'entr'ouvre ;
Et, malgré vous, l'œil public vous découvre.
  Ma Muse ainsi renferme ses pinceaux.
J'attends encor des outrages nouveaux :
Mon cœur sensible & que le vôtre offense,
Ne vous hait pas, mais il hait la vengeance.
Tout esprit doux se borne à menacer ;
Le glaive est prêt, mais il craint de blesser.
Eh ! plût aux dieux que, dans l'âge où nous sommes,
L'aménité rapprochant tous les hommes,
Unît les cœurs, les talens & les arts,
Sut émousser la pointe de ces dards,
Que des humains la fureur insensée
Lance aujourd'hui jusqu'au sein du lycée.
  Qui penseroit, à voir ces démêlés,
Ces longs débats toujours renouvellés,
Ces noirs factums, ces brochures cruelles,
Ces manteaux-courts, colporteurs de libelles,
Ce vil essaim d'insectes bourdonnans,
Nés dans la fange, emportés par les vents,
Qui des marais dont ils viennent d'éclore,
Vont ravager les richesses de Flore,
Vont déposer sur les fruits de l'été

Ces œufs féconds, dont le germe infecté
Fait pulluler tant d'immenses familles
De vers rongeurs & d'infâmes chenilles;
Qui penseroit qu'au milieu des rumeurs,
Des mouvemens, des ligues, des horreurs
Dont est troublé le monde littéraire,
Qui penseroit, dis-je, qu'en cette guerre
Il ne s'agit entre tant de rivaux,
Que d'un laurier, d'infructueux rameaux,
D'un faux encens qui s'exhale en fumée,
Et d'un vain bruit, qu'on nomme Renommée;
 Je vois par-tout, avec l'acharnement,
Régner la haine & le dénigrement:
Les froids bons mots, l'insipide ironie
Versent leur fiel sur les fruits du génie.
Dès qu'un ouvrage au grand jour a paru,
Dans les caffés, le critique accouru
Sonne l'alarme, assemble ces pygmées,
Ces légions de longs sifflets armées,
Qui, ne sachant ni sentir, ni parler,
De leurs poulmons savent du moins soufler
Dans ces tuyaux, qu'une lâche industrie
A fait servir d'organes à l'envie.
Au milieu d'eux, leur chef déshonoré,
Couvert d'opprobre, à la honte livré,
Au noir tamis de la froide analyse
Passe l'écrit qu'il déchire & méprise.
Bientôt le prisme & le compas en main,
Pour résulta de son triste examen,

Il ne voit plus, dans l'œuvre qu'il censure,
Qu'un rien pompeux fardé d'enluminure.
Sur cet arrêt par sa bouche rendu,
De ses suppôts l'escadron répandu
Va par des cris, de folles incartades,
Renouveller les fureurs des Ménades.
Du dieu de l'Inde on croit revoir les jeux.
Précipitée à flots impétueux,
L'horrible Orgie, au combat échauffée,
Met en lambeaux le malheureux Orphée.

Vous en pleurez, messieurs les beaux esprits;
Mais vainement. Dans vos propres écrits
De ces excès vous donnez des modèles.
Tant d'ignorans, témoins de vos querelles,
Lancent sur vous les traits envenimés,
Les mêmes traits dont vos bras sont armés!
N'est-ce pas vous qui tenez à vos gages
Ces embrions, ces petits personnages,
De tout mérite ardens persécuteurs,
Intrus par vous au nombre des auteurs?
Vous excitez les cris de la cabale.
Redoutez-vous une Muse rivale?
A sa poursuite alors vous envoyez
Tous ces roquets, par qui sont aboyés
Les candidats, les nourrissons du Pinde.
Du double mont où son esprit se guinde,
Vous détournez son vol & son essor.
Dans vos noirceurs vous faites plus encor:
Vous répandez sur ce timide émule

L'aigre sarcasme, avec le ridicule.
Ses vers par vous mutilés, travestis,
A leurs lecteurs n'offrent qu'un cliquetis
De mots sans ordre & de phrases usées,
Sous un vernis vainement déguisées.
Tel est, sur-tout, l'art de nos prosateurs :
De nos tableaux ils ôtent les couleurs,
Laissent le trait, & privent le génie
De cet éclat qu'il tient de l'harmonie.
Ils n'aiment point ces nobles fictions,
Ce mouvement, ce jeu des passions,
Ces traits hardis, ces fougues téméraires,
Du vrai poëte élans involontaires.
Ils n'aiment point ces mots, de qui le choix,
De qui les sons, arrondis par la voix,
En chatouillant notre oreille charmée,
Donne la vie à l'image exprimée.
Tout ce brillant, que leur morgue proscrit,
N'est qu'un phosphore, un éclat de l'esprit.
Ils aiment mieux une prose toisée,
Où la raison lourde & symmétrisée,
Ne peignant rien, mais définissant tout,
S'appesantit, & disserte sans goût.
Aussi voit-on tout rimeur subalterne
Fêté par eux, sur le Pinde moderne.
Voilà leur aigle : il a rimé, dit-on,
Rimé *Séneque*, *Aristote* & *Platon*.
Il est bien vrai, que sa docte Minerve
En vains détails se morfond & s'énerve,

L'inverſion, toujours hors de propos,
Brouille en ſes vers l'arrangement des mots :
Sa Muſe, enfin, de graces dépouillée,
Dans ſes contours toujours entortillée,
Comme un reptile, au travers des taillis,
Péniblement ſe traîne à longs replis.
Mais il n'importe; on trouve dans ſes rimes
L'empois du grand, ces deviſes ſublimes,
Ces riens pompeux, ces recherches du cœur,
Et des pédans la ſombre profondeur.
Ce protégé dans leur troupe s'aggrége.
Voilà mon ſot fier de ce privilége,
Qui, régentant l'école d'Apollon,
Regarde tout du haut de ſa raiſon.
Il eſt gonflé du fiel de la ſatyre :
Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire,
Il ſait cacher ſon eſprit médiſant
Sous la ſaillie & ſous un ton plaiſant.
Mais ſa gaîté n'eſt que grimace vaine,
Son rire affreux eſt celui de la haine :
Enfin, il a pour talent ſingulier
Un art honteux, l'art de parodier.
Talent commun, ſans verve & ſans ſublime.
Qu'il me réponde : a-t-il autant d'eſtime
Pour ce *Scarron*, ce biſarre *Callot*,
Dont le burin & dont l'eſprit fallot
Ont ſurchargé leurs peintures comiques
D'êtres tortus, de formes fantaſtiques,
D'anges proſcrits en magots fagotés,

De noirs démons ſur des monſtres portés,
Qui, ſe coëffant du capuchon d'un moine,
Tentent la foi du ſolitaire *Antoine* ;
Eſtime-t-il l'un & l'autre bouffon
Au même point qu'un *Corrège*, un *Milton*,
Eux dont la touche & vigoureuſe & pure
Des traits de l'art embellit la nature ?
Les faux plaiſans, les diſeurs de bons mots
Par leur jargon n'en impoſent qu'aux ſots.
Un vers heureux, dicté par le génie,
Vaut tout le ſel de leur plate ironie.
Par un eſprit équitable & ſenſé
L'eſprit d'autrui n'eſt jamais rabaiſſé ;
Et du railleur la ſtérile éloquence
Eſt moins en lui talent qu'inſuffiſance.
Mais finiſſez.... Quoi ! Minette pourſuit ?
De mes leçons eſt-ce donc là le fruit ?
Ceſſez, vous dis-je, ou ces griffes cachées
Par le ciſeau vont être retranchées.
Imitez-moi ; j'aurois pu démaſquer
Tant d'importuns ardens à m'attaquer :
De leur cabale éclairant les manœuvres,
Montrant leurs fronts où ſifflent les couleuvres,
J'aurois ſur eux fait retomber les traits
Qu'ils m'ont lancés par des reſſorts ſecrets :
J'ai dédaigné cette juſte vengeance.
Enfin, Minette, imitez ma prudence ;
Et déſormais, tranquille à mes côtés,
Bornant le cours de vos jeux déteſtés,

Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
Eſt étendu, mais qu'il faut le réduire ;
Et qu'il vaut mieux être par ſa douceur
Dupe d'autrui, que méchant par humeur.

---

# ODE
## SUR LA POÉSIE,
### COMPARÉE
### A LA PHILOSOPHIE.

# AVERTISSEMENT.

*Monsieur* Rousseau, *par une singularité toujours soutenue & toujours plus inconcevable, semble vouloir anéantir les lettres & les arts qu'il honore. Il étoit facile d'entrevoir, dans sa lettre sur les spectacles, sa manière de penser à l'égard de la poésie: il vient enfin de la développer dans son traité de l'éducation. Il s'y sert des expressions les plus méprisantes, tant sur la frivolité prétendue de ce talent, que sur l'inutilité de ceux qui le cultivent. Je n'ai point balancé à relever l'avilissement, où l'on semble vouloir plonger la partie la plus brillante de la littérature. Du moins imité-je en cela M.* Racine, *qui défendit le théatre contre messieurs de* Port-Royal *qu'il estimoit, dont il avoit été l'élève, & dont il devint l'ami.*

# ODE
## SUR LA POÉSIE,
### COMPARÉE
### A LA PHILOSOPHIE.

A ce front où des dieux éclate la nobleſſe,
A ces brillans lauriers qui, de fleurs enlâcés,
Couronnent les replis de tes cheveux treſſés,
Oui, je te reconnois : c'eſt toi-même, ô déeſſe !
O poéſie ! ô toi ! fille des immortels,
Sous l'ombrage des lys quel motif te ramène ?
Viens-tu redemander aux peuples de la Seine
L'encens que leur mépris refuſe à tes autels ?

Muſe, chère à mon cœur & toujours adorée,
Commande ! mes eſprits vont s'élancer vers toi.
Que ton rayon céleſte étincelle ſur moi ;
Arme mes foibles mains de ta lyre ſacrée:
C'en eſt fait ; & mon ſang, à flots précipités,
Comme un torrent fougueux dans mes veines bouillonne.
Tu m'inſpires, déeſſe, & déja ma voix tonne :
Elle tonne ſur vous, profanes !... Ecoutez !

Du ſein des élémens confondus en tumulte.
Quel pouvoir a ſoudain tiré ce globe affreux ?
Il roule, épouvanté, ſous un ciel ténébreux ;
Mais le jour luit, enfin, ſur cette maſſe inculte.

T 2

Je n'y découvre encore que d'immenſes forêts,
Repaire obſcur où l'homme, errant avec la brute,
Va ſe nourrir du gland, que ſa faim lui diſpute,
Et ſe déſaltérer ſur le bord des marais.

Il rampe, ſe replie, &, dans la fange impure,
Laiſſe pour monument du plus honteux affront,
La trace de ſes mains, l'empreinte de ſon front.
Reconnoîtrai-je en lui le roi de la nature?
Lui-même a méconnu ſon empire nouveau.
D'un limon trop épais ſon ame enveloppée
De ſes grands attributs n'eſt point encore frappée;
Et le maître du monde en eſt le vil fardeau.

Quelle eſt cette beauté farouche, échevelée?
C'eſt ſa compagne: en proie aux flammes de l'amour,
Elle erre, vagabonde, & la nuit & le jour:
J'entends mugir ſa voix ſourde, inarticulée.
Cent rivaux, entraînés par une aveugle ardeur,
Se preſſent autour d'elle: à ces accens bizarres,
Les tigres vont changer, dans leurs luttes barbares;
Le plaiſir en combat & l'amour en fureur!

Vous, qui de vos leçons nous vantez la ſageſſe;
Philoſophes ſi fiers, mortels ſi dédaigneux,
Eſt-ce par vos travaux que l'homme plus heureux
De ſes ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe?
Vîntes-vous, attendris ſur le ſort des humains,
Organes inſpirés de l'arbitre ſuprême,
Démontrer l'homme, à l'homme ignoré de lui-même?
Du ſceptre de la terre ornâtes-vous ſes mains?

Non! mais ſous le portique & de Rome & d'Athène
On vit plus d'un ſophiſte, imprudent novateur,

Vouloir, pour dégrader & l'homme & son auteur,
Dans ses brûlans foyers éteindre l'ame humaine.
Votre misantropie à nos arts, à nos lois
Ose encor préférer l'instinct des premiers âges,
Va chercher les vertus chez des peuples sauvages;
Et voudroit repeupler les antres & les bois.

Combien fut plus heureux le sublime génie,
Qui, pour apprivoiser l'homme indiscipliné,
Arracha des forêts cet être infortuné,
Et des sociétés établit l'harmonie!
O Muse, ce fut toi qui, par des nœuds si purs,
Réunit les humains sous la lyre d'*Orphée*;
Et Thèbes, ton ouvrage & ton plus beau trophée,
Aux accords d'*Amphion* vit élever ses murs.

Mais en éclairant l'homme, en lui servant de guide,
Loin de l'humilier, loin de flétrir son cœur,
Tu lui dis: « Fils des dieux, jouis, de ta grandeur,
» Et vers l'Olympe, enfin, lève ce front timide.
» Te couvrant des rayons de la divinité,
» Ils t'ont paîtri, ces dieux, entre leurs mains sacrées:
» A ton esprit créé leurs ames incréées
» Accordèrent le don de l'immortalité.

Tel, se reproduisant sous des formes plus belles,
L'insecte, qui rampoit dans la nuit des hivers,
Au retour du zéphir s'élève dans les airs
Et développe au jour l'or brillant de ses ailes,
Tel l'homme, enorgueilli de connoître ses droits,
Sort, en triomphateur, de ses huttes barbares.
Les plus riches métaux, les marbres les plus rares
Couvrent l'ami des dieux, sous de superbes toits.

*Homère* vient : le feu de son puissant génie
Une seconde fois féconde l'univers.
Ce mortel créateur jusqu'au fond des enfers
Etend & va porter le germe de la vie.
Quel effor pourroit suivre un élan si hardi ?
Il franchit, d'un seul trait, les colonnes d'*Alcide* ;
Et le monde, embrassé dans un vol plus rapide,
A, par des fictions, besoin d'être aggrandi.

« Ce soleil, nous dit-il, dont la flamme épurée
» Nous lance la lumière en traits étincellans,
» Ce soleil, c'est un dieu dont les coursiers brûlans,
» Soufflent les feux du jour, du haut de l'empirée.
» Ces globes lumineux, autour de lui roulans,
» Qui mêlent à la nuit leur clarté tempérée,
» Ce sont aussi des dieux, dont la marche assurée
» Marque, avec des points d'or, la mesure des ans. »

Sur la pourpre & l'azur couchés près de leur maître,
Bientôt, dans le palais de l'Immortalité,
Il nous peindra les dieux buvans la volupté,
S'enivrans du bonheur, l'essence de leur être.
*Vénus* entre ses bras caressera son fils,
L'*Amour*, dont le pouvoir lui soumet la nature,
Qui, dans les plis flottans de sa belle ceinture,
Fait badiner les jeux, les graces & les ris.

Le gendre de *Cérès*, dans les royaumes sombres,
Sous sa fourche inflexible épouvante les morts.
La fière *Némésis*, qu'entourent les remords,
De ses fouets vengeurs frappe les pâles ombres.
Le trident de *Neptune* enfle, applanit les flots.
Aux pieds du dieu des dieux un aigle, dans sa serre,

Tient ces foudres grondans, ces flèches du tonnerre
Que forgea le cyclope, aux antres de Lemnos.

Une vie immortelle est par-tout répandue;
Tout est empreint du sceau de la divinité.
*Homère* croit la voir, dans son immensité,
Voler avec les vents, rouler avec la nue:
Il la voit au sommet du chêne audacieux,
Sous les humbles roseaux, sous les joncs des fontaines,
Dans l'herbe des vallons, dans les épics des plaines;
Et ce vaste univers n'est qu'un temple à ses yeux.

O mon maître adoré, quelle foule d'images!
Tout est sublime & fier sous tes brillans pinceaux.
Tristes réformateurs! près de ces grands tableaux,
De quels prix deviendront vos préceptes sauvages?
Vous desséchez les fruits, vous flétrissez les fleurs,
N'anéantissez point des fictions si belles;
J'abjure, en les sentant, vos vérités cruelles;
Et j'aime mieux, enfin, d'agréables erreurs.

Cessez d'appesantir le compas d'Uranie
Sur les dépôts sacrés du langage des dieux:
Calculez la hauteur & l'espace des cieux;
Mais la raison ne peut mesurer le génie:
Son éclat le dérobe à nos yeux étonnés.
Ainsi l'astre du jour, nageant dans la lumière,
Pour fermer devant lui notre foible paupière,
N'a besoin que des feux de son disque émanés.

Quoi! votre orgueil, jaloux des plus belles couronnes,
Les arrache du front des plus grands écrivains?
Vous fouillez leurs tombeaux; & vos profanes mains
Du temple de la Gloire ébranlent les colonnes?

Eh ! quels maux ont produit & leurs chants & leurs vers ?
Ont-ils du fanatiſme enſanglanté l'idole ?
Non : mais on vit ſouvent les clameurs de l'école,
Pour des opinions, embrâſer l'univers.

Quels ſeroient donc vos droits & qu'oſez-vous prétendre ?
Dans les faſtes des temps cherchons la vérité.
Du célèbre *Platon* le diſciple vanté
Forme le jeune cœur & l'ame d'*Alexandre :*
Quoi ! déjà dans ſes mains & le glaive & les feux ?
Quoi ! ſur le char ſanglant du démon de la guerre,
Ce héros forcené va ravager la terre ;
Et l'élève d'un ſage eſt un brigand fameux ?

Mais quel autre ſpectacle à mon ame attendrie !
Eſt-ce-là cet *Octave* entouré de bourreaux,
Qui, d'un foible ſénat renverſant les faiſceaux,
Sous un ſceptre de fer fit gémir ſa patrie ?
Tout eſt changé : je vois le plus grand des *Céſars :*
C'eſt *Auguſte*, l'ami des enfans du Parnaſſe,
Qui, ſenſible aux accords de *Virgile* & d'*Horace*,
Donne la paix au monde & fait régner les arts.

Ceſſons de diſputer un frivole avantage.
Rivaux trop orgueilleux, & qui nous outragez,
Que les lauriers du Pinde, avec vous partagés,
Puiſſe nous raſſembler ſous leur tranquille ombrage :
Des nymphes d'Hipocrène *Uranie* a les droits ;
Imitez-la : quittant les globes & les ſphères,
Souvent elle s'unit à leurs danſes légères,
Et mêle ſes accens au concert de leurs voix.

# PREMIERE NUIT

## D'YOUNG,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS.

# AVERTISSEMENT.

*Un ami m'avoit dérobé cet essai de traduction ; il ne me fit l'aveu de son infidélité, qu'au moment où l'impression étoit achevée. Sans cela, je n'aurois jamais consenti à la publicité de quelques vers faits dans la seule idée de m'essayer dans un genre de poésie, dont notre langue n'a aucun modèle. Je n'ai point eu, sur-tout, la prétention d'entrer en rivalité avec M.* le Tourneur, *dont l'ouvrage a eu un succès si général & obtenu à si juste titre. Je ne me suis point fait un scrupule de m'enrichir des beautés & des expressions heureuses répandues dans sa traduction. Par une suite de la même liberté, j'ai changé l'ordre & le fonds des idées, lorsque la marche du style poétique & l'harmonie des vers m'ont paru l'exiger.*

# PREMIERE NUIT
## D'YOUNG.

Toi, le dieu du repos & que l'ombre environne,
Sommeil viens m'assoupir !... hélas ! il m'abandonne !
Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
De tout être plaintif il évite la couche :
L'infortuné l'appelle & son cri l'effarouche :
L'infortuné qui dort, dort sans tranquillité.

Après quelques momens d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne se rouvre jamais aux feux de la lumière !
Trop heureux le mortel qui ne s'éveille plus !
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux sont superflus.

Je sommeillois... Un songe & de vaines images
Ont fatigué mes sens battus de mille orages :
Désespéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourmens j'éprouvois les horreurs.
Eh ! quoi, souffrir encor des maux imaginaires !
Un soufle a dissipé ces trompeuses chimères ;
Mais après les erreurs d'un pénible sommeil,
L'affreuse vérité m'attendoit au réveil.
Quel réveil ! qu'ai-je vu ! J'ai vu trois mausolées,
Où des plus chers objets les ombres désolées
A mes yeux attendris demandent tour-à-tour
Les pleurs de l'amitié, les larmes de l'amour.

Le jour ne ſuffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui, la nuit, même la plus obſcure,
Alors que tout s'éteint dans ſa noire épaiſſeur,
Eſt moins triſte que moi, moins ſombre que mon cœur.
Ce fantôme voilé, que le ſilence mène,
Aſſis, en ce moment, ſur ſon trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs;
Et ſon ſceptre de plomb pèſe ſur l'univers.
Quelle ombre impénétrable & quel calme immobile!
La nature ſe tait dans ſa marche tranquille:
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort:
Tout ſemble anéanti, rien n'eſt mû, tout eſt mort.
De ce vaſte repos combien l'ame eſt frappée!
O des mondes détruits l'image anticipée!
Triſte & dernier ſoleil!... jour affreux, hâte-toi!
Viens tirer le rideau... tout eſt fini pour moi!

Couple majeſtueux, obſcurité, ſilence,
Vous, nés avant les temps & dans le vuide immenſe,
Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,
Adoucit la penſée & ſoutient la vertu;
Venez, raffermiſſez ma raiſon qui ſuccombe:
Je vous remercîrai dans la nuit de la tombe.
La tombe eſt votre empire; & c'eſt dans le cercueil
Que l'homme, dépoſant ſon faſte & ſon orgueil,
Humilié, ſoumis au bout de ſa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit ſa pouſſière.

Vaines divinités, ſerez-vous mon appui?
Non, j'invoque mon dieu! qu'êtes-vous devant lui?

Devant

Devant lui, dont la voix & puiſſante & féconde
Pénétra du chaos l'immenſité profonde ;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs ;
Qui de l'antique nuit éclairciſſant les voiles,
Sema ſur leur azur l'or brillant des étoiles ;
Qui du ſoleil, enfin, allumant le flambeau,
S'annonça pour monarque à ce monde nouveau.

Être ſuprême ! inſtruis mon ame qui s'égare.
Voici l'heure paiſible, où les yeux de l'avare
Veillent, appeſantis ſur de vains monceaux d'or ;
Les miens s'ouvrent ſur toi, ſur toi, mon ſeul tréſor :
Ce n'eſt que dans ton ſein que je cherche un aſyle.
Le ſilence eſt moins calme & la nuit moins tranquille :
La nuit couvre, à la fois, & mon ame & mes ſens.
De tes rayons divins que les feux renaiſſans
Percent le noir tiſſu de ces voiles funèbres :
Fais luire ta ſageſſe au milieu des ténèbres.
Je voudrois, rejettant le poids de mes chagrins,
M'arracher à moi-même, à mes affreux deſtins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes penſées.
Les ſcènes de la vie, à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes eſprits.
D'utiles vérités viens remplir mes écrits :
Sois mon guide, conduis mes pas vers la ſageſſe ;
De ſes liens ſacrés enchaîne ma foibleſſe:
Loin du mal, vers le bien pouſſe ma volonté.
Grand dieu ! tu m'as puni ! tous tes coups ont porté :

J'ai bu le vase affreux, versé dans ta colère,
Son fiel est dévorant, mais qu'il soit salutaire !

L'heure sonne ! on la compte ; elle n'est déjà plus :
L'airain n'annonce, hélas ! que des momens perdus :
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille ;
Et c'est la voix du temps qui frappe mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal :
C'est elle !... Où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées :
Le seul effroi me reste & l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? Et quelle scène à mes yeux se déploie ?
Des bords du lit funèbre, où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable Mort me montre le tombeau.
Eternité profonde, océan sans rivage !
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi ! c'est-là que je cours ?
L'éternité pour l'homme ?... il vit si peu de jours ?

Autant que son auteur, l'homme est inconcevable.
De deux êtres divers mélange invraisemblable,
Son bizare destin flotte indéterminé,
Vil & grand, pauvre & riche, infini, mais borné,
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances,
De l'un & l'autre extrême il franchit les distances ;
Il touche aux opposés, dont il est le milieu ;
Et l'homme est la nuance entre l'atôme & Dieu.
Noble & brillant anneau de la chaîne inégale,
Qui du néant à l'être embrasse l'intervale,

De l'ange & de l'insecte il partage le sort,
Foible immortel, blessé du glaive de la mort,
Enfant de la poussière, héritier de la gloire,
Un ver... un dieu... chez lui tout est contradictoire.
Qui peut s'interroger, s'observer sans effroi?
Je pâlis, je recule... épouvanté de moi!
Dans ses propres foyers ma pensée étrangère
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire:
Au travers de mes sens, mon ame veut se voir,
Et l'être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'homme est, pour lui-même, un effrayant mystère:
Au sein de la bassesse, au sein de la misère,
Son front s'élève au ciel, de gloire environné:
Il est plus fier encore qu'il n'est infortuné.
Sur mes destins confus ma raison indécise
Flotte entre la terreur, la joie & la surprise:
Orgueilleux & souffrant, je m'admire & me plains;
Et je crois & je doute, & j'espère & je crains.
Qui peut me conserver, qui peut m'ôter la vie?
Un jour, il faut bien qu'elle me soit ravie;
Mais aussi rien ne peut m'enchaîner au tombeau;
L'ame y prend son essor vers un monde nouveau.

Non, l'immortalité n'est point une chimère;
Sur ce grand intérêt la nature m'éclaire.
Ce ciel éblouissant, ce dôme lumineux
Laisse échapper vers moi, du centre de ses feux,
Un rayon précurseur de la gloire suprême:
Tout la peint à mes yeux, tout... le sommeil lui-même.
Quand ce dieu taciturne abandonne au repos

Mes sens appesantis sous de mornes pavots,
Des fers de sa prison libre & débarassée,
Mon ame suit encor le vol de la pensée.
Sur un sol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure & les fleurs :
Tantôt triste, pensive & s'enfonçant dans l'ombre,
Elle fuit, effrayée, un bois lugubre & sombre.
D'un rocher, quelquefois, elle roule soudain ;
Ses bras ensanglantés l'y suspendent en vain :
Elle retombe ; un lac la reçoit dans sa chute :
Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte,
Elle se débat, nage &, regagnant le bord,
Sur le roc escarpé gravit avec effort.
Dans la course des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance & croit planer, environnée
De ces sylphes brillans, de ces esprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs.
Mais, soit que son erreur la console ou l'afflige,
De ses songes confus le bizarre prestige
Lui dit, que son instinct, son vol impérieux
L'élève vers sa source, en l'élevant aux cieux ;
Qu'aux plaines de l'Ether développant son aîle,
Elle abandonne un corps appesanti, loin d'elle ;
Que son être est plus noble ; & qu'elle ne sort pas
De la vile poussière éparse sous mes pas.

Ainsi l'ombre elle-même, à travers son nuage,
De l'immortalité me présente l'image :
Un jour pur, éternel, s'annonce dans la nuit.
Le silence me parle & le rêve m'instruit.

On se berce, en veillant, de songes plus funestes.

A la clarté du jour, ſous les voûtes céleſtes,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
De fantômes plus vains que les jeux du ſommeil ?
Inſenſé ! j'eſpérois, je voulois l'impoſſible :
Je cherchois, dans l'orage, un calme incompatible,
Sur ce globe mouvant égarant mes deſirs,
Je croyois, dans leur fuite, arrêter les plaiſirs.
Quel brillant univers habitoit ma jeuneſſe !
Comme il s'embelliſſoit au gré de mon ivreſſe !
A l'eſſaim des amours les jeux entrelacés,
Des folâtres plaiſirs les groupes diſperſés
De ce monde charmant ornoient les perſpectives :
Mon priſme y répandoit les couleurs les plus vives.
Ebloui de l'éclat de ces rians tableaux,
Tel que le ver, captif ſous l'or de ſes réſeaux,
Qui de ſes propres nœuds s'embarraſſe & ſe lie,
Je m'entourois des fils tiſſus par ma folie :
J'épaiſſiſſois le voile étendu ſur mes yeux.
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,
Du jour de ma raiſon redoutant la lumière,
J'aimois à me rouler dans ma chaîne groſſière.
Hélas ! & de mes ſens j'idolâtrois l'erreur :
Satisfait & trompé, je goûtois mon bonheur,
Lorſque ſoudain j'entends ces timbres formidables,
Ces ſons retentiſſans en échos lamentables,
Ces cloches, qui ſans ceſſe, aux gouffres du tombeau
Appellent des humains le malheureux troupeau.
Je m'éveille & me vois, à mon heure ſuprême,
Livide & deſſéché, foible & mourant moi-même.
Plaiſirs, tréſors, grandeurs, tout s'eſt évanoui !

J'ai perdu l'univers dont mon ame a joui.
Il ne lui reste, hélas ! de cet immense empire,
Qu'un automate usé que la mort va détruire.
Oui ; les fils, qu'Arachné développe dans l'air,
Sont des cables pesans, sont des chaînes de fer
Près de ces nœuds légers, dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur, un moment à la vie.

Tranquillité des cieux, toi seule aux immortels
Donnes le vrai bonheur & les plaisirs réels :
C'est-là qu'ils coulent purs de leur source sacrée.
Rien n'arrête en son cours, leur égale durée :
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.
Au séjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui, des plaines de l'air descendant sur les mondes,
Y versent le malheur ou quelques biens suspects.
Dans la malignité des plus sombres aspects,
Sur ce globe orageux l'influence des astres
Jette ainsi ses poisons & d'éternels désastres.
Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
Fait sortir, de son urne, un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussi-tôt détruite.
Si d'immenses débris le temps sème sa fuite,
Si de l'énorme faux, que soulève son bras,
Il moissonne, en courant, les plus vastes états ;
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs, dont notre ame est charmée.
Eh ! combien sont flétris dans leur germe infecté !
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
Le monde le promet & jamais ne le donne :

La fortune le prête & toujours l'empoisonne.
Le bonheur sur la terre ! en quel temps ! en quels lieux ?
La réalité fuit... l'ombre abuse nos yeux.
C'est la seule vertu qui le goûte & l'épure :
Puisé dans elle-même, elle seule en est sure.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté :
Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah ! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connoître
Et mes plaisirs si faux & mes biens si peu vrais !
Qu'elle eût, à ma vieillesse, épargné de regrets !

Implacable tyran, dont le pouvoir se fonde
Sur la destruction des empires du monde ;
O mort qui dois un jour, sur le trône des airs,
Éteindre & dévorer l'astre de l'univers ;
Replonge tout, barbare, au fond des noirs abîmes :
Les mondes, leurs soleils, ce sont-là tes victimes ;
Mais, moi, puis-je être, hélas ! digne de ton courroux ?
Pourquoi sur un atome appesantir tes coups ?

L'astre des nuits à peine, en sa course nocturne,
Eut arrondi trois fois son globe taciturne,
Que, d'un trait de ta main, mon cœur déjà percé
S'en est senti, trois fois, mortellement blessé.
C'est en vain que le temps coule & change mes heures,
J'habite vainement de nouvelles demeures,
Je n'y retrouve point le plaisir qui m'a fui :
Un divorce éternel me sépare de lui.
De mes réflexions le poison me consume :
Il s'aigrit sur mon cœur abreuvé d'amertume.
Hélas ! l'obscurité, le silence des nuits

Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis :
Je m'y sens dévoré du feu de ma pensée.
Par elle, quelquefois ma douleur caressée,
Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
La suit, dans les détours des temps qui ne sont plus,
Mais là, d'un fer caché, sa fureur m'assassine.
Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
De mes plaisirs passés l'inhumaine se sert :
Aux lieux, qu'ils habitoient, je ne vois qu'un désert,
Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres :
Aux rayons expirans de quelques lueurs sombres,
J'y vois de mon bonheur les vains débris épars.
Tous mes ressouvenirs sont armés de poignards,
Tous; & ces voluptés qui me furent si chères,
Mon faste éblouissant, mes grandeurs passagères
A mes esprits confus n'ont laissé que l'effroi.

Mais, quoi? dois-je me plaindre & ne plaindre que moi?
Non, non : mes tristes yeux pleurent une infortune
Par-tout multipliée, à mille êtres commune:
Le malheur fut toujours la loi de l'univers.
Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère:
Leur mère, dans ses flancs déchirés & meurtris,
Transmit sa destinée à ses malheureux fils.

Combien, autour de nous, mugissent de tempêtes!
Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes!
Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
Le feu de la discorde & celui des volcans,

La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
Des prompts embrâsemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,
Le désordre, le choc de la nature entière
Tourmentent des mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés
Sous de noirs souterrains, des spectres animés
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.
Là, sur le sein des mers, un despote barbare
A la rame pesante enchaîne ses égaux,
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux.
De la vague orageuse ils brisent la colère;
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici des malheureux, vieillis dans les combats,
Epuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mandier un pain noir, qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,
A mille infortunés, pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un cercueil pour dernière espérance.
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts?
Le sein des hôpitaux les rejette au-dehors.
Entends-tu ces mourans, qui demandent leur place
Et d'un lit douloureux sollicitent la grace?
Que d'hommes, mollement élevés & nourris,
Sur le seuil des palais font entendre leurs cris!
L'humiliant refus repousse leur prière.
Riche voluptueux, courez sous la chaumière;
Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,

Quand l'habitude éteint vos désirs languissans,
Volez respirer l'air de ces tristes asyles,
A la main, qui demande, ouvrez des mains faciles;
Le spectacle touchant de tant de maux soufferts
Rendra vos goûts plus vifs & vos plaisirs plus chers.
La sensibilité s'éveille dans les larmes,
Mais, la pitié pour vous auroit-elle des charmes?
Non, barbare! jamais elle n'émut vos cœurs?
Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs!

Encor si, réservé pour un juste supplice,
Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice;
Mais, de la vertu même il attaque les jours.
De la fatalité le malheur suit le cours.
Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déserts? le chagrin nous y suit:
La peur hâte la chute & la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
Vous entraîne vers elle: & qui la fuit y tombe.
La félicité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offroit d'heureux.
La réalité trompe & détruit l'espérance:
Au vuide, qu'on éprouve, on sent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux, que d'orages secrets!
La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets.
En vain de ses faveurs la nature est prodigue:
De son cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons:
L'œil jaloux voit par-tout de lâches trahisons.
Nul bien qui n'offre un doute, & nul mal qu'on ne croie.

Le cœur, le plus heureux, empoisonne sa joie.
Hélas! sans accidens que de calamités!
Sans guerre & sans rivaux combien d'hostilités!
Eh! qui peut des mortels calculer les alarmes?
Mes yeux, pour tant de maux, n'ont point assez de larmes.

Que d'horreurs sur ce globe & que d'affreux climats!
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas!
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles
Combien de sol inculte & de plages stériles!
Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts;
Ici, l'impur limon, la fange des marais:
Là, des sables brûlans, ici des mers glacées;
Là, vers un ciel obscur des roches élancées.
Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
Des monstres, des poisons, & la mort avec eux.
Ce tableau de la terre est celui de la vie.
Et l'homme, en ce séjour, se croit digne d'envie?
Royaume misérable, où tout blesse l'orgueil,
Où le trône s'écroule & fond dans un cercueil;
Où le plaisir est froid, où la peine est cuisante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente;
Où de nos passions le reflux orageux
Emporte, loin de nous, & nos cœurs & nos vœux,
Où la mort, sous nos pas, ouvrant ses noirs abîmes,
Menace, à chaque instant, d'engloutir ses victimes.
O lune, astre inégal, triste flambeau des nuits,
Ton globe est moins changeant que le globe où je suis!
Mais, que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible:
Témoin de mes malheurs, y serois-tu sensible?

Me plaindre!... & le vieillard implore mon appui ?
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ah! volons; dans mes bras accueillons leur foiblesse:
L'humanité me parle & pour eux m'intéresse.
La nature nous fit un cœur compatissant:
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent,
Mérite que leur poids sur lui s'appesantisse:
Mais, des peines d'autrui partager le supplice,
Mais, les souffrir soi-même & leur donner des pleurs!
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je? on se console en pleurant sur les autres:
Les maux que nous plaignons adoucissent les nôtres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux humains,
Vous, qu'un destin semblable unit à mes destins,
Si, dans un cœur sensible, il est pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs & comptez sur mes larmes!

Si l'homme, d'un seul pas, entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir!
Que de biens fugitifs, que de chutes prochaines!
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines!
*Lorenzo*, la fortune est prodigue pour toi:
En recevant ses dons, tremble & pâlis d'effroi!
Son sourire perfide annonce des disgraces:
Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces.
Ah! crains de t'assoupir aux accens de sa voix:
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois:
Veille, prudent pilote, & n'attends pas l'orage:
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi; le ciel t'éprouve & ne t'a rien donné:

Crains,

Crains, dans un ſort heureux, un ſort infortuné.
Va, je ne me fais point une barbare joie
De diſſiper l'ivreſſe où ta raiſon ſe noie.
Tu le penſes peut-être, & l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur;
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impoſe:
Je vois le précipice où ta langueur repoſe.
Sur ſes bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaiſirs, dont frémit ton ami.
(Pardonne à ma pitié ce langage ſévère)
Sais-tu que le bonheur eſt un prêt uſuraire,
Que l'infortune, un jour, viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ſes délais;
Que l'homme heureux contracte & s'engage avec elle,
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle,
Et que l'adverſité, s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaiſirs paſſés meſure nos douleurs?
Ah! d'une folle joie évite l'imprudence;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouiſſance.
Dans des tranſports trop vifs le bonheur ſe détruit:
Le déſeſpoir nous reſte & l'illuſion fuit.
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendreſſe,
Sans motif & ſans choix, perſécute ou careſſe;
Nos volages plaiſirs ſe tournent contre nous:
L'amertume ſuccède au nectar le plus doux.
Non; point de volupté que le temps ne corrompe:
*Lorenzo*, je l'ai dit; crains le bonheur: il tromp..

Cher *Philandre*, avec toi j'ai vu le mien périr:
Sous le ſoufle mortel de ton dernier ſoupir,

J'ai vu se dissiper ce foible météore :
J'ai perdu tous mes biens... ta tombe les dévore.
L'univers, à mes yeux flétri, désenchanté ;
Ne m'offre plus l'éclat, qu'il t'avoit emprunté.
Ce charme qu'un ami répand sur la nature,
Ces fantômes brillans, cette riche parure,
Tout ce qui me fut cher, tout s'est anéanti.
Vil rebut des humains, sous l'âge appesanti,
Jeté dans un désert & perdu dans le vuide,
J'arrose de mes pleurs le sol le plus aride.
Tout s'éteint, tout s'efface & l'enchanteur est mort.
O misère de l'homme ! ô déplorable sort !
Quoi ! mon ami n'est plus qu'une cendre glacée,
Sous un marbre lugubre, immobile & pressée !
*Philandre*, tu touchois au terme de tes vœux :
Tu prenois, vers la gloire, un vol impétueux.
Jeune triomphateur, des mains de l'Immortelle
Déjà tu recevois la palme la plus belle ;
Tu montois sur son char d'un air calme & serein :
Mais, un monstre perfide & caché dans ton sein,
La mort, l'affreuse mort, se glissant en silence,
Riant de tes projets, de ta folle espérance ;
A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
Sous un froid mausolée enferma ton cercueil.

L'homme ne prévoit rien, à peine il conjecture :
Sans guide & sans lumière, il marche à l'aventure,
Ses vains pressentimens ne sont que des erreurs.
Combien de fois, son rire expira dans les pleurs !
Hélas ! que notre vue est foible & limitée !
Par un sombre rideau toujours interceptée,

Au-delà du préfent elle ne va jamais :
Le moment qui doit fuivre eft fous un voile épais ;
Et l'aiguille du temps, des heures entourée,
Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée:
On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.
Avant qu'elle fe mêle au nombre de nos jours
Le fort veut que chaque heure & jure & lui réponde,
De garder fes fecrets dans une nuit profonde :
Hélas! & dans ce doute, où flotte l'avenir,
L'éternité peut naître & le temps peut finir!

De la fatalité telle eft la loi fuprême ;
Ce qui doit être un jour peut être à l'inftant même :
A la mort, au deftin les momens font égaux ;
La fécurité trompe & tout efpoir eft faux.
De l'homme, cependant, l'orgueilleufe chimère
Nourrit du lendemain l'attente menfongère;
Ce lendemain fatal le conduit au tombeau.
Lui-même de fes jours croit tourner le fufeau ;
Il en étend le fil, il en groffit la trame.
Dans les illufions de l'efpoir qui l'enflamme,
Sur un fable mobile il élève, il conftruit:
Il projette le jour... il expire la nuit.
Ah! *Philandre* étoit loin de commander fa tombe!

L'erreur la plus groffière, où l'humanité tombe,
Eft que, jeune ou mourant, l'homme foit convaincu
Qu'il commence de vivre, & qu'il n'a point vécu.
Il fe croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître.
Au fein de l'avenir il rejette fon être ;
La fageffe l'attend dans un âge plus mûr.

Tranquille, il applaudit à ce ſage futur ;
Et l'homme du moment, plein de cette eſpérance,
D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.
C'eſt ainſi que le temps échappe de nos mains;
Nous perdons des jours ſûrs pour des jours incertains.
Déjà dans ſon été, l'homme à peine ſoupçonne
L'imprudente conduite, où ſon goût l'abandonne.
D'un âge moins fougueux il prévoit la ſaiſon ;
Plus calme, il ſe promet d'écouter ſa raiſon ;
Mais l'automne s'écoule & rien ne s'exécute.
La peur le détermine au moment de ſa chute ;
Dans l'hiver de ſa vie il tente un foible effort ;
L'habitude réſiſte... il balance... il eſt mort !

La mort !... tout nous en offre & l'image & l'idée ;
Mais combien peu notre ame en eſt intimidée !
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu ?
Il étonne, un moment, notre orgueil éperdu.
Quoique de nos amis la foule diſparoiſſe,
Quoiqu'ils meurent du trait, dont la pointe nous bleſſe,
La cicatrice eſt prompte & ſe ferme ſoudain.
Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain :
L'épouvante finit quand la foudre eſt éteinte ;
Hélas ! on ſe rendort dans un calme nouveau !
La trace de la flèche & du vol de l'oiſeau
Dans le vague des airs eſt moins vîte effacée,
Que ne l'eſt de la mort l'importune penſée.
Des antres du trépas les ſombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,
Que leur triſte mémoire y reſte enſevelie.

*Philandre!* ah ! malheureux ! qui? moi, que je t'oublie!

Mânes chers & facrés, ô mon ami... jamais!
Rien; non rien dans mon cœur n'effacera tes traits;
Ce cœur, plein d'amertume, eft plein de ton idée.
Crois-moi; l'aube du jour fût-elle retardée,
Dans fon cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourroit épuifer l'excès de mes ennuis;
Et le cri matinal du chantre de l'aurore
Aux cris de ma douleur fe mêleroit encore.

Déjà fa voix perçante annonce le foleil...
Pourquoi, fatal oifeau, preffes-tu ton réveil?
Ah! les infortunés frémiffent de t'entendre!
O toi, toi, dont le chant eft un foupir fi tendre,
*Philomèle*, pourfuis tes accords douloureux!
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plais à gémir, à foupirer dans l'ombre.
Tous deux environnés du voile le plus fombre,
Nous pouffons nos regrets vers la voûte des cieux.
La nature, écoutant tes fons harmonieux,
Semble de tes douleurs plaindre la violence;
Et les aftres émus fe roulent en filence.
Mais, hélas! à mes cris les aftres, l'univers,
Tout eft fourd; & ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, *Philomèle*, autrefois le génie
De tes plus doux accens furpaffa l'harmonie:
Des efprits immortels, élevans leur effor,
Enfantèrent des fons, qui nous charment encor.
De ces chantres fameux j'imite le délire:
Entre mes doigts glacés j'ofe prendre leur lyre;
Mais combien ma foibleffe énerve fes accords!

O vous, qui m'inspirez vos sublimes transports,
Audacieux *Milton*, & toi, divin *Homère*,
Vous chantiez, entourés d'une ombre involontaire;
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix.
Embrâsé de vos feux, que n'ai-je votre voix!
*Pope*, le dieu des vers, l'amour de ma patrie,
Peignit l'homme mourant sous le poids de la vie;
Dans un plus noble essor je le chante immortel.
M'élançant de la terre au séjour éternel,
J'abandonne ce globe, arrosé de mes larmes;
Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes?
L'espoir du malheureux est l'immortalité.
Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté,
Si *Pope* de son vol eût poursuivi la trace
Et porté jusqu'au ciel sa généreuse audace,
Au-devant de ses pas, à ses yeux satisfaits
L'éternité brillante eût ouvert son palais.
Moins timide que moi, franchissant la barrière,
Entraîné dans des flots d'azur & de lumière,
Il eût décrit l'Olympe où l'homme est appellé:
Consolateur du monde, il m'auroit consolé.

---

# SECONDE NUIT

## D'YOUNG,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS.

# AVERTISSEMENT.

*Je m'étois engagé, à la ſollicitation de quelques amis, à donner ſucceſſivement ſix des nuits d'*Young*: d'autres perſonnes, qui veulent bien s'intéreſſer également à moi, m'ont détourné de ce projet. Des ſentimens & des conſeils ſi contradictoires étoient appuyés de raiſons également déterminantes : il en eſt réſulté, dans mon eſprit, un équilibre que, peut-être, la fantaiſie a rompu plus que la réflexion. J'étois partagé entre le regret d'abandonner la ſuite d'un eſſai autant applaudi que déſapprouvé & le danger de pourſuivre un genre de travail, auquel l'opinion attache peu de gloire, mais qui n'en préſente pas moins de difficulté. J'ai paſſé ſur cette dernière conſidération, & le goût m'a déterminé.*

*Traduire eſt aujourd'hui une eſpèce de déshonneur littéraire : cependant, par une ſuite de l'inconſéquence du ſiècle, jamais les traductions n'ont*

*été plus multipliées. Les ouvrages mêmes qui ne portent pas ce titre, ne ſont, la plupart, que des imitations déguiſées, que des copies de tableaux, dont on s'eſt contenté de déplacer les groupes & de changer l'ordonnance. Il vaut mieux être traducteur que plagiaire : au moins l'un a-t-il ſur l'autre l'avantage de la bonne-foi. D'ailleurs, j'avois imaginé que les traductions en vers pouvoient avoir un mérite qui fût propre à leur auteur. Je penſois qu'une verſification ſoignée devoit avoir une valeur indépendante de l'original; qu'il y avoit quelque talent, quelque goût à tranſmettre, dans notre poéſie, les beautés d'une langue dont le génie eſt entièrement oppoſé à celui de la nôtre. Mes prétentions ne vont point au-delà de cette foible gloire; & c'eſt dans l'eſpérance de l'obtenir que j'ai pourſuivi l'exécution de mon projet.*

*On a dit que mon coloris n'étoit point aſſez ſombre pour rendre les teintes lugubres du pinceau d'*Young. *Je donnai, il y a quelques années, une*

*tragédie, imitée de l'anglois : alors j'essuyai le reproche contraire. La nation n'étoit point encore accoutumée au genre qu'elle semble préférer aujourd'hui ; & ma pièce ne servit qu'à préparer le succès des ouvrages, qui depuis ont été accueillis, précisément par ce qui balança la réussite de ma tentative. Au milieu de ces contrariétés, il est difficile qu'un auteur convienne avec soi-même de ce qu'il doit ou ne doit pas faire : les dégoûts l'environnent, l'incertitude le refroidit. Le mieux sans doute est qu'il s'abandonne à ses propres impulsions & qu'il suive son goût : le mien m'a porté à imiter plutôt qu'à traduire un auteur plein de génie, mais souvent outré, souvent trop foible, alliant le sublime & le trivial ; qu'il faut quelquefois resserrer, quelquefois étendre & toujours ennoblir. J'ai tâché de ramener l'affectation au naturel, l'abondance à la précision, la sécheresse à l'intérêt, & l'enflure à cette proportion juste qui caractérise la vérité.* Young *est un de ces esprits rares, dont les défauts tiennent à la force &*

*à l'impétuosité d'imagination ; mais pourquoi faudroit-il respecter jusqu'à ses défauts mêmes, & les consacrer par une espèce d'idolâtrie ? Pourquoi ne seroit-il pas permis à un traducteur de faire disparoître ces taches, ces inégalités qui défigurent un ouvrage estimable & font naître le dégoût de l'admiration ? S'il y a quelque mérite à traduire, ce ne peut être que celui de perfectionner, s'il est possible, son original, de l'embellir, de se l'approprier, de lui donner un air national ; & de naturaliser, en quelque sorte, cette production étrangère.*

*Voilà le but que je me suis proposé. On verra dans cette nouvelle traduction avec quelle liberté j'ai changé ce qui me sembloit défectueux, ou du moins ce qui pouvoit effaroucher la délicatesse du goût françois. Ceux qui se sont plaints de la manière dont j'ai osé adoucir les touches qui me paroissoient trop dures dans les tableaux de la première nuit, seront encore plus mécontens de moi dans celle-ci. J'ai cru que, dans un sujet aussi intéressant que celui de l'amitié,*

*tié, il étoit plus à propos d'émouvoir & de pénétrer l'ame que d'étonner l'esprit. J'ai employé un style plus naturel, une harmonie plus douce, une versification moins fastueuse. J'ai préféré quelquefois le développement à la précision : je n'ai pas craint même de m'abandonner à ma propre sensibilité & de quitter quelquefois mon modèle. Enfin, je croirai avoir rempli mon objet, si l'on dit de cette nuit qu'elle a moins de brillant, mais plus d'intérêt que la première.*

*Il seroit impossible de donner la totalité de ces nuits sans fatiguer mes Lecteurs de répétitions qui, déjà senties dans la prose, seroient rebutantes & insoutenables dans des vers, quelque bien faits qu'ils pussent être : les mêmes idées ramènent nécessairement les mêmes expressions. Il est encore plus difficile au poëte qu'au prosateur de varier celles-ci, parce que notre versification ne les admet pas toutes indifféremment. Il en est qui détruise l'harmonie, d'autres qui dégradent le style & lui ôtent sa noblesse.*

*Ce n'est que par la plus grande correction, & par une délicatesse scrupuleuse, qu'on peut parvenir à écrire également & purement en vers. J'ai employé tous mes soins pour approcher, s'il est possible, de cette élégance & de cette pureté. Je ne me flatte point d'y être parvenu : personne n'est plus éloigné que moi de cette confiance, de cet amour-propre qui nous rendent toujours contens de nous-mêmes. Je ne retire du coup-d'œil, que je jette sur mes foibles productions, que le sentiment de mon insuffisance ; & je ne demande grace au public qu'en faveur de mes efforts.*

# SECONDE NUIT D'YOUNG.

## L'AMITIÉ.

L'OISEAU qui, du fommeil interrompant les heures,
Jette des cris aigus autour de nos demeures,
Qui portant jufqu'à nous fes rapides accens,
Réveille nos efprits & ranime nos fens;
Le coq chante : fa voix, dans les airs élancée,
Me rappelle à moi-même & me rend la penfée.
De l'éternel fur moi les regards font ouverts;
Il voit tout d'un coup-d'œil, l'atôme & l'univers.
Qu'il me voit abattu !... Mes yeux s'appefantiffent?
Laifferai-je couler les pleurs qui les rempliffent?
Sans le courage, hélas! que feroient les mortels?
En cédant à fes maux on les rend plus cruels.
Ignoré-je à quel prix le ciel m'a donné l'être?
Je pleurois, au berceau, le jour qui m'a vu naître.
Le premier cri de l'homme eft un cri de douleur:
De mes obfcurs deftins fubiffons la rigueur.
L'efclave vainement lutte contre fa chaîne:
L'intrépide la porte & le lâche la traîne.
O toi, qui déployoit aux yeux de ton ami
La ftoïque fierté d'un courage affermi;

Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,
Entremêlois aux fleurs les fruits de la sagesse ;
Toi, toi, dont l'éloquence, avec tant de candeur,
Épanchoit dans mon sein les vertus de ton cœur ;
Combien de fois, *Philandre*, éclairés l'un par l'autre,
Avons-nous pesé l'homme, & son sort & le nôtre ?
Nous cherchions l'équilibre & des maux & des biens.
Content d'approfondir d'utiles entretiens,
Notre goût dédaignoit tous ces sujets frivoles
Que l'art surcharge, en vain, du faste des paroles.
Le champ des fictions par nous abandonné
Restoit à ces auteurs d'un siècle efféminé ;
Trop futiles esprits, dont le talent suprême
Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,
De leur philtre brûlant ils infectoient les cœurs ;
Quand, suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,
Des fêtes de Vénus ils célébroient la honte ;
Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,
La raison méconnue éteignoit son flambeau ;
*Philandre* & moi, conduits par des clartés nouvelles,
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.
L'amitié devançoit nos pas ; & les chemins
Étoient semés des fleurs qui tomboient de ses mains.
Loin du cours turbulent des passions humaines,
A l'ombre des berceaux, sur le bord des fontaines,
Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,
Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,
Abandonnant tous deux nos ames attendries
A ce calme, où l'on suit de douces rêveries,

Il sembloit que l'été plus beau, plus pur encor,
Renouvellât, pour nous, les jours de l'âge d'or.
Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée.
Revenoit engourdir la nature éplorée,
De sages entretiens & de nobles débats
Charmoient, dans nos foyers, la saison des frimats.
Nous passions sous nos toîts & sous d'heureux ombrages
Les hivers sans ennui, les étés sans orages.
Ornement de ce globe, ô fruit délicieux,
Que nourrit l'influence & la faveur des cieux;
O divine amitié, dont la tige chérie
Enveloppe de fleurs les ronces de la vie;
Toi, la volupté pure & le souverain bien!
Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.
Quand la félicité, du séjour du tonnerre,
Précipite son vol & regarde la terre,
C'est toi que sa présence y vient favoriser.
Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.
C'est-là qu'elle s'admire & jouit d'elle-même
A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aime.
C'est-là qu'elle pénètre au sein de deux amis,
Dans des songes rians auprès d'elle endormis.
Elle préfère au faste, au tumulte du monde,
De ces sages humains la retraite profonde.
L'amitié solitaire y triomphe du sort;
Elle y fixe le temps, y survit à la mort.
Le temps... la mort... tous deux m'ont enlevé *Philandre*;
Mais, sa cendre me reste, & j'aime encor sa cendre.
Elle émeut à la fois ma joie & ma pitié:
Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié.

C'est-là que je l'invoque & soupire après l'heure
Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.
Oui, déesse, à ton culte, à des soins si touchants
Je consacre à jamais & ma lyre & mes chants.
Toi, dont l'ambition, dans la route commune,
Suit le char fugitif de l'ingrate fortune,
Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels
L'amitié généreuse enrichit les mortels ?
Ce couple inséparable, unis par la nature,
Le Bonheur, la Sagesse... un ami les procure :
Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors.
Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps ;
Dans un tendre commerce après s'être exercée,
L'ame avec plus de fruit médite sa pensée :
L'esprit se développe au feu des entretiens.
Le misantrope obscur sans amis, sans liens,
Qui promène à travers sa froide solitude
D'un cœur désoccupé la vague inquiétude,
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,
Laisse errer sans objet ses esprits incertains :
Il végète, il s'endort dans sa morne existence.
Au fond de la retraite & dans l'indifférence,
La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :
Sans force, sans chaleur, brute & sauvage encor,
Elle parcourt ce vuide, imaginaire espace
Où la confusion l'égare & l'embarrasse.
Elle y roule éperdue, y bondit tour-à-tour,
Rampe, s'élève, tombe & périt sans retour.
Mais, dans les entretiens, sa fougue ralentie
Obéit à des lois & marche assujettie.

Dans une route aisée, elle fuit la raison,
S'arrête sous le frein, vole sous l'aiguillon.
Tel un jeune coursier, sous la main qui le dresse,
Mêle à ses mouvemens la grace & la justesse.
Les égards, les devoirs de la société,
Et le desir de plaire & la rivalité,
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
Le cœur parle à l'esprit & l'esprit fait l'entendre.
Du choc des sentimens & des opinions
La vérité jaillit & s'échappe en rayons;
Rayons multipliés qu'elle-même rassemble
Au foyer de deux cœurs, qui la cherchent ensemble:
C'est-là qu'elle répand son éclat le plus pur.
Si, privé d'un ami, loin d'un commerce sûr,
Tu ne peux au-dehors déployer tes pensées,
Dans leur germe stérile elles meurent glacées.
L'amitié les féconde au feu du sentiment,
Leur donne la chaleur, l'ame & le mouvement:
Mais, lorsque dans ton sein solitaires, captives,
Un silence orgueilleux les fait languir oisives;
C'est un foible sillon sur la poussière empreint,
Un songe qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.
Le dieu qui de son souffle a créé la parole,
S'il suffit de penser, nous fit un don frivole.
Mais, non: ce son de voix, cet organe enchanteur,
Interprête éloquent de l'esprit & du cœur,
Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée,
Sur les lèvres de l'homme achève la pensée.
Là, comme un or brillant, au creuset épuré,
De la perfection elle atteint le dégré.

Cet art ingénieux, l'art charmant du langage
L'accommode à nos goûts, le plie à notre ufage;
Et fi la vérité l'embellit de fes traits,
Notre ame s'en faìfit & l'adopte à jamais.
La fcience n'eft rien dans l'ombre enfevelie:
En la communiquant, l'efprit la multiplie.
Il en eft du favoir ainfi que des tréfors;
Stériles au-dedans & féconds au-dehors.
Eh! jouit-on des biens que l'on n'ofe répandre?
Donner, c'eft acquérir; enfeigner, c'eft apprendre.
Tel un arbre chargé de verdure & de fruit,
Plus riche par fon luxe, & donne & reproduit.
Combien de vérités, qu'un filence funefte
Étouffe fous l'amas d'un favoir indigefte,
Qu'au fond de la retraite un efprit fombre & dur
Abandonne aux langueurs de fon repos obfcur;
Qui, par d'heureux débats au jour développées,
D'une utile lumière auroient été frappées?
C'eft ainfi que les flots, l'un par l'autre brifés,
S'épurent fous le choc de deux vents oppofés;
Que la mer agitée en fes grottes profondes
Pouffe & rejette au loin l'écume de fes ondes;
Tandis que le marais, tranquille en fes rofeaux,
Sur un fol infecté laiffe croupir fes eaux.
Ah! quittons de nos toits l'afyle folitaire!
Courons; que d'un ami la raifon nous éclaire.
Jettons-nous dans fes bras, cherchons-y le bonheur.
Que je plains le mortel & farouche & rêveur
Qui, prenant pour vertu l'âpreté de fa bile,
Loin des fociétés s'emprifonne & s'exile!

La ſageſſe de l'homme eſt l'art de vivre heureux.
Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux,
Eſt plus folle, en effet, que ne l'eſt la folie :
Elle en a les travers, ſans l'aimable ſaillie :
Le fou de la nature eſt moins infortuné
Qu'un fou dans ſes écarts triſtement raiſonné.
Le vrai ſage n'a point l'orgueil de la ſageſſe :
Il eſt homme & ſenſible; un ami l'intéreſſe.
La nature elle-même éleva les autels,
Où l'amitié reçoit l'hommage des mortels ;
A ce culte ſacré ſon inſtinct nous appelle.
La pente la plus douce & la plus naturelle,
Vers un cœur qui l'attire, entraîne notre cœur.
Qui ne cède au beſoin d'y verſer ſon bonheur ?
Le bonheur n'eſt goûté qu'autant qu'on le partage.
On le prête, on le donne, on jouit davantage.
Qu'un ingrat en lui-même oſe l'envelopper,
Du vuide de ſon ame il le ſent échapper :
Appauvri dans ſes mains, il l'en voit diſparoître :
On n'eſt point heureux ſeul, autant qu'on le peut être ;
Je veux que mon ami ſoit riche de mes biens,
Que ma félicité, mes plaiſirs ſoient les ſiens.
Eh ! qui, ſans un ami, peut ſe plaire à ſoi-même !
C'eſt par lui qu'on ſe plaît, & c'eſt dans lui qu'on s'aime :
Nous vivons de ſon ame : il reſpire par nous.
Quand le plaiſir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
C'eſt un feu ſans chaleur, étouffé ſous la cendre ;
Mais s'il ſe communique & ſort pour ſe répandre,
Si du cœur d'un ami vers le mien réflété,
A ſon plus doux preſtige il joint la volupté ;

C'eſt alors qu'il me brûle & redouble ſes flammes :
Ah ! nous l'éprouvons tous ; le bonheur veut deux ames.
Mais combien d'un ami le choix eſt dangereux !
Le plus vrai, le plus ſûr eſt l'ami vertueux.
Obſerve ; & la raiſon te le fera connoître.
Loin de toi l'amitié que le vice a fait naître ;
Dans ſes chaſtes plaiſirs, l'amitié veut des mœurs.
Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,
L'ame ſe fond, s'écoule & bientôt ſe reſſerre ;
(Du feu des paſſions tel eſt le caractère)
Le cœur, qu'il amollit, reprend ſa dureté
La vertu ſeule émeut la ſenſibilité ;
Son charme la produit, ſon feu la renouvelle.
Qu'il eſt beau de s'unir & de s'aimer pour elle !
On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi ;
L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre ſuivi,
On court dans ſa carrière, on ſe hâte, on s'élance.
Noble émulation, heureuſe concurrence,
Le plus beau des préſens que l'amitié nous fait,
Son lien le plus fort & ſon plus noble attrait !
Par elle, deux amis, dans un élan ſublime,
Des plus hautes vertus vont atteindre la cime :
Les cieux ſont abaiſſés ſous un vol auſſi prompt.
Aux céleſtes parvis tous deux entrent de front ;
Et l'Immortalité, les recevant enſemble,
Éterniſe en ſon ſein le nœud qui les raſſemble.
Toi, qui de l'amitié recherches la faveur,
A ſes devoirs ſacrés accoutume ton cœur.
Sais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidelle ?
C'eſt que par un orgueil, humiliant pour elle,

Ils penſent qu'attentive à prévenir leurs vœux
Elle cède à l'appas d'un ſouris dédaigneux ;
Que, du faſte éblouie & par l'or abuſée,
Elle offre à leurs deſirs une victoire aiſée.
C'eſt que leur vanité, leur flegme indifférent
Reçoit, comme un tribut, l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces beautés, à ces froides ſyrènes,
Qui ſous des nœuds de fleurs nous préſentent des chaînes ;
De cent piéges cachés ils entourent nos pas,
Souples dans la conquête & conquérans ingrats.
Mais leur amorce eſt vaine & leurs dons ſont frivoles :
Oui ; riches indigens, inſenſibles idoles,
Au nombre de vos biens ſi notre amour eſt mis,
Votre calcul eſt faux : vous n'avez point d'amis.
Eſt-ce au poids des tréſors que l'amitié s'achète ?
Dans quelle illuſion ce préjugé vous jette ?
Sachez que de l'amour, l'amour ſeule eſt le prix.
On prodigue avec l'or l'inſulte & le mépris.
Fier mortel ! aime-moi, ſi tu veux que je t'aime :
Tu me veux pour ami ? ſois mon ami toi-même :
Voilà notre traité, c'eſt celui de l'honneur ;
Tu n'es que mon égal & mon cœur vaut ton cœur.
Apprend que l'amitié, ſi tes ſoins l'ont trouvée,
Eſt par les mêmes ſoins acquiſe & conſervée.
Une ombre, une vapeur obſcurcit ſes beaux jours :
Un ſouffle l'inquiète & la trouble en ſon cours :
Le ſoupçon l'avilit, la réſerve la bleſſe :
Sa ſenſibilité fait ſa délicateſſe.
Connois donc le mortel qui recevra ta foi :
Délibère avec lui, délibère avec toi.

Approfondis ſon être, examine, apprécie:
Crains l'éclat ſéduiſant de la ſuperficie.
Souvent un beau dehors eſt le maſque du cœur:
Sonde tous les replis, choiſis avec lenteur;
Mais, ton choix eſt-il fait? bannis l'inquiétude.
Non; plus de crainte alors & plus d'incertitude:
Que ta main ſerre en paix le nœud qu'elle a formé:
Sois tout à ton ami, dès que tu l'as nommé.
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,
Ton ame eſt-elle heureuſe & s'eſt-elle donnée?
Ah! ſi quelque péril ſuit tes nouveaux liens,
Qu'importe? il eſt payé par le plus grand des biens.
*Non, non, le ſort des rois ne pourroit me ſéduire.*
*Moi, j'envîrois la pompe & l'éclat de leur cour?*
*Le cœur de mon ami vaut lui ſeul un empire;*
*Et monarque adoré, je règne par l'amour!*
Aux jours de mon bonheur, ainſi chantoit *Philandre*:
Sa lyre à mes côtés rendoit un ſon plus tendre.
Combien de fois ma vuë échauffa ſes eſprits!
De pampres & de fleurs couronné par les Ris,
Combien de fois vint-il, plein de joie & d'ivreſſe,
M'offrir dans nos feſtins la coupe enchanteſſe!
Ah! je croyois la boire à la table des dieux!
Le front calme & les bras étendus vers les cieux,
*Philandre*, ton ami prioit les deſtinées
De filer en or pur tes nombreuſes années.
Vains ſouhaits!... Cependant par tes mains préſenté,
Le nectar dans mes ſens portoit la volupté.
Ah! l'amitié ſans doute eſt celui de la vie!
C'eſt toi qui le verſois dans mon ame ravie.

*Philandre*

*Philandre*, chaque jour il devenoit plus doux ;
Trois luſtres écoulés l'avoient mûri pour nous :
Ce n'eſt que par le temps qu'il s'épure & fermente.
On ſe trompe aux douceurs d'une amitié naiſſante.
Depuis quinze ans... (Alors je ne les comptois pas)
Mon malheureux ami m'enivroit dans ſes bras.
Où retrouver jamais & qui pourra me rendre
Le naturel heureux, la vertu de *Philandre* ?
Son cœur vrai méconnut l'impoſture & le fard :
La bonté ſe peignoit dans ſon tendre regard :
Sa bouche, avec candeur, déployoit le ſourire.
Épanché près de moi dans un libre délire,
De toutes ſes vertus il venoit m'enflammer :
Il m'énorgueilliſſoit du bonheur de l'aimer.
Jouiſſance ſi chère & toujours regrettée,
Félicité céleſte, ô toi que j'ai goûtée !
C'en eſt fait, tes plaiſirs ſont à jamais perdus.
Tu n'es plus, dans un monde où *Philandre* n'eſt plus.
*Philandre*, ſi mon ame au déſeſpoir ouverte,
Avec trop d'amertume a reſſenti ta perte ;
Vois le vuide où je ſuis & pardonne au malheur :
L'égarement, l'excès convient à ma douleur.
Il eſt mort !... Ce mot ſeul accable & décourage.
Je l'aimois ; je le pleure & l'aime davantage :
Non ; je ne l'ai connu qu'au bord de ſon tombeau :
C'eſt, en prenant ſon vol vers un monde nouveau,
Que ſon ame & de gloire & d'éclat entourée
Dans toute ſa nobleſſe à mes yeux s'eſt montrée.
Image encor préſente à mes ſens abattus !
Je ne voyois plus l'homme & voyois ſes vertus.

Ah! s'il m'avoit laissé le feu de son génie;
Avec quelle chaleur, avec quelle énergie
Je le peindrois frappé d'un coup inattendu,
Dans les bras de la mort sans foiblesse étendu,
Tranquille sur l'arrêt que ce monstre exécute,
De son être détruit ennoblissant la chute !
Tel est le sage; il meurt comme un beau jour s'éteint.
Ce tableau consolant, nul mortel ne l'a peint:
Nul n'a représenté, d'une touche hardie,
L'honnête homme exhalant le souffle de sa vie.
L'art est foible & borné dans nos timides mains;
C'est à ces purs esprits, protecteurs des humains,
Ministres immortels du dieu qui les anime,
De peindre à nos regards ce spectacle sublime.
Ils l'ont vu, l'homme juste expire sous leurs yeux.
Les palmes à la main, triomphans, glorieux,
Ils entourent le lit de la vertu mourante:
A ce poste d'honneur ils restent dans l'attente:
Ils contemplent ce corps qui, prêt à s'assoupir,
Va s'éteindre à jamais dans un dernier soupir.
Mais moi, triste mortel, qui n'ai que ma tendresse,
Puis-je à cette hauteur élever ma foiblesse?
Ah! cependant, faut-il que d'un honteux oubli
L'éclat du plus beau nom périsse enseveli?
Ciel! au fond de mon cœur quel cri se fait entendre?
Ce cri, ce cri touchant, c'est la voix de *Philandre*:
Lui-même dans mes mains vient mettre les crayons:
Lui-même les conduit... il ordonne... essayons!

Dieux! comment soutenir ces images funèbres?
Environné soudain d'effroyables ténèbres,

Je crois, saisi de crainte & frémissant d'horreur,
D'une obscure forêt traverser l'épaisseur ;
Ou d'un vieux édifice observant les décombres,
Sous sa voûte lugubre errer parmi les ombres ;
Ou par de noirs sentiers chez les morts descendu,
Dans mille affreux détours embarrassé, perdu,
Marchant à la lueur des lampes funéraires,
Parcourir ces caveaux, ces tombes solitaires,
Ces vastes souterrains muets, inhabités,
Où les rois, sans grandeur, cessent d'être flattés.
Raffermissons mon ame !... achevons ce que j'ose.
Voici le sanctuaire où *Philandre* repose.
Plein d'un sombre respect, j'entre.. ô trouble !.. ô terreur!
Que vois-je ?.. un lit de mort !... non ; le lit de l'honneur.
Lâche & trop foible ami, reviens de ta surprise :
Un souffle a détruit l'homme ; un dieu l'immortalise.
Regarde ! le vaincu va recevoir le prix.
Vous, profanes, fuyez ces augustes lambris ;
Fuyez ! vos pas impurs souilleroient cet asyle.
L'enceinte où la vertu, recueillie & tranquille,
Va consommer ses jours, ses destins glorieux,
Est un temple sacré, qui s'ouvre sur les cieux.
Ici la vérité triomphante & vengée
Des ombres du mensonge est, enfin, dégagée ;
Hors de son enveloppe ici le cœur est nu ;
Ici le masque tombe & le fourbe est connu.
Déchiré par le temps, le voile se sépare ;
Sur les bords du tombeau la vertu se déclare.
La modeste vertu sort de l'obscurité.

Les héros de la gloire & de la vanité,
Au moment de franchir ce pénible passage,
Empruntent de l'orgueil un reste de courage;
Mais en vain; déjà morte avant le coup mortel,
La victime palpite & tremble sur l'autel.
A ces lâches terreurs la vertu seul échappe;
Son héros s'aggrandit sous la main qui le frappe:
Il souffre; mais l'horreur des maux les plus affreux
Laisse encor sur son front des traits majestueux.

Avec quelle rigueur la mort traita *Philandre !*
Comme au midi de l'âge elle vint le surprendre!
Je le vois dans sa fleur tout-à-coup desséché,
Aux objets les plus chers sans retour arraché,
L'ame ouverte aux regrets, fermée à l'espérance,
Dénouant le tissu de sa foible existence;
Dévoré, consumé, son être se dissout.
Le glaive est dans mon cœur, la douleur est par-tout;
Nul relâche, les maux s'accumulent, se pressent;
Les ressorts sont brisés, les organes s'affaissent.
Dieux! que vois-je?.. la peur qui suit l'épuisement!
L'homme qui s'épouvante à son dernier moment!
Un abîme inconnu qui soudain se découvre!
Un soleil qui s'efface! une tombe qui s'ouvre!
Une voix éteinte... un... ô mort!... ô désespoir!
Ah! comment l'exprimer? comment le concevoir?
Un soupir... C'en est fait! l'ame fuit & s'élance;
Soupir affreux, suivi d'un éternel silence.

Ce sacrifice horrible, effrayant... je l'ai vu.
*Philandre*, mon ami... Malheureux, que dis-tu?
Ces terreurs de la mort, ces regrets de la vie,

Ces tourmens redoublés que l'effroi multiplie,
Tous ces maux, où sont-ils? que sont-ils devenus?
Tu parlois d'un mortel; *Philandre* ne l'est plus!
La douleur n'a dompté que la foible nature;
Sur ce front pâlissant, que la mort défigure,
Quels rayons se mêloient aux ombres du trépas!
Quel calme dans le choc de ces affreux combats!
Inaccessible au trouble & sûr de la victoire,
*Philandre* anticipoit son triomphe & sa gloire.
Qu'importe qu'à ses yeux la terre offre un tombeau?
Il est né pour le ciel, le ciel fut son berceau.
Dans les bras de la mort l'éternel le couronne:
De la divinité la splendeur l'environne.
Est-ce là ce roseau par l'orage abattu?
*Philandre* nous laissoit, nous léguoit sa vertu.
En quittant ce cœur pur, elle quittoit son temple:
D'un courage tranquille il nous donnoit l'exemple.
Qu'il tint à l'amitié des discours consolans!
O! comme, autour de lui, nos cœurs étoient brûlans!
Immobiles, surpris & rangés en silence,
Pénétrés de ses maux, frappés de sa constance,
Nos esprits admiroient, nos yeux versoient des pleurs.
Hélas! nous confondions la joie & les douleurs!
Je ne sais quel plaisir adoucissoit nos larmes:
*Philandre* à la mort même avoit prêté des charmes.
Elle vient, il la voit, c'est elle!... c'est la mort!
Grand, mais d'une grandeur sans faste & sans effort,
Victime volontaire, il rend à la nature
Ce qu'il a reçu d'elle, une ame noble & pure;
Et, sorti d'un combat qui le mène au repos,

Content de ses destins, il expire en héros.
A l'heure où le soleil, plus rapide en sa fuite,
Penché vers l'horison, tombe & se précipite,
A cette heure incertaine, où la nuit qui descend
Comme un voile léger se déploie & s'étend ;
Pendant que les vallons, déja tristes & sombres,
Se couvrent de rosée, & de vapeurs & d'ombres,
Sur la cime des monts, au faîte d'une tour
On voit encor briller les derniers feux du jour :
Ainsi lorsque la mort, au milieu des ténèbres
S'apprête à consommer ses mystères funèbres ;
Tandis que le vulgaire, au trouble abandonné,
Dans le deuil & les pleurs baisse un front consterné,
*Philandre* éblouissant de gloire & de lumière,
Plus calme, plus tranquille au bout de sa carrière,
Maître de son courage & maître de son sort,
S'élevoit au-dessus des ombres de la mort.
Sur son auguste front l'espérance étincelle :
Il trouve dans sa chûte une grandeur nouvelle ;
Et, s'élançant au sein de la divinité,
Vole en triomphateur à l'immortalité.

---